
3 1761 03990 1210
PQ
2285
B82E7





Les Sources de " Bug-Jargal "

SERVAIS ETIENNE

Les Sources de "Bug-Jargal"

AVEC EN APPENDICE

QUELQUES SOURCES DE « HAN D'ISLANDE »



PUBLICATIONS
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES
BRUXELLES
1923

AVANT-PROPOS

On ne compte plus les études de sources qu'a provoquées l'œuvre de Victor Hugo ; il s'en faut pourtant que l'enquête soit achevée. Il ne peut donc encore être question d'un travail d'ensemble qui rassemblerait les découvertes antérieures. C'est pourquoi je crois répondre au vœu de l'Académie en lui présentant un mémoire dont le sujet est très rigoureusement limité.

Il me paraît utile de signaler ici le caractère qui, à mes yeux, fait tout le prix du présent mémoire : les documents essentiels ont tous été trouvés dans deux de nos bibliothèques publiques. C'est la preuve que, sans se condamner à une expatriation prolongée et à des voyages coûteux, les jeunes travailleurs sont assurés de trouver du nouveau ; il suffit qu'ils le cherchent.

LA COMPOSITION DE « BUG-JARGAL »

1. — Justification de nos recherches

Encore une étude de sources ! Le goût n'en est donc pas encore passé, dira-t-on ? Qu'importe la répugnance de certains si nous arrivons à éclairer un petit coin de la vérité ! Le genre de ces recherches ne prête pas à l'éloquence, mais comme elles descendent jusqu'aux détails méticuleux, en apportant pour l'analyse d'une œuvre des documents précis, elles permettent de dégrossir patiemment les matériaux dont se fera plus tard l'étude synthétique.

Il y a, d'ailleurs, étude de sources et étude de sources, l'une désintéressée, l'autre non. Par exemple, pour ne pas remonter plus haut, Fréron signalait, il y a beau temps et à toute occasion, les plagiats de Voltaire ; plus d'un « extrait » de l'*Année littéraire* est une étude de sources.

Mais c'était encore autre chose : l'exorde d'une diatribe, une halte reposante où vous auriez dit que Fréron, promeneur inoffensif, prenait haleine ; puis brusquement remis debout d'un coup de reins, le flâneur laissait tomber son masque paisible, et c'était un chasseur qui se redressait, l'arme à la main, prêt à la poursuite. Les épisodes de cette traque égayaient tout le monde, sauf Voltaire. Il faisait face, lançait au hasard de gros coups de patte furieux et ne réussissait qu'à échauffer par ses ripostes et à entretenir la verve jamais lasse du journaliste ameutant ses lecteurs autour du « philosophe » et les excitant à le couvrir de huées. Fréron touchait souvent juste et enfonçait ferme le trait.

Je ne jurerais pas que M. Biré n'ait hérité d'un peu de son esprit.

Notre époque est autre et cela ne veut pas dire qu'elle vaille mieux ; mais enfin, nous aimons aujourd'hui à paraître indifférents aux faiblesses fâcheuses des écrivains, et si nous consentons encore à dépecer un homme, c'est le front serein. Nous ne cherchons plus plagiats et sources pour le seul plaisir de les trouver, mais pour les utiliser. Ils sont pour nous un point de départ, que nous tenons à établir avec la précision qui convient.

Ce n'est donc pas pour découvrir les défaillances de Victor Hugo que nous avons examiné parmi ses œuvres celles que l'on s'accorde à laisser dans l'oubli. Ce n'est pas leur médiocrité relative, mais leur date qui nous a engagé à les choisir : entre 1820, date du premier *Bug-Jargal*, et 1826, date du second, voilà six années critiques dans la vie de Victor Hugo. Pour tout écrivain et, en général, pour chacun d'entre nous, n'est-ce pas de dix-huit à vingt-quatre ans que l'on a chance de voir le caractère prendre ses contours et s'informer ? C'est à cet âge qu'une imagination vigoureuse commence à se dégager de l'imitation et qu'une jeune poitrine se refuse à respirer l'atmosphère, étouffante pour elle, dont la tradition l'enveloppe de tous côtés.

Les qualités de styliste et de poète du jeune écrivain ont été diversement appréciées ; notre intention n'est pas de reviser des jugements inséparables des circonstances de temps et de lieu où ils ont été formulés, pour ne rien dire de l'humeur ou de l'intérêt du juge.

Ce qui nous plairait, c'est d'aider à retrouver sous les formes pleines d'une œuvre mûre, qui s'est accrue et renouvelée sans cesse, les arêtes un peu dures, la raideur et l'impatience de la jeunesse, vrais soutiens d'une originalité.

La vie quotidienne, par ses actes, révèle assez vite pour le commun des hommes cette originalité, ce fonds tenace qui ne s'acquiert pas et qui persiste. Mais chez un écrivain la personnalité n'émerge pas au premier appel ; il y faut une longue élaboration ; on s'imagine assister à la délivrance laborieuse d'un cerveau qui enfante dans la douleur : comme d'eux-mêmes, sur la page blanche viennent d'abord s'aligner les clichés ; le déjà vu s'impose tyranniquement. On est l'homme de ses aînés avant d'être l'homme de soi-même. Les plus forts ne s'émancipent jamais complètement de cet assujettissement au passé ; ils ne réussissent que pour un instant à s'évader du toit familier où, moins avides qu'eux de lumière nouvelle et d'espace inexploré, leurs frères plus humbles ont accepté l'existence commune. Ces inquiets partent pourtant et rapportent pour chacun, au retour de leurs expéditions hasardeuses, comme les découvreurs d'îles, des épices et des plants nouveaux. Ainsi, nourris d'une tradition, ils la nourrissent à leur tour.

Nous voudrions que ces réflexions, malgré leur caractère général, ne paraissent pas étrangères à notre sujet. Elles justifient notre dessein : préciser le moment d'une éclosion, suivre la métamorphose d'un jeune écrivain qui a commencé par ignorer lui-même la nature de son originalité, qui se cherche et peu à peu cède à l'attrait de son génie propre, et qui, bientôt, méconnaissant les bornes qu'une expérience plus avertie eût pu se fixer, les dépasse dans un élan irréfléchi qui ne sera d'ailleurs pas le dernier.

* * *

On sait qu'il y a deux états de *Bug-Jargal* : celui qui est reproduit dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* a été

publié sans signature dans cinq numéros consécutifs du *Conservateur littéraire* (mai-juin 1820) ; le second a paru en volume six ans après : la préface est datée de janvier 1826.

Disons tout de suite que, dès 1820, Victor Hugo, s'il vient l'un des derniers d'une lignée de romanciers vieille d'un siècle, a su rejeter de cet essai de prime jeunesse les sottises et les fadeurs de ses devanciers. Écarter de son modèle l'élément par trop désuet, sourire de ce qu'il renferme de grotesque : premier témoignage d'une intelligence littéraire, première promesse d'un esprit créateur, indice enfin de ce jugement critique que l'on appelle le goût.

Ajoutez à ces qualités indispensables, mais après tout assez communes, une curiosité et une activité beaucoup plus rares. Dès le collège, Victor Hugo a composé des traductions en vers : Horace, Juvénal, surtout Virgile ; deux actes d'une tragédie, un opéra-comique, un mélodrame, des odes ; il a collaboré à une notice sur Lesage. Il vit parmi les livres et il vit un peu aussi dans la rue : il est *ultra*, il aide à transporter la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf.

Ses seize ans accomplis, il vient habiter avec sa mère et le voilà plus libre encore de se livrer à ses goûts. Déjà des cercles restreints font cas du jeune poète ; ses odes sont couronnées aux Jeux Floraux ; il fonde avec ses frères et ses amis le *Conservateur littéraire*. C'est le bel âge où il rencontre Adèle Foucher, « la fiancée ».

Lequel des deux est le révolutionnaire, de lui ou de l'abbé Delille à qui il reproche « une recherche d'expressions antithétiques » ? Dans quelle direction voit-il l'avenir s'engager ? Nous sommes en 1820 et le présent est bien vide. Avec toute sa génération il admire Walter Scott, le grand homme, « l'inventeur » du pittoresque, qui, comme chacun sait, nous vient

d'Angleterre. Mais pour la France ? « L'année littéraire s'annonce médiocrement. Aucun livre important, aucune parole forte ; rien qui enseigne, rien qui émeuve. Il serait temps cependant, ajoute-t-il, que quelqu'un sortît de la foule et dît : me voilà ! »

Cela est bien vu, même pour qui ne méconnaît pas la portée des deux premières éditions des *Méditations* à un mois de distance. Il est naturel que l'adolescent étende sa curiosité impatiente vers le passé, si grand, beaucoup plus que vers le présent qui existe à peine. Quel passé ? Homère, Virgile, Dante, Milton, voilà ses grands hommes ; mais aussi Ossian devenu classique ; mais encore Voltaire qu'il connaît de près. Tels sont les glorieux parrains qu'il se donne. Quant à ses parents pauvres, l'ingrat ! il feint de les ignorer ; et pourtant ils lui ont rendu d'humbles services, et même ils vont prêter à ce riche. Ces premiers créanciers, nous ne les connaissons pas par leur nom, mais nous établirons la dette. Fut-elle criarde ? Et, à la réflexion, est-ce bien de créance qu'il s'agit ; l'argent prêté était-il de bon aloi ? Reconnaissons-le ; ce n'étaient que pièces démonétisées et dont personne ne voulait plus. Misérable fondement d'une si belle fortune !

2. — Les héros de Bug-Jargal ; intention de l'auteur

Nous ne pourrons indiquer quels livres a lus Victor Hugo parmi ceux que sa mère louait chez Royol et qu'elle faisait « essayer » à ses fils ; nous jugerons pourtant de leur décrépitude et compterons leurs rides, en déterminant la part qui leur revient dans la composition du premier *Bug-Jargal*.

* * *

Le héros n'est pas romantique. Ou, s'il l'est, on fera remonter un des éléments du romantisme jusqu'au beau milieu du XVIIe siècle. Le paradoxe est tentant : bonne raison pour se méfier. Le héros n'est pas classique non plus ; il est né et il a longtemps vécu en marge de la littérature, dans les récits des voyageurs et dans les romans. Son âme est seulement romanesque, ainsi que sa destinée. Bug-Jargal, le nègre généreux, eût fait bonne figure dans un conte moral du XVIIIe siècle ; mais, comme sa magnanimité déraisonnable se double d'une grandeur réelle, il ne serait pas déplacé (au style près, s'entend) dans un des grands romans du XVIIe siècle. Du reste, le voici :

« Quel homme ! comme il était fort, comme il était nerveux, comme sa figure était belle pour un nègre ! »

A l'admirer, on éprouve du plaisir et bientôt du malaise : on se sent « subjugué par l'ascendant de cet homme ». C'était « un jeune nègre pour qui ses compagnons semblaient avoir le plus profond respect. Bien qu'esclave comme eux, il lui suffisait d'un signe pour s'en faire obéir. Ce jeune homme était d'une taille presque gigantesque. Sa figure, où les signes caractéristiques de la race noire étaient moins apparents que sur celle des autres nègres, offrait un mélange de rudesse et de majesté dont on se ferait difficilement l'idée. Ses muscles fortement prononcés, la largeur de ses épaules, et la vivacité de ses mouvements annonçaient une force extraordinaire jointe à la plus grande souplesse. Il lui arrivait souvent de faire en un jour l'ouvrage de huit ou dix de ses camarades, pour les soustraire aux châtiments réservés à la négligence ou à la fatigue. Aussi était-il adoré des esclaves, dont le respect, je dirais même l'espèce de culte pour lui, semblait pourtant provenir d'une autre cause. — Ce qui m'étonnait surtout, c'était de le voir aussi doux, aussi humble envers ceux qui se faisaient gloire de

lui obéir, que fier et hautain vis-à-vis de nos commandeurs. » Avouez que « rien d'aussi noble et d'aussi original ne s'est encore offert à *vous* parmi les hommes ». On remarquait à peine « qu'il parlait avec facilité le français et l'espagnol, et ne paraissait pas dénué de connaissances. Cet homme était si étonnant sous tant d'autres rapports que.... la pureté de son langage ne *vous aurait* pas frappé ».

Voilà, convenez-en, un nègre comme il y a peu de blancs. Et peu de nègres aussi, d'ailleurs. C'est que cet esclave est fils de roi.

« Mon père, confie-t-il au narrateur, était roi au pays de Gamboa. Des Européens vinrent, qui me donnèrent ces connaissances futiles qui t'ont frappé. Leur chef était un capitaine espagnol ; il promit à mon père des états plus vastes que les siens et des femmes blanches ; mon père le suivit avec sa famille. — Frère, ils nous vendirent. »

«... Le maître du pays de Gamboa eut un maître, et son fils se courba en esclave sur les sillons de Santo-Domingo. On sépara le jeune lion de son vieux père pour les dompter plus aisément. On enleva la jeune épouse à son époux pour en tirer plus de profit, en les unissant à d'autres. Les petits enfants cherchèrent la mère qui les avait nourris, le père qui les baignait dans les torrents ! Ils ne trouvèrent que des tyrans barbares, et couchèrent parmi les chiens... »

« — Frère, entends-tu ? J'ai été vendu à différents maîtres comme une pièce de bétail... j'ai revu mon père ; écoute ; c'était sur la roue. Ma femme a été prostituée à des blancs ; écoute, frère ; elle est morte, et m'a demandé vengeance. »

La vengeance, on le sait, fut terrible, et les noirs de Saint-Domingue, lors de l'insurrection de 1791, l'accomplirent avec de tels raffinements de barbarie que les écrivains du temps ne

trouvèrent d'autre terme de comparaison que la cruauté des colons, leurs anciens maîtres. Bug-Jargal, ce Spartacus noir, fut l'un des chefs de la fameuse révolte qui dévasta « la perle des Antilles ». Mais, tandis que le féroce Biassou torture ses prisonniers et n'épargne aucun blanc, Bug-Jargal, au plus fort de l'action, sauve son ancien maître, un tyran qui avait pourtant voulu sa mort. Cette générosité s'explique dans une certaine mesure : ce colon avait un neveu (le narrateur lui-même) et celui-ci avait obtenu de son oncle la grâce de l'esclave royal près d'être immolé.

Car, à côté du maître brutal, il y avait à Saint-Domingue de jeunes blancs, hélas ! sans autorité et obligés de « se borner à soulager en secret des maux qu'ils ne pouvaient prévenir ». De même, en face du nègre généreux grimace le rictus repoussant de Biassou et des commandeurs, « esclaves privilégiés, joignant à la bassesse de leur condition l'insolence de leur autorité ».

Telle est la figuration du drame et ce n'est pas Hugo qui l'a inventée ; ni lui, ni aucun autre romancier : ces caractères, s'il faut en croire les missionnaires et les voyageurs, sont de la nature. Bien plus : la révolte des esclaves de Saint-Domingue, qui paraît une des conditions de l'existence de *Bug-Jargal*, fût restée ignorée de Victor Hugo qu'il n'en eût pas moins écrit le récit tel que nous le lisons, à quelques noms propres près.

Voici le moment d'apporter nos preuves.

*
* *

Nous nous réservons de montrer ailleurs comment la question de l'esclavage dans les colonies, posée devant l'opinion en 1748 par Montesquieu, devint vers la fin du règne de Louis XV

une affaire de parti ; comment l'émancipation des nègres, implorée d'abord au nom de la pitié par la secte encyclopédique, fut bientôt exigée au nom des principes et des sentiments par l'opinion publique tout entière, dans la période de préparation de la Révolution française. On sait que le décret d'abolition de la traite et de l'esclavage (16 pluviôse an II, 4 février 1794) arriva trente mois trop tard : l'insurrection de Saint-Domingue s'était déchaînée au mois d'août 1791. La riche colonie n'est pourtant perdue définitivement que le 20 mai 1802, jour néfaste où le premier consul rétablit la traite et l'esclavage. La France de l'Empire n'enseigne plus les nations : c'est en Angleterre que se continue la propagande abolitionniste. Les traités de Vienne adoptent le principe de l'abolition de la traite et, au moment où Victor Hugo publie *Bug-Jargal*, le commerce des esclaves est officiellement proscrit, mais n'est pas pratiquement supprimé.

Bug-Jargal est-il donc un sujet d'actualité, une pièce de circonstance ? Point. Bon nombre de romanciers et de poètes contemporains applaudiront aux diverses lois d'émancipation ; les partis se disputeront la gloire de les avoir arrachées aux gouvernements ; Mérimée lui-même (*Tamango*), que certains accusent de sécheresse, retrouvera un instant pour stigmatiser les corsaires négriers la franche ironie de Montesquieu.

Quant à Victor Hugo, il n'a nul titre, sans doute, à « remplir sa mission de flambeau », mais de plus il n'en a nulle envie. Notons ce point : la foule des œuvres de cette époque garde le ton moralisant et prêche volontiers ; parmi elles, *Bug-Jargal* est la plus dénuée de telles préoccupations et de telles prétentions. Tandis que les uns dissertent, que d'autres louent et blâment, lui, il veut conter. Otez l'histoire émouvante d'un fils de roi nègre que de perfides Européens ont vendu et qui se

fait chef de révoltés, reste-t-il une phrase où votre pensée trouve à se poser ? ([1]).

Le jeune auteur ne goûte pas les phrases ; la philanthropie est « un ridicule » qu'il tient à s'épargner. Il aime à nous le dire et veut que nous lui en sachions gré. Cette discrétion est un mérite, il faut en convenir. Il y a un siècle — n'y a-t-il qu'un siècle ? — qu'on loge à l'enseigne : *Instruire en amusant*; la chère y est maigre. Les cours de morale étaient de pauvres romans et les romans des cours de morale fort discutables. Y aurait-il grand mal à remettre chaque chose à sa place ? Et d'ailleurs est-on libre, en 1820, de choisir entre l'école de Baculard et celle de Walter Scott ?

Le conte de Victor Hugo sera donc une sorte de roman historique selon la nouvelle formule : l'auteur l'épurera avec soin de tout commentaire moral et de toute sensiblerie. Ce n'est là qu'un premier fruit des leçons du maître écossais ; jusqu'ici son enseignement n'a qu'une portée négative. Il faudra attendre jusqu'en 1823 pour marquer un nouveau progrès : dans les personnages, dans le dialogue, dans le décor, l'auteur de *Han d'Islande* empruntant au parangon des romanciers ses artifices les plus gros et s'efforçant de suppléer à la patience qui lui manque par quelques expédients hâtifs ([2]), prétendra lui aussi faire vivant et ressemblant ; le portrait qu'il crut dessiner ne fut qu'une caricature et on le retourna bien vite contre la muraille.

Mais nous n'en sommes pas encore là ; le premier roman de

([1]) Il en reste une, mais qui annonce le *Dernier jour d'un condamné* : « Une mort, sans doute cruelle, m'attendait ; je n'avais plus d'espoir ; l'horizon de cette vie que, dans mes rêves, je m'étais tant plu à reculer, se bornait aujourd'hui à quelques heures. Il n'était plus pour moi de présent ni d'avenir ; je cherchai une distraction dans les souvenirs des temps plus heureux ».

([2]) Nous indiquons en appendice quelques sources de *Han d'Islande*.

Victor Hugo ne révèle pas ce penchant pour le monstrueux qui sera un de ses traits. Si, fidèle en cela à une longue tradition, il subit l'attrait des êtres exceptionnels, ce n'est pas encore dans la laideur qu'il exige de l'inusité.

Bien plus : son héros, quelque grand qu'il soit, son héros n'est pas — Dieu me pardonne ! — plus romantique que tel personnage de Pigault-Lebrun, de gaillarde mémoire. Il n'est ni plus, ni moins romanesque que les héros de roman du XVIIe et du XVIIIe siècles : pour la raison que, sous d'autres noms, Bug-Jargal, le nègre généreux, n'est ni plus, ni moins qu'un des favoris du roman de l'Ancien Régime.

3. — Types du nègre généreux et du nègre révolté pendant l'Ancien Régime

I. Dutertre. Labat. Mme Behn. Prévost. — Dès le milieu du XVIIe siècle, les historiens des Antilles ont pris plaisir à raconter les hauts faits de Bug-Jargal, Quelle que fût, en effet, l'indifférence des voyageurs et des missionnaires (et, pour quelques-uns, ce détachement atteint le cynisme), quelle que fût leur « neutralité » dans le conflit des colons et des esclaves, le principe et les effets de l'horrible servitude moderne étaient tellement contre nature que, par la simple relation de faits communs, les naïfs chroniqueurs, sans le vouloir peut-être, gagnaient aux nègres révoltés la sympathie et la compassion du lecteur. Aux yeux de celui-ci, les esclaves, martyrs tant qu'ils restaient soumis, se transformaient en héros dès qu'ils brisaient leurs fers. Le chef des nègres « marrons », celui qui, nourri d'un sang plus noble et servi par une âme mieux trempée, déchaîne ses compagnons et les excite à d'atroces représailles,quelle émouvante figure d'*out law*, de « brigand », de « professeur d'énergie » !

Le capitaine et la bande ont leur repaire dans la montagne, dans la forêt, dans le désert ; ils n'en sortent que pour le guet-apens ; et malheur aux colons qui passent à leur portée : ils vont « jusqu'à les tirer à coups de flèches dans le chemin » (1).

Vous ne trouverez pas exprimée la formule du « beau crime » ; mais elle pourrait, aussi bien que chez Diderot, Stendhal, Nietzche ou d'Annunzio, servir, sans la plus légère sollicitation, de commentaire aux exemples du bon P. Dutertre. Le réprouvé subit déjà chez ce simple la même idéalisation que le contrebandier des *Deux amis de Bourbonne* et le Charles Moor des *Brigands.*

« Les grandes et sublimes actions, disait Diderot, et les grands crimes portent le même caractère d'énergie » (2).

C'est, pour le fond, ce que laisse entendre le contemporain de Bossuet ; sans proclamer le droit à l'insurrection, il justifie les insurgés : ce sont des passionnés. Fort sensibles au bienfait, comment ne le seraient-ils pas à l'outrage ? Les esclaves nègres meurent pour leurs maîtres, ils leur font de leurs corps un rempart vivant ; mais, aveugles dans le dévouement, ils portent le même feu dans leurs vengeances : ils massacrent leurs oppresseurs après les avoir torturés (3).

Frère jusqu'ici méconnu du « bon sauvage » (4), le nègre gagne autant que « l'homme de la nature » à être mis en face

---

(1) DUTERTRE, *Histoire générale des Antilles*, 1667, tome I, p. 153 (la première édition parut en 1658).

(2) DIDEROT, *Salon de 1765.*

(3) DUTERTRE, *op. cit.*, tome II, p. 498 et p. 499. Cf. le P. LABAT, *Voyage aux iles de l'Amérique,* 1724. Il se fait fort de rapporter « des exemples de fidélité dont on pourrait faire de gros volumes », tome IV, p. 148. Voyez encore l'abbé PRÉVOST, *Le Pour et le Contre,* tome VI, p. 341 sq. (1735) ; il imprime la *Harangue d'un chef nègre* ; celui-ci a été « délivré de l'esclavage pour avoir défendu courageusement la vie de son maître » et se propose pourtant d'organiser la révolte. Cp. JAMESON, *Montesquieu et l'esclavage,* Paris, 1911, pp. 206-212.

(4) Voyez les livres de M. Chinard.

du « perfide Européen » ; sa sauvagerie est grandeur, ses forfaits sont des actions d'éclat. Marchands cupides en face de tels héros, que notre rôle est vil !

« On m'a dit qu'un certain capitaine... ayant attiré plusieurs (Africains) dans un vaisseau à force de boissons et de présents, pendant que ces pauvres gens ne songeaient qu'à se bien divertir, le pilote ayant levé l'ancre, sitôt que le navire fut sous voile, on les saisit et chargea de chaînes, et ils furent amenés aux Iles, où ils furent vendus en qualité d'esclaves » [1].

Bien avant l'époque de Victor Hugo et de Mérimée, c'est parmi les plaintes de ces « pauvres gens », n'en doutez point, que vous eussiez déjà pu entendre le rugissement de colère de Bug-Jargal et de Tamango. Le P. Dutertre n'en dit mot, j'en conviens ; mais c'est un hasard ; s'il n'a pas vu de fils de roi, il a connu aux colonies, sombre et muette comme une chaude nuit d'été, une esclave qui avait été reine [2].

Ces anecdotes sont-elles de l'histoire ? Comment expliquer autrement l'unanimité des voyageurs, des missionnaires et même des propriétaires d'esclaves, depuis le P. Dutertre jusqu'à Malouet ? Assisterions-nous ainsi en pleine époque moderne à la genèse d'une épopée et verrions-nous glisser l'histoire vers la geste ? L'explication est plus simple : nous vérifions ici ces deux traits naturels à la plupart des hommes : le désir de l'extraordinaire qui « est souvent le grand mal des âmes ordinaires » [3] et leur facilité à saisir d'emblée la beauté morale des actes les plus imprévus. La vie est romanesque : c'est pour cela qu'il n'est pas toujours interdit au roman de l'être.

---

[1] Dutertre, *op. cit.*, tome II, p. 494.
[2] Id., *ibid.*, p. 495.
[3] Maeterlinck, *Sagesse et Destinée*.

Voici un voyageur ; il raconte et on l'écoute comme celui qui a vu les lointains pays. « J'étais là, dit-il, telle chose m'avint ». L'attention redouble quand, selon l'habitude honnête de ces bons vieux recueils du temps passé, le conteur vous annonce, dans la marge, un « nègre distingué ». On s'attarde complaisamment avec lui : il vous arrête devant ce chef africain que l'on expose en vente sur le marché des esclaves, il vous le fait admirer avec une mine de connaisseur :

« D'une haute taille, ... hardi, fier et vigoureux. Ce misérable semblait regarder ses compagnons avec dédain, lorsqu'il les voyait prompts et faciles à se laisser visiter. Il ne tournait pas les yeux sur les marchands ; et si son maître lui commandait de se lever, ou d'étendre la jambe, il n'obéissait pas tout d'un coup ni sans regret. Loabstone, indigné de cette fierté, le maltraitait sans ménagement à grands coups de fouet qui faisaient de cruelles impressions sur un corps nu, et l'aurait tué... Le nègre supportait toutes ces insultes avec une fermeté surprenante. Il ne lui échappait pas un cri. On lui voyait seulement couler une larme ou deux au long des joues ; encore s'efforçait-il de les cacher, comme s'il eût rougi de sa propre faiblesse ... Il se nommait Capitaine Tomba » [1].

C'est ainsi que, par quelques épisodes de contenu romanesque, voyageurs et historiens ont fourni au commun des lecteurs deux conceptions absolument différentes de l'esclave des colonies. Ils ont plaint d'abord cette foule docile d'infortunés que leur faiblesse d'âme et leur esprit imbécile condamnaient à une servitude perpétuelle ; de cette passivité ils ont même fait une vertu. Ils ont invité leur siècle à chercher aux Iles cet âge d'or,

---

[1] L'abbé Prévost, *Histoire générale des voyages* (petite édition), tome X, pp. 218-220, (1747) ; Atkins, *Voyage en Guinée*, 1721.

depuis si longtemps exilé dans l'idylle, et leur nègre généreux et « sensible », sous le rotin du colon, est apparu comme l'humble enfant d'une grande famille heureuse serrée autour du patriarche. En revanche, sans exalter pourtant les qualités d'énergie et de décision qui permirent à quelques chefs de bandes de concevoir et de mener à sa fin leur projet d'insurrection, ils ont, du moins, gravé, comme dans une estampe naïve, le type du révolté, dominant le misérable troupeau de ses frères débiles.

* * *

Un nouveau pas va être franchi : les romanciers ne tarderont pas à réduire en formules et en dogmes l'enseignement de ces histoires édifiantes. Ils vont généraliser sans précaution ; de la perfidie des marchands d'esclaves opposée à la générosité de leurs victimes, ils concluent à l'abjection de tous les hommes civilisés et à la noblesse de tous les sauvages. C'est une opinion qui, comme on le sait, sera fort accréditée au milieu du siècle suivant. Mais elle est établie dès maintenant.

« Pourquoi faut-il (se demande-t-on déjà) que les peuples que nous appelons barbares aient plus de vertus morales que nous ? » [1].

C'est en ces termes que s'indigne le traducteur français de Madame Behn, « la divine Astraea », auteur célèbre en son temps d'*Oroonoko or the royal Slave*, et, notons-le, élève de Mademoiselle de Scudéry

La courte nouvelle de Mme Aphara Behn date de 1696. La Place ne la traduisit pas, mais l'adapta, et y trouva la matière de deux volumes. Bien qu'on la dût à « une plume aussi

[1] *Oroonoko, traduit de l'anglais de Madame Behn* (par LA PLACE), Amsterdam, 1745.

célèbre en Angleterre que celle des Villedieu, des Scudéri et des Lussan l'est en France » (p. VIII), il ne lui convint pas de reproduire servilement la 8e édition anglaise de 1735. « Pour plaire à Paris, dit-il judicieusement, j'ai cru qu'il lui fallait un habit français » — La romancière a été témoin des aventures de son héros ; pour le lecteur de ce temps avide de *Mémoires* et d'*Histoires véritables*, voilà d'excellentes lettres de créance. Elle a vécu à Surinam et, signe des temps, les naturels lui représentent « exactement le premier état d'innocence, avant que l'homme apprît à pécher ». D'où elle conclut « que la simple nature est le moins dangereux de tous les guides » (p. 7). Les naturels : entendez les sauvages de tous les climats, d'Afrique aussi bien que des Indes.

Ne pas être enfant d'Europe, telle est la condition nécessaire et suffisante pour naître vertueux. Si vous en doutez, vous n'avez qu'à vous informer à Surinam : tout le monde vous dira ce que fut Oroonoko, le prince nègre et vous verrez comment on y juge les Européens.

Comme Bug-Jargal, Oroonoko est le seul survivant d'une race de rois nègres ; comme lui, il est beau, élégant, svelte ; « à l'exception de la couleur, c'était une des plus belles têtes que l'on pût voir ». Sensible surtout, « l'âme grande, généreuse, susceptible des grandes passions ». Comme Bug-Jargal et ces « pauvres gens » du P. Dutertre, il est trahi par un capitaine espagnol, « monstre d'ingratitude et de perfidie », qui se saisit de lui et de ses « courtisans » et les charge de fers. Vendu comme esclave, il contient mal sa colère ; faisant, comme Bug-Jargal, un retour vers le passé, il se résigne d'abord à supporter en silence sa sombre destinée, mais prépare en secret sa vengeance : « J'aimais les Européens, dit-il ; leur industrie, leur apparente aménité, leurs manières insinuantes et douces m'a-

vaient séduit ; elles m'ont trompé. Je ne connaissais ni leurs vices, ni leurs âmes fausses, perfides et cruelles. Le ciel les jugera : remettons lui le soin de nos vengeances ; les traîtres lui sont en horreur. Commençons leur supplice en les faisant rougir de nos vertus. »

A côté de ce premier crayon de Bug-Jargal, voici le modèle de Delmar, son frère blanc : « Celui qui avait acheté Oroonoko était un jeune gentilhomme nommé Trefry : ses mœurs étaient douces ». Il subit, comme Delmar, l'ascendant du nègre farouche et s'étonne « de trouver dans son esclave un air de grandeur, de voir le respect que les autres captifs *ont* pour lui ».

Les subalternes eux-mêmes, — les « commandants » — jouent dans l'œuvre de Mme Behn le rôle odieux des « commandeurs » dans celle de Victor Hugo. L'un d'eux insulte la femme d'Oroonoko et c'est pour la venger qu'il organise l'insurrection.

Tel est le thème. Nous avons négligé plus d'un détail amusant : le sérail du roi nègre, la romance espagnole de sa noire fiancée, Imoinda, « sur le malheur de deux amants qu'un pouvoir inhumain arrache l'un à l'autre », les sels que des complaisants leur font respirer pour les faire revenir d'une pâmoison. Nous aurions pu aussi achever le portrait d'Oroonoko : héros de roman à la Scudéri, — à la Corneille, si l'on veut, — il se consolerait du trépas de la femme aimée mais ne pardonnerait point son infamie. Qu'elle mourût ! — Enfin, nous aurions dû indiquer la couleur turque de tout le début du roman.

Voici qui importe plus. Pour nous qui avons tous lu dans notre enfance *la Case de l'oncle Tom* nous sommes surtout choqués d'une lacune, étonnante à nos yeux prévenus, et qui dépare l'œuvre de Mme Behn : elle n'a pas un mot pour détester le principe de l'esclavage ! Bien plus : lorsque l'esclave redevient roi, il adopte bien des réformes, il n'y en a qu'une dont il

se garde avec soin et c'est justement celle que nous attendions de lui : il ne songe pas à supprimer l'usage de vendre comme esclaves ses prisonniers de guerre.

On a signalé la longue popularité du roman d'Oroonoko en Angleterre (1). Sa vogue ne fut pas moindre en France : adapté par La Place en 1745, et réimprimé, il est parmi les neuf romans anglais les plus lus vers le milieu du XVIIIe siècle (2) ; le *Supplément* (3) du *Dictionnaire* de Bayle en donne un très bon résumé et le soin qu'il y met confirme le cas qu'on en faisait en France en 1750 ; l'*Année littéraire*, le *Mercure*, le *Journal de Trévoux* (4) le recommandent à leurs lecteurs ; la pièce anglaise qu'en avait tirée Southern est traduite par Du Bocage ; Jean-Jacques Rousseau l'a connue (5) ; Voltaire (6) s'est servi du roman pour le dénouement de l'*Orphelin de la Chine* ; à l'extrême fin du XVIIIe siècle, la *Nouvelle Bibliothèque des Romans* (7) en donne, à titre d' « extrait », une reproduction assez fidèle et enfin, sous la Restauration, le libraire Pigoreau (8) l'offre encore à ses nombreux clients.

De 1696 à 1821, voilà une assez belle fortune ; elle se passe de commentaire et porte avec elle sa signification. La médiocrité de l'œuvre n'était pas une raison pour nous de la négliger ;

(1) Beljame, *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au dix-huitième siècle*, 1660-1744 ; 2e éd. Paris, 1897, p. 15 et note 3.

(2) D. Mornet, *Les enseignements des bibliothèques privées* (1750-1780), *R. H. L. F.*, 1910.

(3) Chauffepié, tome I, pp. 187-193.

(4) *Ann. litt.*, 1756, VIII ; *Mercure*, 1756 ; J. de Trévoux, avril 1769.

(5) Madame de Boufflers fit une tragédie en prose, qu'elle lut dans la société du prince de Conti ; elle demanda l'avis de J.-J. Rousseau qui l'avertit que « sa pièce, intitulée l'*Esclave généreux* avait un très grand rapport à une pièce anglaise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko* ». Il emploie même le mot très dur de « plagiat » ; cf. *Confessions*, partie II, livre XI (année 1761).

(6) L'emprunt de Voltaire est signalé au XVIIIe siècle par Fréron, *Ann. litt.*, 1756, VIII, p. 200, et de nos jours par M. Pinot, *R. H. L. F.*, 1907, pp. 463-465.

(7) Deuxième année, tome II, pp. 1 à 86.

(8) *Bibliographie* (1821), pp. 283-284.

l'oubli dans lequel elle a sombré nous a obligé plutôt à lui accorder l'importance et l'intérêt d'un *inédit*.

II. Saint-Lambert. Raynal-Pechméja. — Malgré le penchant de l'auteur pour ses vertueux sauvages, on ne voit pas trop ce qu'eût perdu Oroonoko à naître en Perse ou en Turquie, dans un Orient romanesque qui enferme ses femmes, ensanglante ses sérails et où, d'ailleurs, l'esclavage existe encore aujourd'hui. Ce qui dut plaire vers 1750, ce fut la valeur et l'audace du prince, ce qu'il gardait de viril et de romain dans son infortune. « Lisez cet ouvrage en entier, conseillait Fréron (1) ; il vous attachera, il vous remuera, il vous attendrira ... Le caractère d'Oroonoko est un des plus nobles et des plus fermes que j'aie rencontrés dans l'histoire et même dans les romans ».

Mais nous voici dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ; nous étonnerons-nous de voir le nègre profiter de l'engouement de l'époque pour le « bon sauvage » d'Amérique, pour l'homme de la nature et du premier *Discours* de J.-J. Rousseau ? D'un type plus pur même que les Caraïbes (car on ne lui reproche aucune de leurs passions dégradantes), on ne veut voir en lui que le contraire du civilisé, le type admirable de l'homme que la société a bien pu immoler mais n'a pas fait déchoir.

Qu'est-ce qu'un sauvage ? C'est un passionné.

« Leurs passions, qui sont en petit nombre mais extrêmes et qui ne sont point gênées par la contrainte, paraissent dans toute leur énergie » (2).

Est-ce à dire que le nègre soit le parangon de toutes les

(1) *Année littéraire*, 1756, tome VIII, p. 202.

(2) Saint-Lambert, *Les Saisons*, préface, note de la p. VIII ; (3e éd. Amsterdam 1771).

vertus ? Loin de là : il y a en Afrique, c'est Saint-Lambert qui nous l'apprend, « des nègres humains », mais aussi « des nègres barbares ». C'est que la race entière des nègres a un caractère commun. Jusqu'ici vous avez cru qu'on les reconnaissait à la couleur ; vous ne vous êtes trompé qu'à demi ; c'est un moyen de les distinguer des blancs, mais combien grossier ! « Ils ont la même couleur », on en convient, mais surtout « ils ont la même sensibilité ». Et voilà une belle et bonne synthèse ethnologique, avouez-le.

Rêverie de romancier ou de « philosophe », eussions-nous dit avant de connaître l'opinion concordante des missionnaires et des voyageurs. En proférant un tel blasphème, nous nous serions rangés en très mauvaise compagnie ; on nous eût pris pour quelque atroce colon, pour quelque infâme négrier.

En effet, dans l'opinion des marchands d'hommes, à quoi se résout cette « sensibilité » et comment nomment-ils ces fortes passions ? — Ils sont « paresseux, fripons, menteurs dissimulés ». — C'est qu'ils sont vos élèves ! réplique l'autre parti. Ces pauvres gens ne sont pas des misérables, ils le deviennent ; leurs vices « sont de l'esclavage et non de la nature ». Il serait trop sot, vraiment, de vous croire, vous qui avez perdu tout crédit. — Le P. Charlevoix (1) l'avait déjà pensé, mais Saint-Lambert le proclame très haut : « Les peuples d'Europe commencent par être injustes et finissent par calomnier les victimes de leur injustice. Les négociants qui font la traite des nègres, les colons qui les tiennent dans l'esclavage, ont de trop grands torts avec eux pour nous parler vrai » (2).

(1) *Histoire de l'Isle Espagnole ou de Saint-Domingue*, Paris, 1731, in-4° ; tome II, p. 497.

(2) Saint-Lambert, *ibid.*, 2e partie, p. 70.

Cette défiance est trop naturelle. Mais du P. Charlevoix au « philosophe » Saint-Lambert, mesurez le chemin parcouru : le brave Jésuite constate et le poète juge. C'est qu'ils sont séparés par un monde : le premier appartient à une moitié du siècle, le second à l'autre moitié, et pour le grand public ce siècle a été coupé en deux en 1748 par l'*Esprit des Lois*. Depuis Montesquieu, on n'a plus le droit d'être indifférent, il faut prendre parti, attaquer ou défendre. Montesquieu a institué un tribunal, il a cité à la barre les peuples de l'Europe et les a condamnés au nom des principes de charité chrétienne qu'ils professaient du bout des lèvres et qu'ils avaient chassés de leur cœur. Au dix-huitième siècle, la religion avait affaire ailleurs ; elle baptisait les esclaves et son rôle s'arrêtait là. Mais en revanche le nègre va bénéficier de la morale mondaine : le bien spirituel, le salut des noirs, que pourraient bien signifier ces mots pour Saint-Lambert, pour Raynal, pour Diderot ? Leur bien-être, leur bonheur terrestre, voilà le solide. « Puisque l'Etre suprême a fait de l'amour du plaisir et de la crainte de la douleur les ressorts qui meuvent les êtres » [1], ne justifie-t-il pas toutes les révoltes et l'insurgé ne l'est-il pas de droit divin ? Depuis la fin du XVII[e] siècle, d'ailleurs, plus d'un grave témoin des misères du peuple français sous le règne du Grand Roi, a dit leur fait aux « profiteurs » et dans la pensée des meilleurs, ce n'est plus seulement au chrétien qu'il doit être interdit de trafiquer de la peine et du sang humain, c'est à tout honnête homme. Cette aversion pour le mauvais riche, cette sympathie pour le disgrâcié, n'est nullement discoureuse. Lorsque Montesquieu et Voltaire l'expriment, ce n'est qu'en passant. Vous trouverez dans leur œuvre compacte dix pages pour plaindre

(1) Id., *ibid.*, 1[re] partie, p. 42.

la grande pitié des esclaves, mais à condition de les y chercher patiemment.

Grave péripétie : en 1770, Raynal insère dans l'*Histoire philosophique des Indes* trois chapitres dus à Pechméja, et ce plaidoyer en faveur des esclaves devient tout de suite célèbre. La veille encore on suppliait ; aujourd'hui on exige et on menace. On invoque la redoutable loi du talion, on voue à l'exécration les planteurs des colonies et, comme la compilation de Raynal est l'arme de guerre d'un parti, en détestant les privilèges des colons, on appelle le jour où le trône et l'autel écroulés écraseront sous leurs débris les rois et les prêtres qui tolèrent ou encouragent ces abus.

C'est à ce moment que le poète Saint-Lambert a l'esprit d'écrire en prose et de faire son *Bug-Jargal* sous le titre de *Ziméo* (1). Il ramasse dans « quelques réflexions sur les nègres » (2) l'opinion du parti encyclopédiste et, dans sa courte nouvelle, la tradition romanesque établie par les voyageurs et par Mme Behn.

Son héros s'appelle donc Ziméo ; mais c'est un pseudonyme ; vous reconnaissez Oroonoko, le capitaine Tomba, les nègres généreux du P. Dutertre et de Victor Hugo.

C'est un jeune homme de vingt-deux ans : « Les statues d'Apollon et de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers et de plus belles proportions ». Vous serez « frappé surtout de son air de grandeur » ; vous conviendrez n'avoir jamais vu d'homme qui vous ait paru comme lui « né pour commander aux autres ». Il est d'ailleurs le fils du « grand damel » et cela explique bien des choses.

---

(1) SAINT-LAMBERT, *ibid.*, 2e partie, pp. 42 à 70.
(2) ID., *ibid.*, pp. 70 à 75.

On nous le gâte un peu pourtant : le « costume » date ; il est trop XVIIIe siècle. Les *Contes moraux* ne nous peindraient pas autrement un jeune prince infortuné. Il a été enseigné par le vénérable Matomba, philosophe nègre d'une de ces « chaumières indiennes » « où n'entrent ni le mensonge ni les prêtres». Ce sage lui apprend l'agriculture et à être juste ; nouveau Fénelon, il polit le dauphin. Il m'a fait perdre ainsi, confie Ziméo, « les sentiments d'orgueil et d'indolence que m'avaient inspirés mes nourrices et la cour ». Le mérite du précepteur fut-il toutefois aussi grand qu'on le dit ? Est-ce à ses seules leçons qu'il dut un tel succès ? Admirez plutôt son adresse : il a une fille et il ne la cache pas ; il a deviné que les deux jeunes gens vont s'aimer. Vous l'avez deviné aussi et vous voilà prêt à jeter le livre, dans l'appréhension d'une fade idylle trop souvent vue. N'en faites rien. Le vers de Saint-Lambert est ennuyeux, on le dit ; mais son inspiration n'a rien de doucereux; Diderot le lui a même reproché, qui ne recule pas devant un éclat de voix ou une intempérance de geste. Il y a des moutons, c'est entendu, mais il y a des loups dans les bergeries de Saint-Lambert. Ici, les loups ce sont les Portugais qui abordent sur la côte du Bénin, attirent Ziméo par des avances hypocrites, et traîtreusement le chargent de fers, lui, Ellaroé sa fiancée, avec bon nombre de jeunes nègres et de jeunes négresses. Ces « pauvres gens » sont empilés dans le navire et les voleurs d'hommes prennent la mer avec leur pleine cargaison. La traversée sera longue ; après un mois de mer, ils sont arrêtés par le calme : les vivres sont comptés, la famine les décime bientôt, (cf. Mérimée, *Tamango*) à tel point que l'on jette aux nègres, nourriture affreuse, deux de leurs compagnes.

Ainsi Saint-Lambert (c'est sa manie) vous fait passer agréablement du *Télémaque* à Zola. — Lisez, si vous en avez le

cœur, l'épisode qu'il intercale ici ; il est d'un goût fort douteux : c'est l'une des scènes les plus choquantes de *Germinal*, en moins long.

Enfin, le vent se lève, on repart, on arrive. On vend Ziméo, on vend Ellaroé ; voilà nos deux amants séparés et ce dernier malheur achève d'allumer dans le cœur de Ziméo (comme plus tard dans celui de Bug-Jargal) une inextinguible « passion pour la vengeance ». Une *passion* : reconnaissez-vous le nègre ? « Nous avons toutes les passions, dit Ziméo, et toutes sont extrêmes ; né pour aimer, le nègre devient un tigre quand il est forcé de haïr ».

Il s'échappe, s'enfuit dans la montagne, se met à la tête des nègres marrons, déchaîne l'insurrection ; la fumée des incendies rétrécit l'horizon ; des fuyards éperdus apportent des nouvelles d'épouvante ; les révoltés ne cessent de gagner du terrain, ils égorgent « sans pitié les hommes, les femmes et les enfants ».

Faisant ainsi justice à sa race par des représailles dont l'horreur annonce, en les devançant de vingt ans, les désastres de Saint-Domingue (1791), le chef nègre ne fera pourtant pas mentir une réputation de générosité qui date du P. Dutertre : il se laissera attendrir au spectacle touchant du bon maître défendu par ses esclaves heureux, l'épargnera sur leur prière, et même deviendra son ami.

Il fallait faire ici sa juste place à l'auteur des *Saisons*. On dira que ce n'est pas une recommandation, même pour un nègre, d'être pris pour héros d'un conte de Saint-Lambert. Ce serait peut-être injuste. Sans doute, il est outré, il passe la mesure et ainsi il manque le but ; pour dénoncer un mal réel, la corvée, par exemple, il n'en montre pas la gêne, le préjudice et l'iniquité ; il préfère imaginer un épisode mélodramatique :

l'enfant mort et la mère folle de douleur. Mais enfin, s'il parle maladroitement des abus, il en parle du moins.

Il en parle et on l'écoute. Saint-Lambert, au XVIIIe siècle, compte aux yeux de tout un parti, et il compte même comme écrivain : on a longtemps prédit « l'immortalité » à l'*Abénaki* et les chrestomathies à l'usage des écoles ont reproduit cette page célèbre jusqu'en plein XIXe siècle.

Ziméo (généralement imprimé avec l'*Abénaki* à la suite des *Saisons*) n'a donc pas dû être moins connu que le roman de Mme Behn. L'intérêt de ces deux œuvres est d'être une instigation latente à la révolte, une justification et même une glorification du rebelle. Le sens en reste encore étroit, puisqu'il ne s'applique formellement qu'aux nègres des colonies ; ce n'est donc encore qu'une singularité. Mais n'est-elle pas capable de tenter un lecteur prompt à généraliser ?

Le principe de l'obéissance ne va-t-il pas se dégrader si le principe de l'esclavage déchoit ? Et comme ce dernier se confond avec le droit du plus fort, pourquoi le ménagerait-on ? Se mettre à la place du plus faible est un des préceptes classiques dans la morale des Occidentaux, grands liseurs de romans.

Or, si vous les lisez avec les yeux du nègre (et tel est le désir des auteurs), que vous enseigneront ces histoires exemplaires ?

Elles ne cherchent pas à fonder théoriquement le droit à l'insurrection, mais elles ne cachent pas que l'oppression est grosse de la révolte. Elles légitiment à vos yeux la résistance et ses excès, par leur zèle à magnifier les chefs des insurgés, véritables « professeurs d'énergie ».

Le lecteur de romans, dites-vous, n'est pas accoutumé à tirer la morale d'une fable qui lui a plu. Qu'à cela ne tienne, on va le faire pour lui. Pechméja, vers le même temps, abrège le roman

et développe la thèse qu'il enfermait : ainsi, dès 1770, le *fait* de l'insurrection ne sera pas seulement enregistré ; c'est le *droit* à l'insurrection qui va être proclamé.

C'est encore du roman : les nègres de Pechméja sont ceux de la tradition. Et d'abord, « ils sont vertueux » (1) ; entendez que s' « ils supportent difficilement un outrage », par contre ils marquent « une reconnaissance sans borne pour un maître qui les traite bien ». Leurs filles et leurs femmes ont tout un bouquet de vertus plus tranquilles. « Elles sont presque toutes belles », elles sont « modestes, tendres et fidèles ; un air d'innocence règne dans leurs regards, et leur langage se sent de leur timidité ». — Oui, voilà la beauté, voilà la vertu que des traîtres persécutent. Tout chez elles, jusqu'à leurs noms, est un attrait : « Ces noms de Zilia, de Calipso, de Fanni, de Zamé, qui semblent des noms de volupté, se prononcent avec une inflexion de voix dont nos organes ne sauraient rendre la mollesse et la douceur ». Comment voulez-vous qu'on ne s'insurge pas pour elles ?

Les Calipso et les Fanni ne sont donc pas rares en Afrique ; le mauvais plaisant s'imagine qu'elles lisent, sous des palmiers de théâtre, quelque tome dépareillé de Destouches ; elles versent de douces larmes à la scène du *Dissipateur*, où le vieux domestique dévoué vient sauver son maître de la ruine. Car cela, qui est romanesque en Europe, est pure vérité aux Indes. Un colon vient se ruiner à Paris ; rentré pauvre à Saint-Domingue, tous se détournent de lui : il n'avait que de faux amis. La Providence pourtant lui a conservé un sauveur ; c'est son ancien esclave, parvenu depuis, et qui lui donne une pen-

(1) Nous citons d'après l'édition de l'*Histoire philosophique des Indes* de 1781, Genève, Pellet ; cf. tome VI, p. 100.

sion de 1500 livres, sans compter quelques « présents de sentiments » [1].

Un autre pousse l'esprit de sacrifice jusqu'à ses bornes dernières : « Un esclave portugais qui avait déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître était arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice ... et subit le dernier supplice » [2].

Tels sont les êtres magnanimes que le vil Européen réduit à la condition des bêtes ! C'est à ces héros que l'on ôte une liberté dont ils font, dès qu'ils le peuvent, un usage si généreux! Et par quel « système » de sophismes déguise-t-on cet odieux abus de la force ! Aussi, le philosophe prend parti et se range aux côtés du nègre dans sa révolte contre ses abominables tyrans : « Quiconque justifie un si odieux système, mérite du philosophe un profond mépris, et du nègre un coup de poignard ! »

Le poignard du nègre, le mépris du philosophe, armes redoutables que le siècle aiguise pour des dénouements tragiques armes loyales, puisque l'adversaire est averti et soutient le défi. Il n'est plus question de s'attendrir jusqu'aux larmes à des malheurs imaginaires. Qu'est-ce, au prix d'une Zilia, au prix d'une Zamé, misérables jouets de la luxure d'un colon, qu'est-ce, au regard d'un Ziméo, dont le torse saigne encore de deux cents coups de fouet, qu'est-ce, je vous le demande, que Clarisse Harlowe, oui Clarisse elle-même, qui fit délirer Diderot ?

« Si vous portez votre main sur moi, je me tue, disait Clarisse à Lovelace; et moi, je dirais à celui qui attenterait à ma liberté : Si vous approchez, je vous poignarde. Et je raisonnerais mieux

(1) Raynal, VI, pp. 101-103.
(2) Id., *ibid.*, p. 101.

que Clarisse ; parce que défendre ma liberté, ou ce qui est la même chose, ma vie, est mon premier devoir ; respecter celle d'autrui n'est que le second... Dira-t-on que celui qui veut me rendre esclave n'est point coupable, qu'il use de ses droits ? Où sont-ils ses droits ? Qui leur a donné un caractère assez sacré pour faire taire les miens ? Je tiens de la nature le droit de me défendre ; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Que si tu te crois autorisé à m'opprimer parce que tu es plus fort et plus adroit que moi, ne te plains donc pas quand mes bras vigoureux ouvriront ton sein pour y chercher ton cœur ; ne te plains pas lorsque dans tes entrailles déchirées tu sentiras la mort que j'y aurai fait passer avec tes aliments. Je suis plus fort ou plus adroit que toi ; sois à ton tour victime ; expie maintenant le crime d'avoir été oppresseur » (1).

L'idée va gagner et se répandre, grâce à la diffusion inouïe du livre de Raynal (vingt-huit éditions en vingt ans !) : que l'oppresseur exécré ne compte sur la pitié de personne ! C'est lui le coupable, c'est lui qui a couvert le monde d' « assassins légitimes », La pitié ! voilà vingt ans que Montesquieu s'en est réclamé, voilà vingt siècles bientôt qu'on la prêche au sermon. Radotages ; on ne persuade pas les cœurs desséchés ; puisqu'ils ne délient pas nos entraves, eh bien ! nous les briserons !

Puisque « l'intérêt a seul des droits sur votre âme,nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos esclaves n'ont besoin ni de votre générosité, ni de vos conseils pour briser le joug sacrilège qui les opprime. La nature parle plus haut que la philosophie et que l'intérêt. Déjà se sont établies deux colonies de nègres fugitifs, que les traités et la force mettent à l'abri de vos attentats. Les éclairs annoncent la foudre, et il ne manque aux

(1) Id., *ibid.*, VI, pp. 127-128. Cf. l'éd. de 1775, II, 407.

nègres qu'un chef assez courageux, pour les conduire à la vengeance et au carnage.

« Où est-il, ce grand homme que la nature doit à ses enfants vexés, opprimés, tourmentés ? Où est-il ? Il paraîtra, n'en doutons point, il se montrera, il lèvera l'étendard sacré de la liberté. Ce signal vénérable rassemblera autour de lui les compagnons de son infortune. Plus impétueux que des torrents, ils laisseront partout les traces ineffaçables de leur juste ressentiment... Tous leurs tyrans deviendront la proie du fer et de la flamme.

« Partout on bénira le nom du héros qui aura rétabli les droits de l'espèce humaine ; partout on érigera des trophées à sa gloire. Alors disparaîtra le *Code noir* ; et que le *Code blanc* sera terrible si le vainqueur ne consulte que le droit de représailles ! »

Pechméja fut bon prophète : en 1791, le droit du plus fort trahit ses anciens tenants ; le nègre vainqueur ne consulta que le droit de représailles et le *Code blanc* fut terrible.

III. Le Règne de Louis XVI. — Pendant le règne de Louis XVI (vers 1785, comme nous le montrerons ailleurs), les « philosophes » vont réussir à gagner les conservateurs à la cause des nègres. Une seule classe se montre irréductible : les colons propriétaires d'esclaves.

L'opinion publique, qui s'enhardit, a séparé l'intérêt des colonies et les intérêts des colons. Ces derniers avaient un penchant à confondre leur fortune avec celle de la France ; à les en croire, leur patriotisme, plus encore que l'esprit de lucre, leur interdisait d'écouter aucun avertissement. D'ailleurs, pouvaient-ils seulement songer à céder devant une menace proférée par qui ? Par des faiseurs de romans, par des « hommes sensibles ».

Colons, administrateurs et ministres (sauf Turgot, sept ou huit mois au pouvoir, 1774-1775), composent, en effet, le parti que nos contemporains appelleraient volontiers des « réalistes »: ils se soucient plus « d'être des millionnaires que d'être des hommes » ; ils ont cette âme propre à « ceux que le désir d'une grande fortune ne rend pas difficiles sur les moyens d'y parvenir » [1].

Voilà ce que savent et ce que disent les conservateurs eux-mêmes. Ainsi donc, le fossé, déjà si profond, continue à se creuser entre l'opinion publique et l'aristocratie négrière [2]. La *vox populi*, à l'exemple de Pechméja, son chef de chœur, se fait injurieuse : elle déteste ces « lâches Européens, d'opprobres revêtus » ; elle les appelle pour les confronter avec leurs innocentes victimes et les forcer à « baisser les yeux à l'aspect des vertus ».

Pas de pitié surtout ! Car le crime est trop grand et le coupable invétéré dans son vice. Si je me venge, bourreau ne récrimine pas,

> « Toi qui nous as forcés d'être fourbes, méchants ;

Défends-toi, si tu l'oses, mais

> Du moins ne te plains pas, si, marchant sur ta trace,
> Ma vengeance t'imite et même te surpasse...
> ... D'Africains soulevés une foule héroïque
> Fait déjà retentir les forêts d'Amérique

(1) *Année littéraire*, 1787, tome I, pp. 320 sv.

(2) Le roman du Suisse Butini (*Lettres africaines ou Histoire de Phédima et d'Abensar*, Londres et Paris, 1771) n'a qu'un intérêt : celui de suivre immédiatement la publication de l'ouvrage de Raynal. Il n'offre rien d'inédit : Abensar et sa fiancée Phédima sont réduits en esclavage ; le premier, à la tête des nègres marrons, s'empare de l'arsenal public. Mais la généreuse Phédima intervient pour sauver les blancs. Tout s'arrange : les esclaves sont émancipés et les deux héros s'épousent.

Du cri de la vengeance et de la liberté.
Ils marchent : rien n'arrête un courage irrité.
Point de pardon pour vous : tremblez, maîtres barbares !
Prodigues de leur sang, de leur bonheur avares,
Terribles, s'élançant du fond de leurs déserts
Ils vont par un seul coup terminer nos revers,
Et vous redemander leurs mères et leurs femmes,
Instruments méprisés de vos plaisirs infâmes.
Cent mille malheureux, courbés sous les travaux
A leur puissante voix deviendront des héros ! »

Ces vers (1) — l'auteur l'avoue — n'ont d'autre prétention que de copier de leur mieux l'*Histoire philosophique des Indes*. Roucher, plus sage encore, se méfie de l'alexandrin et réserve pour sa prose exacte et nerveuse l'expression de ses alarmes prophétiques. Comme Montesquieu et comme J.-J. Rousseau, il a appris dans Grotius et dans Puffendorf que l'esclavage est une conséquence du droit de la guerre. Mais « qu'est-ce que le droit de la guerre ? C'est celui de la force. Eh bien ! Que l'esclave soulève sa chaîne, qu'il en frappe son maître et le meurtre qu'il a commis lui rend à l'instant tous ses droits. Le droit passe avec la force, du maître à l'esclave. Celui-ci redevient homme en devenant assassin... »

L'oppression provoque et légitime l'insurrection. Toutes deux sont des maux effroyables et pourtant on n'a que cette seule alternative : être avec les colons, bourreaux actuels des nègres, ou avec les esclaves, assassins des blancs dans le sombre avenir. « Tout le sang africain répandu en Amérique crie encore vengeance et la demande au ciel. Lequel est le plus affreux à penser, ou qu'il ne sera jamais vengé, ou qu'il le sera un jour comme il doit l'être ? » (2).

---

(1) *Discours d'un Nègre à un Européen, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie française en* 1775, par M. Doigni (Doigny du Ponceau). Paris, Demonville, 1775.

(2) Roucher, *Les Mois*, éd. in-4°, Paris, 1779 ; notes, pages 127 à 136.

Cette réparation tardive de tant d'injures, sera-t-elle reportée dans je ne sais quelle Uchronie, je ne sais quel *An 2440* où, selon Mercier, les hommes seront justes et flétriront les forfaits sources de la richesse de leurs ancêtres de 1786 ?

« Nous ne sommes plus coupables, diront-ils, du crime affreux d'entretenir des guerres perpétuelles entre les divers peuples de la côte d'Afrique. Nous ne semons plus l'esprit de division parmi eux en les engageant au plus grand des attentats à nous livrer leurs frères, pieds et poings liés, pour en faire nos esclaves. Nous ne les portons plus dans des boîtes infectes à quinze cents lieues de leur pays, pour cultiver sous le fouet déchirant d'un lâche propriétaire, des cannes à sucre... » [1].

Il est possible, mais le rédempteur du nègre, ce sera le nègre lui-même; les nations se contenteront d'élever à la gloire du vainqueur un « singulier monument ». Pas tellement singulier, puisque c'est la statue du nègre dont Madame Behn et ses successeurs ont fixé les traits :

« Sur un magnifique piédestal, un nègre, la tête nue, le bras tendu, l'œil fier, l'attitude noble, imposante. Autour de lui étaient les débris de vingt sceptres. A ses pieds, on lisait ces mots : « Au vengeur du nouveau monde ! »

« Je jetai un cri de surprise et de joie. — Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes transports ; la nature a enfin créé cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devait délivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus insultante. Son génie, son audace, sa patience, sa fermeté, sa vertueuse vengeance ont été récompensés ; il a brisé les fers de ses compatriotes. Tant d'esclaves opprimés sous le

[1] Mercier, *L'an 2440*, éd. de l'an VII-1799, 3 vol. 8°, qui reproduit l'éd. de 1786, Chapitre *De l'Afrique*, tome III, page 7.

plus odieux esclavage semblaient n'attendre que son signal pour former autant de héros. Le torrent qui brise les digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt, moins violent. Dans le même instant, ils ont versé le sang de leurs tyrans. Français, Espagnols, Anglais, Hollandais, Portugais, tout a été la proie du fer, du poison et de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce sang qu'elle attendait depuis longtemps, et les ossements de leurs ancêtres lâchement égorgés, ont paru s'élever alors et tressaillir de joie... Il est venu comme l'orage qui s'étend sur une ville criminelle que ses foudres vont écraser. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de justice avait remis son glaive... » (1).

*
* *

IV. La Révolution. — Personne, d'ailleurs, ne nie plus l'éventualité d'une insurrection des esclaves; et, s'il était nécessaire, les blancs leur en donneraient l'exemple : nous voici en 1789. Tout le monde prévoit la catastrophe : révolte des nègres, dévastation des colonies, extermination des planteurs. Seulement, on dispute sur la cause du futur soulèvement : Malouet et les apologistes de l'esclavage s'entêtent à le prédire comme une suite fatale de l'émancipation ; les nègres une fois libres mettront le feu aux manufactures. Pourquoi ? Parce qu'ils seront les plus forts. Les antiesclavagistes, *Amis des Noirs*, « Brissotins », font les mêmes prévisions, mais sont plus clairvoyants à en démêler les principes : oui, les nègres sèmeront la mort ; mais avant d'être libres, pour le devenir, et parce que c'est pour eux le seul moyen de l'être.

---

(1) Id., *Ibid.*, tome I, chap. XXII : *Singulier Monument*, pages 182 à 184.

Depuis Raynal, la cause des nègres est liée, dans la polémique, à celle du peuple français. Ces deux pâtira ne sont-ils pas des victimes sœurs ? C'est ce qu'on dit, du moins. Que l'on donne donc à l'un le temps de briser ses propres chaînes : aussitôt délivré, il ne gardera pas pour lui seul les avantages de la liberté qu'il aura conquise à la force du poignet ; il la partagera avec tous les hommes, y compris les nègres, car « il n'y a pas de noblesse de peau » (Brissot).

« Les Français voient avec horreur l'esclavage. Plus libres un jour, ils s'occuperont d'adoucir votre sort.—Plus libres un jour ? Comment ? Est-ce que vous ne l'êtes pas ? — Nous sommes libres en apparence, mais nos fers n'en sont que plus pesants. Depuis plusieurs siècles, les Français gémissent sous le despotisme des ministres et des courtisans. Le pouvoir d'un seul maître est dans les mains de mille tyrans qui foulent son peuple. Ce peuple, un jour brisera ses fers, et reprenant tous ses droits écrits dans les lois de la Nature, apprendra à ces tyrans ce que peut l'union d'un peuple trop longtemps opprimé et éclairé par une saine philosophie » ([1]).

Voilà ce que Valère promet à Mirza, le lundi 27 décembre 1789, sur la scène du théâtre de la Nation (Comédie Française). Une pièce de Madame de Gouges c'est peu, même en 1789 ; mais elle s'intitule l'*Esclavage des Nègres* et « dans les circonstantes présentes, ce titre a dû exciter l'empressement du public ([2]) ». Ces trois actes sont pauvres et prétentieux ; nous écoutons à peine l'histoire des deux Européens qui doivent la

([1]) Olympe de Gouges, l'*Esclavage des Noirs ou l'Heureux Naufrage, drame en 3 actes, en prose, représenté à la Comédie Française en décembre* 1789. Paris, mars 1792. Le passage cité n'existe pas dans la 1re édition : *Zamore et Mirza ou l'Heureux Naufrage, drame indien, en 3 actes et en prose,* par Madame de Gouges. Paris, 1788.

([2]) *Esprit des Journaux,* février 1790, pages 327-329.

vie à un esclave révolté et veulent le sauver à leur tour ; nous les voyons froidement « exciter une révolte générale parmi les esclaves » et nous sommes trop peu remués par ces nègres qui « ont saisi avec avidité » des « discours séditieux ».

L'*Esclavage des Nègres* est composé de souvenirs de lectures ; l'auteur les nomme idées, et plus volontiers sentiments ; soit. Leur intérêt est de venir de très bas, d'appartenir à un faiseur des plus médiocres qui cherche le succès ; une tête vide : voilà bien le réceptacle le plus accueillant à toutes les idées qui courent les rues. Devant ce grotesque (1) adversaire, les colons vont hausser les épaules. — Eh bien ! non. Ni son ignorance, ni sa platitude, ni son insuccès ne rassurent les propriétaires d'esclaves : ils l'accusent d'être vendu aux *Amis des Noirs*, comme ils accusent ceux-ci d'être, selon le moment, à la solde de l'Angleterre ou des « libéraux ».

L'exemple de ce dramaturge indigent suffirait à nous assurer des sentiments unanimes du peuple de Paris, si les brochures, les revues, les journaux, ne nous permettaient pas de mesurer l'ampleur du mouvement et l'énergie des protestations. Contentons-nous pour l'instant de rappeler l'importance de la polémique (Condorcet contre Malouet, par exemple) et ne retenons qu'un témoignage de l'activité des *Amis des Noirs*.

Ils s'entendent à la propagande et ne négligent aucun des moyens de rallier des prosélytes. C'est pour leur complaire, dit-on, que Joseph Lavallée met en roman les idées négro-

(1) O. DE GOUGES a le pédantisme de l'ignorance : « Je ne suis point instruite. Je ne sais rien, Monsieur, rien, vous dis-je, et l'on ne m'a rien appris. Elève de la simple nature, abandonnée à ses seuls soins, etc... ». (*Réponse au champion américain...* Paris, 18 janvier 1790). — « Pour moi qui n'ai étudié que les bons principes de la nature, je ne définis plus l'homme, et mes connaissances sauvages ne m'ont appris à juger des choses que d'après mon âme. Aussi mes productions n'ont-elles que la couleur de l'humanité » Préface de l'*Esclavage des Noirs*, 1792.

philes ; il compte leur assurer ainsi une diffusion illimitée : « Je sais, dit-il, qu'un roman n'est pas fait pour opérer cette grande révolution (l'abolition de l'esclavage), mais un roman est lu de tout le monde, et peut-être est-il de bonne politique de faire aimer d'abord ceux que l'on veut servir (1) ». (Préface). Goûtez-vous les « traits propres à émouvoir une âme sensible »? On en a mis partout. Mais, en outre, l'ouvrage « a le mérite de l'histoire et l'intérêt du roman ». « Les événements sont bien choisis ; les caractères bien dessinés ; les noirs sont conformes à eux-mêmes ; l'avidité, l'atroce insensibilité, les fourberies des marchands d'esclaves y inspirent une sainte horreur ; la confiance, la pétulance, la naïveté, le courage, la patience des noirs y sont très bien développés ; on y trouve des détails curieux sur les mœurs des Africains » (2).

Le nègre comme il y a peu de blancs a été lu : publié en 1789, on en parle dans les Gazettes, *Annales patriotiques et littéraires de la France*, *Année littéraire*, *Affiches, annonces et avis divers*, *Esprit des Journaux* ; la *Nouvelle Bibliothèque des Romans* le reproduit (tome XVI, première année, 30 prairial an VII). M.-J. Chénier, à la fin de l'Empire, tiendra encore à « rendre justice au talent et aux intentions philanthropiques de M. de Lavallée » (*Tableau*).

On en avait fait tout de suite une pièce en un acte ; représentée à partir du 4 août 1789 aux Boulevards (Ambigu Comique) « avec ses agréments », elle tiendra l'affiche pendant toute la saison (3).

---

(1) *Le Nègre comme il y a peu de blancs*, par l'auteur de *Cécile*.... A Madras et se trouve à Paris, 3 vol. in-12 (par J. Lavallée), 1789.

(2) *Esprit des Journaux*, décembre 1789, pages 132 à 147.

(3) Voici, pour 1789, les représentations annoncées par le *Journal de Paris* : 4, 5, 6, 7, 9, 13, 16, 18, 19, 20, 21, 23, 25 ,27, 30 août ; 1, 5, 12, 15, 21, 26, 30 septembre ; 12 et 16 octobre ; 5, 18, 27 novembre ; 5 décembre.

Le héros se présente lui-même et nous le reconnaissons sans peine : c'est Oroonoko, c'est Ziméo, seulement il s'appelle maintenant Itanoko, en attendant de porter le nom plus fameux de Bug-Jargal.

« La nature (dit-il) me combla de ses dons ; elle me donna un corps robuste, une taille élevée ; elle y joignit ce qui dans ma nation caractérise la beauté. Mon extérieur couvrait une âme ferme et pleine de courage, un cœur se nourrissant de bienfaits et brûlant de reconnaissance... Ma sensibilité souvent égara ma prudence... [1] ».

Raconterai-je comment il fut enlevé traîtreusement par un capitaine de vaisseau, comment ce perfide le vendit, par quel hasard le nègre « fier et farouche » dut la vie au propre fils de l'infâme ravisseur ? Ai-je besoin de dire que ce jeune homme « de mœurs douces » est « philosophe » et bon « Brissotin » ? Pour lui, « tous les hommes sont frères ». Et voilà sans qu'il y paraisse d'abord, un personnage fort gênant. Mais c'est souvent le cas des philanthropes.

Donc, sur le vaisseau négrier que commande le brutal capitaine Durban, père du sensible Gernance, les esclaves, comme c'est leur habitude, ont préparé la révolte : leurs dernières mesures sont prises, on attend le signal... Itanoko, qu'une fièvre malencontreuse consumait est averti par un de ses compagnons de chaîne. L'idée de se venger de l'affreux marchand d'hommes le réjouit. « Je ne vis que mon outrage, que le plaisir barbare de m'abreuver du sang de mon perfide ravisseur... Je m'accusais de ce qu'un autre m'avait devancé dans ce projet. J'aurais voulu l'exécuter seul pour en avoir seul le plaisir et la gloire ». Rien de plus naturel. Mais, si l'on massacre le méchant

---

[1] Nous citons d'après la *Nouvelle Bibliothèque des Romans.*

capitaine, que deviendra son généreux fils ? Le romancier n'a pas le cœur de le faire périr. Il cherche un expédient et voici ce qu'il trouve : Gernance offrira à Itanoko deux mille écus en or pour se racheter. Itanoko va-t-il mentir à cette âme qui se nourrit de bienfaits et brûle de reconnaissance ? Non ; il est vaincu par tant de largesse, il va trouver Durban, lui rend cet or et lui dévoile le complot, tout simplement. Je ne sais plus ce que ses camarades nègres en ont pensé ; je me rappelle qu'il leur adressa une harangue et qu'ils n'y perdirent pas tout : « on leur distribua des rafraîchissements avec abondance ».

Ce n'est pas fini ; on débarque au Cap-Français ; Itanoko est vendu et baptisé ; des calomniateurs accusent une jeune créole d'entretenir avec lui « une intrigue criminelle » ; il s'enfuit ; il sauve la vie à ce vilain capitaine Durban, cause de tant de tracas ; il retrouve son compagnon d'enfance Otourou, autre figure de nègre « fier et farouche », poursuivi pour avoir porté la main sur un blanc, « crime capital » dans la législation des Iles. Enfin, l'auteur se débarrasse comme il peut des traîtres ; on sent que la fin du roman approche : reconnaissances, combat de générosité, scène de la *Dot de Suzette*, etc. Tout s'arrange, et trop bien, j'en ai peur : car Itanoko, si j'ai bien lu, finit propriétaire de nègres !

Je ne sais jusqu'à quel point le roman de Lavallée réussit à « éclairer l'opinion ». Cet informe fatras qui prétendait, après Montesquieu, Pechméja, Bernardin de Saint-Pierre et Condorcet, illustrer leur pensée ou du moins la traduire, ne fait que la trahir. Il ne dut servir qu'à l'attendrissement niais d'une foule badaude, et je jurerais que la misère des nègres n'en reçut pas grande allégeance. Car, sincères ou non, que rapportaient aux esclaves ces belles histoires

trop naïves ou même des plaidoyers plus adroits ? On a mis par écrit la lamentable épopée d'une race maudite ; c'est tout.

Les nègres de Saint-Domingue firent mieux : ils s'échappèrent enfin de la fiction pour entrer dans l'histoire. Depuis longtemps, les îles françaises de l'Amérique avaient perdu leur caractère de colonies : la noblesse aventurière, les officiers du roi, les *engagés* qui les avaient d'abord occupées n'avaient pas réussi à maintenir la société mêlée mais vivante qu'ils constituaient dans les premiers temps. On cessa d'émigrer de France aux Antilles, et sans précaution on se mit à acheter des nègres par milliers : les plus beaux du marché, les plus belles « pièces d'Inde », étaient réservés à Saint-Domingue. On recruta ainsi pendant plus d'un siècle des adversaires redoutables par leur vigueur et par leur nombre. A la fin de l'Ancien Régime, l'île nourrissait une population hétérogène : riches colons et manufacturiers qui fournissent de sucre toute l'Europe, petits propriétaires (les *petits blancs*), nègres et métis affranchis, enfin le troupeau entassé et grouillant des esclaves noirs. Les grands seigneurs, les rois du sucre, dirions-nous, forment une minorité beaucoup plus hostile à l'esprit de réforme que la noblesse de France ; l'aristocratie des Iles n'eut pas l'esprit de s'allier aux nombreux affranchis, la plupart riches et remuants, et son intransigeance précipita l'union des mulâtres libres et des nègres esclaves, déterminant ainsi une guerre de races.

Quatre cent mille esclaves exaspérés, voilà la formidable horde qui se jeta sur les trente mille blancs de Saint-Domingue.

Le désastre donnait raison aux abolitionnistes et ne fit que les encourager. Bernardin de Saint-Pierre songe « à

finir un drame sur l'esclavage des noirs ([1]) » *(Empsaël)* ; le Vaudeville joue des scènes allégoriques, *le Dîner des Peuples*, où Français et nègres fraternisent ([2]).

Les pouvoirs suivent le courant, ils suppriment tous subsides aux négriers (jusqu'alors, la traite avait été protégée et encouragée officiellement). Pourtant à mesure que la lumière se fait, on perd quelques illusions. Ce nègre qui n'a épargné ni femmes, ni enfants lors de l'insurrection de Saint-Domingue, est-il si différent que cela de l'Européen ? N'a-t-il pas usurpé sa réputation de générosité et de vertu ?

Florian ([3]), le premier parmi les romanciers, n'hésite pas à rompre avec une tradition déjà trop longue. Qu'est-ce que l'Afrique, sinon une terre damnée où pullulent « des êtres dégradés » ? Vous avez lu les *Voyages* de Philips, de Smith, de Bosman, de Barbot, de Snelgrave et la *Lettre* du facteur Lamb, longtemps prisonnier du roi de « Dahomai » ; mais vous les avez accusés de calomnie ; pourtant, c'est chez eux que s'étale la hideuse vérité.

Mettez à part quelques natures exceptionnelles, que vaut le reste ? Ce n'est que « monstres sanguinaires dont les uns vendent leurs enfants, dont les autres mangent leurs captifs ». Il est vrai, « au milieu de ces dégoûtantes horreurs, on trouve pourtant quelquefois de la justice naturelle, de la véritable

---

([1]) Lettre à Rosalie de Constant, 6 mai 1792. (*Mercure de France*, 1er janvier 1920, p. 114).

([2]) Cf. Bellier-Dumaine, *Alexandre Duval et son œuvre dramatique*, 1905 : *Notes et Documents* p. XXI, se référant à la *Décade*, t. I, an II, p. 363 sv. : « Tous les peuples ont déjà leur portion du dîner, lorsque le peuple nègre survient. Il n'a été mis en liberté qu'au moment même et cela encore grâce au peuple français qui a brisé ses fers. Il s'approche humblement des peuples qui mangent, dans l'espoir de partager les fruits que leur a donnés la nature ; mais il est chassé, rebuté. — Le peuple français lui tend les bras et divise en bon frère sa portion avec lui. Ce court épisode est touchant, et d'effet à la scène ».

([3]) *Sélico, nouvelle africaine* (*Nouvelles de Florian*, t. II. p. 45 à 64, Paris, Briand, 1810). La 1re éd. est de 1793.

vertu, de la constance dans la douleur, et un généreux mépris de la mort ». Et encore, cela est rare au point que Florian, après avoir vainement exploré l'Afrique, est obligé de chercher ailleurs des « nègres généreux » ; et il les trouve au Japon ! *Sélico, nouvelle africaine*, n'est qu'une des formes du thème qu'avait déjà développé le Suisse Senebier ([1]), qui lui-même avait emprunté ses « généreux Japonais » aux *Lettres édifiantes* ([2]).

Mais c'est la nouvelle de Florian que nous lirons de préférence ; elle nous réserve une surprise bien agréable en cet an de grâce 1793 : où nous attendions déclamations et complications, nous sommes tout ravis de cette simplicité discrète et voilà qui nous explique que Florian ait pris figure d'écrivain dans cette stérile fin du siècle.

Le jeune nègre Sélico, pour épargner à sa vieille mère une mort horrible, se résout à se vendre. Faisons grâce au lecteur et à nous-mêmes des détails en surcharge. Retenons seulement que le roi nègre est informé de cet exemple extraordinaire de piété filiale ; « tel est le charme de la vertu : les barbares mêmes l'adorent ». Le monarque noir est conquis, et se retournant vers les marchands européens : « — Vous, dit-il, à qui la sagesse, l'expérience, les lumières d'une longue civilisation, ont si bien appris, à un écu près, ce que peut valoir un homme, combien estimez-vous celui-là ?

Les marchands rougirent de cette question. »

Florian a le mérite d'exprimer avec modération une opinion fondée sur des faits vraisemblables : les noirs ne valent pas mieux que les blancs ; les grandes âmes sont également

([1]) *Contes moraux ou les hommes comme il y en a peu*, 1768. Il ne faut pas les confondre avec ceux de Mercier publiés la même année.

([2]) Le rapprochement est fait par Fréron, *Année littéraire*, 1769, tome I, p.332.

rares en Afrique et en Europe. Il y a assez et trop de raisons morales toutes simples et toutes communes qui nous obligent à supprimer l'esclavage et c'est sottise et mensonge que d'inventer je ne sais quels motifs romanesques.

Les mêmes réflexions conduisent les Conventionnels à promulguer le 16 pluviôse an II (4 février 1794) le décret d'abolition de la traite et de l'esclavage.

Et voilà un sujet tout trouvé pour une « pantomime patriotique ». Les Variétés Amusantes en commandent une au citoyen Gassier ; il mit moins d'un mois à la faire. *La Liberté des nègres* (1) est représentée dès le duodi 12 ventôse de l'an II (2 mars 1794).

En même temps, « les principaux théâtres de la République » donnent une comédie de Larivallière (2). « Ce faible ouvrage » où l'on se propose de faire triompher l'humanité, est le « premier fruit de la plume » d'un jeune homme modeste ; le touchant y voisine avec le ridicule, et de si près qu'on renonce à les distinguer.

« La scène est à Juda, côte d'Afrique. Le théâtre représente une plaine semée d'arbres africains ; à droite, au pied d'une montagne, est une mauvaise cahute ; l'enfoncement offre la mer, un navire arrêté, et quelques bouts de montagnes. » Avec un bon décorateur, cela prendra un air romantique.

La donnée est ingénue : d'un côté, nous mettrons les traîtres, les chefs de comptoirs africains qui fournissent aux navires négriers leur cargaison humaine ; de l'autre côté,

(1) Publié à Paris, citoyenne Toubon, 1794. La négresse Zulika aime le nègre Iako; elle est convoitée par « l'économe », Durand. Au moment où celui-ci va faire fouetter son heureux rival, des députés de la Convention apportent le décret qui accorde la liberté aux nègres et ne s'en vont pas avant d'avoir uni Zulika et Iako.

(2) Larivallière, *Les Africains ou le triomphe de l'humanité*, comédie en un acte et en prose... Paris, an III.

leurs intéressantes victimes. Les marchands d'hommes viennent d'apprendre que la traite est « à la veille d'être supprimée » ; ils protestent avec indignation contre cet attentat à leurs droits. L'un d'eux est particulièrement repoussant. Sachez qu'un bon vieux nègre, du nom d'Aga, a rendu à ce méchant blanc je ne sais combien de services ; mais pour l'instant Aga est endetté envers son obligé ; sa générosité l'a ruiné et voilà que l'autre prétend être remboursé sans délai. Son bienfaiteur est ruiné ? Qu'il vende son fils ! « Homme barbare ! s'écrie Aga, vous prononcez ces mots et ne frémissez pas ! » Le vieux nègre s'offre lui-même en vente. Mais voici son fils Zamor à qui Zélia, son amante, fait part du malheur : « Ton père ! — (Zamor, effrayé :) Grand Dieu ! que lui est-il arrivé ? — (Zélia :) Lui vendu ! ». Si les nègres parlent peu, ils agissent : Zamor rejoint son père, le délivre et se charge de ses fers. « Que de vertus chez un homme de cette espèce ! ». Pour Zélia, c'est un déchirement ; vous l'imaginez, je ne le peindrai donc pas. Combat de générosité entre le père et le fils. « Que ces gens m'étonnent ! » Pour nous achever, le vieux nègre prend la parole et tient un langage « digne d'un républicain » : en l'an III, c'était irrésistible et le capitaine du négrier se rend ; il continue à s'étonner, à s'attendrir, à se repentir : « Vieillard respectable, ton langage me surprend »... « Des remords s'élèvent dans mon âme »... « Que vous m'attendrissez »... « Mes amis, mes bons amis, vos débats me déchirent ; bon respectable vieillard, reprends ta liberté, je te la donne. Puisse cette action réparer tout le mal que j'ai fait »... « Je jure devant vous tous, mes amis, d'abandonner ce commerce abominable ! »... Mon Dieu, il est bien bon, ce capitaine, mais pourquoi a-t-il attendu jusqu'à ce moment ? Justement on lui apporte un paquet :

des nouvelles de France ! Tout le monde fait cercle autour de lui ; il ouvre, il lit : « La traite est supprimée. »

Après quoi, si vous y tenez,« on peut exécuter un ballet de nègres ».

Certains durent trouver bien démodés ces nègres trop généreux, et bien plats ces négriers qui se convertissent au bon moment. C'est du moins l'avis de la jeune baronne de Staël, un des champions de la cause pourtant. Mais puisque la cause est gagnée...

Elle nous avertit que *Mirza* (1795) est une « anecdote fondée sur les circonstances de la traite des nègres, rapportées par les voyageurs du Sénégal. » Nous l'en croyons : elle a connu Boufflers, excellent informateur.

Ximéo, l'amant de Mirza, (faut-il le dire ?) est de sang royal ; vous ne pouvez pas imaginer « une figure plus ravissante : ses traits n'avaient aucun des défauts des hommes de sa couleur... La taille de l'Apollon du Belvédère n'est pas plus parfaite ».

Mais depuis Oroonoko, ces qualités sont bien banales chez un prince nègre. Madame de Staël se fût vite détachée de lui, je le crains, si elle n'eût trouvé par surcroît ce charme qui l'arrête : son regard. « Son regard produisait un effet que je n'ai jamais ressenti ; il disposait de l'âme, et la mélancolie qu'il exprimait passait dans le cœur de celui sur lequel il s'attachait. » Vous avez reconnu une de ces *victimes de l'amour* dont le dix-huitième siècle fut surpeuplé ; mince mérite pour le futur auteur de *Corinne* d'assembler ainsi deux traditions surannées, sous prétexte que l'esclavage vient d'être aboli dans les colonies françaises.

Pigault-Lebrun — je m'empresse de m'excuser de le conjoindre à Madame de Staël : ils se font tort l'un à l'autre !

seulement les dates m'y forcent — Pigault-Lebrun, donc, ne fut pas plus heureux. Son drame, *Le Blanc et le Noir* (1), (représenté sur le Théâtre de la Cité, le 14 Brumaire an IV, 6 novembre 1795) tomba dès le premier soir. « Oh ! mes chers concitoyens ! que nous sommes bêtes en masse ! » explique l'auteur sifflé.

Vous vous rappelez qu'il y a des Calipso en Afrique ; de même il y a des Télémaque à Saint-Domingue. Télémaque, le héros nègre, vous le voyez d'ici : « Epaules larges, poitrine ouverte, jarret tendu, gras de jambe fourni, la force d'Hercule et la beauté d'Adonis, à la couleur près. » « Toutes les passions, dit-il, sont en moi des fureurs. » Du reste, comme il est « toujours prêt à se livrer à la sensibilité, à l'amitié, à la reconnaissance, le bon Télémaque prouve aux détracteurs des noirs que les vertus sont de tous les climats et de toutes les couleurs. »

Je ne vous décris pas l'atroce colon sous lequel il gémit : je crains les répétitions et n'ai été que trop forcé de les multiplier. Ce colon a un fils, aussi prodigue, vous vous en doutez bien, que son père est avare. Pour tout dire en un mot, il est si bon, ce fils, qu'il est digne d'être nègre. « Li mérité couleur à nous ! ».

Bref, c'est un élève de Raynal et de J. J. Rousseau, « ces amis de la vertu et ces bienfaiteurs du monde ».

---

(1) Drame en 4 actes et en prose. Paris an IV. Epigraphe tirée de Raynal, tome IV, p. 223. « Quiconque s'efforce de justifier le système de l'esclavage, mérite du philosophe un profond mépris, et du nègre un coup de poignard ». — Préface : « J'ai lu Raynal et j'ai écrit cet ouvrage ». — La scène est à Saint-Domingue, près du Cap. Décor : « Le fond du théâtre représente des rochers. Depuis la coulisse de gauche jusqu'au milieu du théâtre, des nègres et négresses travaillant dans les roches. Le commandeur est derrière eux le fouet à la main ; l'économe va et vient et examine ce qui se passe. Au bas des rochers, dans la partie droite du théâtre sont les cases des nègres, ombragées de quelques arbustes du pays. A la gauche est la case du colon ».

Télémaque nous confie ses infortunes : il aimait Zamé ; les négriers ont fondu sur eux ; il a longtemps végété dans l'esclavage. « Un châtiment injuste et cruel réveilla cette âme assoupie... je me précipitai sur un barbare, je le renversai, je le saisis à la gorge, et j'allais l'étouffer ; tu parus... (il s'adresse au fils, Beauval) tu t'intéressas à mon sort... Tu ne dédaignas pas un infortuné que la nature a fait ton frère... Tu m'appris à parler, à penser, tu fis de moi un homme et tu acquis un ami... Peut-être un jour te prouverai-je ma reconnaissance ».

Pechméja (dans l'ouvrage de Raynal) avait prédit l'insurrection de Saint-Domingue ; les nègres avaient mis sa morale en action ; Pigault-Lebrun n'a donc rien à inventer, et, en effet, il s'en garde. Il reproduit, en l'affaiblissant, la grande tirade de l'*Histoire philosophique* : « Craignez, dit à son père le jeune Beauval, craignez qu'un héros, un grand homme paraissant tout-à-coup au milieu de ses compatriotes accablés, ne les relève en un instant, et n'écrase enfin l'astuce et la mollesse par son génie et sa valeur... Prévenez ce réveil terrible : il en est temps encore. » Hélas ! il n'est déjà plus temps ! Télémaque organise l'insurrection. Mais que fera-t-il du généreux fils de son atroce maître ? Epargnera-t-il cet ami, ce frère ? L'épargner, c'est bien difficile ; et puis, est-ce logique ? Or, à ses heures, Pigault-Lebrun aime la logique. On n'épargnera pas le jeune colon, on le convertira jusqu'au fanatisme.

Télémaque l'avertit, lui conseille de s'absenter pour le *grand soir* ; surtout qu'il n'aille pas dénoncer les révoltés sous prétexte qu'ils sont prêts à assassiner son père : « Laissez ces considérations personnelles ; le véritable parricide est celui qui tue la liberté des nations !... » Voilà, ou je me trompe

fort, le langage d'un républicain, et une vue juste et saine du conflit. Le jeune homme aura-t-il le front de renier ses principes ? Va-t-il aider à tuer son père, ou la liberté ? Il prend parti, il se range parmi les nègres, et c'est son père qu'il tuera.

Le fils dénaturé ! s'écrie quelque bonne âme qui ne sait pas comment on fait un drame, et qui a oublié Zamé, la bonne négresse. Pigault-Lebrun, lui, ne l'a pas oubliée : il la réserve pour le dénoûment qui chez lui est volontiers optimiste. Zamé sauve l'atroce colon, et voilà tout le monde content.

4. — De 1800 à 1820

I. Le Consulat et l'Empire. — Ces vestiges de la pensée révolutionnaire sont les derniers que nous aurons à relever. Il semble que l'esprit des Encyclopédistes soit mort, fourbu à la tâche, et que le dernier rayon de la gloire de Voltaire ne serve plus qu'à éclairer la face joviale et vulgaire de Pigault-Lebrun. Avortement ridicule et fruit dérisoire d'une si longue et si laborieuse gestation !

Bien plutôt triomphe et récompense ! Car si, après l'an III, personne ne se lève plus pour les mêmes revendications que dans ce glorieux passé si proche encore, n'est-ce pas surtout qu'elles ont été satisfaites ? Le torrent ne s'est-il pas assagi parce qu'il s'est épandu entre des rives plus larges ? Qui redressera le roc maintenant émietté qui lui faisait obstacle et que la France entière d'une pesée de son épaule tenace avait écarté de son chemin ? La Restauration ? M. Maurras peut-être ?

L'esprit du XVIIIe siècle continue à servir la France. Ce n'est plus comme un soldat des avant-postes à qui son désintéressement, quel que soit son âge, met un beau visage

de jeune homme. Il sert la France nouvelle comme un vieux domestique qui vous a élevés, auquel vous reprochez ses travers et dont vous profitez sans égards. Sa destinée, malgré tout, est enviable : avoir été le précepteur du peuple français et entreprendre, après cet effort, de porter le jeune Evangile jusque chez les Gentils les plus ingrats.

C'est d'ingratitude aussi que l'on vécut en France dès la réaction qui suivit la Terreur. On a hâte d'oublier, de nier. La vie, pour vingt ans, se videra d'idées à mesure que les corps, aux frontières et au-delà des frontières, hélas! se videront de sang. Mais c'est le cerveau d'abord qui s'appauvrit, avant que le cœur ne se dessèche.

On n'ouvre pas sans tristesse un de ces livres contemporains des grandes guerres ; on est sûr d'y respirer la fadeur d'un monde vieillot, décidément périmé. Et si, pour retrouver le nerf, le ton, de l'air libre, un horizon plus large, vous recourez à Chateaubriand, votre tristesse s'accroît : vous cherchiez un homme et vous trouvez un auteur.

Il y a de quoi se réjouir : la passion pour la vérité, un des pires vices du dix-huitième siècle, ne s'assouvit plus dans ses méfaits ; assez de « grands mots » ! nous voulons faire de « belles choses » [1].

La première et la plus belle sera de rétablir la sainte institution de l'esclavage des noirs dans les colonies. Car, je vous le demande — et pour que vous m'entendiez j'emprunte la voix puissante de Chateaubriand — je vous le demande : « qui oserait encore plaider la cause des noirs après les crimes qu'ils ont commis ? » Personne. Bonaparte et moi sommes d'accord, a-t-il pu dire ce jour-là.

[1] *Génie du Christianisme*, 4e partie, chap. VII.

Confessons le tout de suite, ce n'est pas, peut-être, dans un esprit de mensonge que le revirement de 1802 fut préparé ; il s'est fait comme de soi ; on ne fut pas apostat par une rechute dans le péché, mais par ignorance.

Ainsi, c'est en toute bonne foi, j'en jurerais, que l'obscur auteur d'*Adonis* [1], ne sachant pas que l'insurrection de Saint-Domingue a précédé de trente mois le décret d'abolition de la traite et de l'esclavage, attribue les désastres de 1791 à la loi de 1794.

Le romancier exprime innocemment ses doutes : doit-il approuver l'abolition subite de l'esclavage ? Elle a causé la ruine et la mort de tant de familles européennes. La liberté dut être un fléau bien cruel, puisque, accordée en 1794, elle était dès 1791 « une furie impitoyable soufflant de tous côtés l'épouvante, la mort » et que le premier usage que firent les nègres des droits reconnus en 1794 fut d'assouvir, trois ans auparavant, leurs ressentiments envers leurs anciens maîtres !

Ce n'est donc pas la myope et tâtillonne prudence de l'historien qui guida J.-B. Picquenard ; il l'avoue : « Les seuls principes m'ont dirigé ». Principes équivoques, sans doute, mais assistés d'intentions si pures ! « J'ai pensé qu'après le bouleversement général qui avait déplacé jusqu'aux idées les plus simples, il était utile de ramener les hommes à l'amour de l'ordre, de la justice et de l'humanité, par des exemples touchants, vrais, et qui pussent faire impression sur leur âme. J'ai voulu prouver surtout que l'amitié, la bonne foi et la reconnaissance sont respectées même par les hordes

---

(1) *Adonis ou le bon nègre, anecdote coloniale*, par J.-B. Picquenard. Paris, Didot jeune, an VI-1798.

les plus sauvages ; qu'une peau noire peut couvrir un bon cœur et que sans l'instruction, la liberté n'est qu'une chimère » (1).

Une peau noire peut couvrir un bon cœur ; en cherchant bien, on peut, en effet, trouver l'un ou l'autre nègre généreux dans la littérature de 1798 à 1802 : celui-ci sauve son maître, celui-là ne peut lui survivre et se tue sur son corps (1).

Mais dans la masse (2), les pires théories des esclavagistes préparent le décret de 1802. Un Baudry-Deslozières vous convaincra de l'erreur de ceux qui ont voulu donner aux nègres une liberté « si contraire à leurs véritables intérêts » (3). Un Félix Carteaux, reprenant la thèse des Hilliard d'Auberteuil et des Malouet, vous prouvera que « de la comparaison

(1) Picquenard fut d'abord journaliste, puis secrétaire-général de la préfecture du Pas-de-Calais. « Ses deux premiers romans, *Adonis ou le bon Nègre* 1798, 1 vol. in-18 et *Zoflora ou la bonne Négresse*, 1799, 2 vol. in-18, annoncent, dit Pigoreau (*Petite Bibliographie biographico-romancière* p. 280-281), par les peintures qu'ils nous tracent, un homme qui a passé sa jeunesse dans les colonies. » Pigoreau note le succès de deux autres romans de Picquenard, *Montbar l'Exterminateur* (1807) et *les Campagnes de l'abbé Poulet en Espagne* (1816), qu'il recommande (p. 348) pour les cabinets de lecture. On trouvera un compte-rendu de *Zoflora* dans les *Soirées littéraires* de M. L. Coupé, tome XIX, an VIII, p. 277-278 : « L'auteur semble quelquefois un peu trop prévenu en faveur des nègres ». Il est probable qu'*Adonis* fut peu prisé : réimprimé en 1817, il est annoncé dans Pigoreau, rappelé dans trois suppléments et marqué au prix de deux francs ; il finit par se vendre quarante centimes. (14e *supplément* de Pigoreau, novembre 1826, p. 36). *L'esprit des Journaux* en avait donné un compte-rendu (Floréal an VI [avril-mai 1798], pp. 57 à 62). Béraud et Rosny en ont tiré un mélodrame représenté à l'Ambigu, le 9 septembre 1798 et dont nous aurons à parler.

La *Préface* d'*Adonis* nous apprend que Picquenard est à ce moment «commissaire du Directoire exécutif près le bureau central de Paris », qu'il a lu *Adonis* à Bernardin de Saint-Pierre et que celui-ci l'a encouragé à le publier. Aussi l'*Esprit des Journaux* n'hésite-t-il pas à le recommander à « tout ce qui a l'esprit cultivé et l'âme sensible ».

Nous réservons pour un chapitre spécial les rapprochements de détail à faire entre *Adonis*, le mélodrame qu'on en tira, et *Bug-Jargal*. Victor Hugo, nous le verrons, a pu se servir du mélodrame pour la première version de *Bug-Jargal* et recourir au roman de Picquenard pour la seconde.

(2) *La Mort du colonel Mauduit ou les Anarchistes du Port-au-Prince : fait historique en un acte et en prose* (par Marsollier des Vivetières), Paris an VIII, 1800.

(3) Léon Deschamps, *Hist. de la question coloniale en France*, Paris, 1891, a compté 330 publications, sur Saint-Domingue seulement, jusqu'en 1800 (p. 358).

(4) *Les Egarements du Nigrophilisme*, 1802 ; cp. *Télégraphe littéraire*, n° 9, 25 prairial an X, p. 73-74.

de leur sort à celui des journaliers de France, il demeure évident que ceux-ci ne jouissaient pas à beaucoup près des avantages des premiers, et que la vie de nos noirs abondait plus en sujets de joie, de satisfaction et de plaisir. » [1]. Un Berquin-Duvallon, colon de Saint-Domingue, détestera en vers ridicules « l'affreux joug des noirs » [2]. Le romancier J.-B.-C. Berthier distribuera en chapitres les malheurs des colons et les perfidies des esclaves [3]. Son émule, René Périn, déplore et exècre « la conduite atroce » de Toussaint Louverture, « la férocité de Christophe » et en général de cette « horde d'Africains farouches qu'une pitié mal entendue arracha au frein de l'esclavage », de cette « poignée de brigands », de « ce ramas d'insurgés, hommes indignes d'en porter le nom » [4]. L'audace des mieux intentionnés se borne à « présenter aux colons... des motifs d'allier à l'amour et à l'observation des lois un usage modéré du pouvoir à l'égard des nègres esclaves ; de tenir un sage milieu entre l'extrême indulgence et la sévérité... » [5].

Toute voix s'est tue dans le pays de Montesquieu juste au moment où l'opinion publique anglaise, soulevée par Wilberforce donne enfin à ce « généreux chrétien » [6] l'au-

---

(1) *Les Soirées bermudiennes...* Bordeaux, an X-1802.

(2) *Recueil de poésies d'un colon de Saint-Domingue.* 1802.

(3) *Félix et Léonore ou les colons malheureux*, 2 vol. 12°, Paris, 1801 ; plagié effrontément en 1822 dans : *L'Insurrection du Cap ou la perfidie d'un noir*, par M. E. V. Laisné de Tours, 2 vol. 12°, Paris.

(4) *L'Incendie du Cap ou le Règne de Toussaint Louverture...* Paris an X-1802. Comme Picquenard et tant d'autres, il attribue à tort les désastres de Saint-Domingue au décret qui abolit l'esclavage.

(5) P. 5 de *Les Colons, roman*, par C. A. B. Pinière. Dunkerque et Paris, ce 15 thermidor an XII ; 8° — Même intention dans *Bythis* par P. Gallet (1802) : « Puisse ce faible ouvrage porter quelques hommes à réfléchir, et surtout engager ceux qui deviennent les dépositaires de la vie des nègres à écouter plus souvent l'humanité !... Puissent-ils... les traiter en hommes et quelquefois en frères ». *Avant-propos*, p. vii.

(6) C'est ainsi que le nomme A. Cochin, *l'Abolition de l'esclavage*, Paris, 1861, *Introduction*, p. xxxiv. Wilberforce était encore un enfant lorsque Raynal publia l'*Histoire philosophique.*

torité suffisante pour arracher au gouvernement de Londres le bill d'abolition de la traite.

Pendant quinze ans, une rude main bâillonne la France. Le maître envoie en disgrâce les imprudents ; il ignore même le sens du nom de ces « idéologues » qu'il combat. Il croit avoir avec lui toute la petite littérature, et, en effet, s'il ne l'a pas tout entière, il s'en faut de bien peu.

Voici, par exemple, un disciple des « philosophes », P. Gallet, l'auteur de *Bythis* [1]. Mais quelle dérision ! Tomber de Condillac à Sébastien Mercier, passe encore ; mais de Mercier à P. Gallet !

L'auteur de *Bythis* est un déiste à la manière de l'*Homme sauvage* et de ces « élèves de la nature » que le XVIIIe siècle fabriqua de toutes pièces en contrefaisant les idées de Condillac.

Les « caractères » de son roman sont « calqués sur ceux qui existent réellement en Afrique ». Sur ceux du moins qui peuplaient l'Afrique de l'*Histoire philosophique des Indes* et qui « sont faits pour accomplir toutes les lois de la nature. » P. Gallet retarde d'un bon demi-siècle ; il vise au triomphe des sentiments et des vertus que la vie de société a énervés chez les Européens : « L'amour paternel, filial et conjugal, celui de l'indépendance, l'amitié, la bienfaisance et la reconnaissance » sont encore pour lui « les vertus qui sont spécialement l'ouvrage de la nature, et qui semblent n'être que le partage de ceux qui ont été nourris en son sein... »

Il retarde plus encore — mais on lui en veut moins, car ici il rejoint Montesquieu — quand il attribue à l'esclavage les vices et la férocité des nègres.

---

[1] *Bythis ou l'Elève de l'Africain*, par P. Gallet, Paris 1802.

Son roman est l'histoire d'un enfant européen qu'une tempête a jeté sur une côte aride ; il a été recueilli et sera élevé par le vénérable Alphir, un vieux nègre « à qui l'humanité était chère, et qui ne suivait que la douce impulsion de la nature ». Dans l'ermitage du désert, il ne manque rien de ce que tout naufragé français a coutume de trouver : Alphir a une fille, Finari ; la jeune et sensible négresse caresse l'enfant « avec cette effusion de l'âme qui ne se trouve que dans les habitants des déserts ». Les déserts, on le sait, étaient tous habités dans les romans du XVIIIe siècle et les voyageurs égarés y prenaient femme. Bythis, devenu grand, épouse Finari. Rien de plus décent.

Rien de singulier non plus à ce que les époux adorent « le moteur suprême » et lui offrent comme tribut « celui de leurs vertus. »

Rien d'inédit, hélas ! dans l'intervention du barbare Abulan qui les mène « à Maroc » et sépare les deux amants. Vous imaginez-vous bien leur désespoir ? Pour moi, je renonce à vous le décrire ; en homme policé qui n'ignore pas les bornes étroites où la civilisation enferma son génie, je ne me fais pas plus sauvage que je ne suis, ni que l'auteur, P. Gallet lui-même ; comme lui, « j'appelle l'homme de la nature à dépeindre le choc qui eut lieu dans ce moment horrible... Il est au-dessus du pouvoir de l'homme policé de remplir cette tâche. »

Mais revenons à l'atroce Abulan, car c'est un inventeur : ce sanguinaire sultan a su ajouter des supplices imprévus à ceux que la tradition lui enseignait. Le monstre ! Il a menacé Bythis « qu'il le ferait empaler ou qu'il le *décimerait* lui-même s'il se montrait indocile. »

Dirai-je tout ? Révolte au sérail, fils généreux d'un tyran

cruel, embarquement, tempête, fausse nouvelle de la mort de Finari ; bref les épisodes obligés d'un roman de 1750. Hâtons-nous de rejoindre les deux époux, aidons-les à rechercher les ossements de leur père Alphir ; ô bonheur ! les voilà, et le compte y est : «ils les comptèrent, car ils en savaient le nombre».

Est-ce la fin ? Non, mais elle approche : des Européens assaillent les nègres ; ils se sont mal adressés, parce qu'ils ignorent que Bythis, dès l'âge de douze ans, a *décimé* un tigre et qu'aujourd'hui il égorge les lions par paire. Le voilà donc semant la mort dans les rangs des ravisseurs ; il est prêt à immoler leur chef quand un trouble inconnu arrête son bras vengeur. Il épargne la vie de son ennemi, le retient prisonnier et lui dit dans le français le plus pur : « O Européens, que vous êtes cruels ! que vous ont fait vos semblables pour les détruire inhumainement ? — Je sens en ce moment, confesse l'autre, combien votre apostrophe est légitime. Nous assassinons des êtres vertueux et plus grands que nous puisqu'ils sont généreux. »

Il manquait une reconnaissance, vous l'avez vue s'annoncer ; la voici : Mon père ! Mon fils ! Je vous laisse à juger si notre « élève de la nature » fut ravi de retrouver un père « qui n'est point barbare par principe » et qui renonçant pour jamais « aux climats de l'Europe » se fixe avec ses enfants en Nigritie où tous deviennent « l'ornement des déserts africains. »

P. Gallet, l'auteur de *Bythis*, tel est le Montesquieu qui, sous le Consulat, prit la défense des esclaves. Convenons que les nègres de Saint-Domingue, s'ils le connurent, furent bien inspirés en ne comptant pas trop sur lui. Obstinés dans leurs anciens errements, ils se confient encore une fois à leurs propres bras et combattent eux-mêmes l'armée du Rhin que Bonaparte envoya contre eux au lendemain de la paix d'Amiens

et dont les derniers débris capitulèrent à la fin de l'année 1803.

Puisque Saint-Domingue (dorénavant Haïti) s'est déclarée indépendante et puisque les nègres sont vainqueurs, à quoi bon plaider pour eux ? Il n'y avait plus d'esclaves à Saint-Domingue ; les romanciers du temps eurent l'esprit de transporter leurs héros à La Martinique ou à Saint-Christophe. Pinière (*les Colons*, an XII) nous avoue que deux de ses personnages « sont, pour ainsi dire, des raisonneurs de profession » et, faute de mieux, voudrait classer son ouvrage « dans la catégorie des dissertations sur une matière intéressante ». Il prêche « ces principes conservateurs qui prescrivent la soumission à la Loi du Prince et le respect des institutions et des usages reçus » ; mais, pour recommander le respect des usages reçus, il saisit le moment où les Anglais renoncent officiellement à la traite. On cherche l'à-propos.

C'est un roman à thèse ; il y a trois sortes de colons : les philanthropes, qui sont des fous ; les « rigoureux », qui sont des maladroits ; enfin, le bon maître ; entendez : celui qui témoigne une grande sollicitude pour lui-même d'abord, et ensuite, s'il en reste, pour ses esclaves.

Les trois attitudes vous permettront de distinguer les uns des autres, trois frères : Thomas, Cambridge et Williams. Des trois c'est le premier qui est le pire : « instruit à l'école coupable de Brissot », que ne commence-t-il par émanciper ses nègres ? Mais l'auteur n'y a pas songé ; il lui donne des nègres qui, grâce à sa déplorable lâcheté, « bientôt employèrent à commenter les *Droits de l'homme* le temps destiné au travail ». Leur licence plonge leur maître dans la misère. Ce ne serait rien, mais savez-vous où le mène « son incurable démence ? » A la Tour de Londres et à Tiburn, où on le pend. Vous voilà averti.

Cambridge, son frère, est cruel, c'est vrai. Mais sa barbarie vaut peut-être mieux que la complaisance de Thomas ; et puis elle a une source mystérieuse et elle force le respect : il fait trancher le jarret à ses nègres, il vend leurs enfants à d'autres colons, sans pour cela que vous puissiez douter de « son cœur sensible » ni de « son âme généreuse ».

Enfin Williams est « l'intermédiaire naturel » entre les deux autres frères. « Ses noirs étaient heureux, autant qu'on peut l'être dans les fers ». La réserve est sérieuse ; mais enfin, elle indique chez l'auteur moins de cynisme que chez Malouet, et c'est un petit progrès.

Sous ces trois maîtres : le pire, le mauvais et l'excellent, végètent les esclaves. Je ne sais de combien de sortes il y en a, mais il en est de terribles : témoin Bayador.

« Bayador, pour qui l'esclavage n'était qu'un accident de la guerre, se livrait aux plus pénibles travaux. Il se faisait une vertu de remplir les devoirs qu'il eût lui-même imposés à ses esclaves, si les armes l'avaient favorisé. Chaque jour (comme Bug-Jargal) il suppléait à la débilité de ses compagnons d'infortune ; il leur sauvait des châtiments trop souvent prodigués à l'impuissance... » C'est l'esclave modèle.

Un jour, vaincu par la fatigue, il s'endort ; il se réveille trop tard pour paraître à l'appel, et, pour se soustraire au châtiment, il s'enfuit. Malheureusement on le rattrape, on lui coupe les jarrets. Il se vengera : aidé de Lucelle, sa femme, il se saisit des enfants de son maître, se hisse avec eux sur le toit en terrasse et attend le retour du colon. Dès que celui-ci paraît, le vindicatif Bayador précipite l'un après l'autre, du haut du toit, les trois enfants du planteur qui viennent s'écraser tour à tour sur le sol et agonisent aux pieds de leur père. Bayador tue Lucelle, se tue lui-même. Le colon enfin

se suicide. Cet affreux épisode est emprunté à l'*Histoire philosophique.*

Bons ou mauvais, on voit que les nègres sont condamnés à rester romanesques. Pour les « philosophes » ils étaient des martyrs ou des héros ; sous le Premier Empire, ils sont des monstres.

Saint-Lambert élisait le plus énergique d'entre les meilleurs ; un certain Traversay (1), en 1806, n'a pas de peine à distinguer parmi cette foule de scélérats le plus abominable, et il nous le peint plus noir que nature. Son Artaban, « le plus fourbe et le plus pervers des nègres », vous le connaissez si vous avez lu l'*Atar Gull* d'Eugène Sue. Lui-même esclave, mais privilégié, il est commandeur des noirs de l'indulgente Mme Flaméau. Il doit tout à sa bonne maîtresse et il la ruine : il empoisonne ses mulets, ses bestiaux, sa volaille, enfin ses nègres.

Et voilà la vérité qu'il faut dire ; on ne sait pas assez en Europe de quels forfaits sont capables ces brigands et à quels périls les pauvres colons sont exposés ; « on ne croit pas, en Europe, que les colons soient sans cesse entourés de scélérats qui jouent avec les crimes ! » Il est temps de réclamer justice pour les propriétaires, qui sont tous bons. « Le maître inhumain... il n'en existe point parmi les hommes blancs à La Martinique. »

Les médisants de cette sorte ne furent pas rares pendant

(1) TRAVERSAY, *Les amours de Zémédare et Carina, et description de l'île de la Martinique.* Paris, 1806, 2 vol. in-12. Il ne faut pas voir, bien qu'il vous y invite, dans ce Traversay, un disciple authentique de Bernardin de Saint-Pierre : « A l'exemple de l'auteur de *Paul et Virginie* (dit-il), j'ai voulu asseoir les amants que je célèbre *sur le rivage de la mer, aux pieds des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs* ». Ne le croyez pas non plus sur parole quand il se flatte de savoir composer : « J'ai coupé le récit de l'anecdote principale par des épisodes et des morceaux de littérature que je fais arriver sans secousse ».

tout l'Empire, mais leurs efforts échouèrent. On discernait trop facilement, dans toute diatribe contre les nègres, le plaidoyer en faveur des colons avares, et l'on ne pouvait croire un instant à l'impartialité des auteurs que le titre même de leurs brochures désignaient comme des intéressés qui se faisaient juges bien qu'ils fussent parties.

Que prétend nous apprendre de nouveau sur les droits et sur les torts de la société un pamphlet de « M. Mazères, *colon* » ? On sait d'avance quelle fin il poursuit ; et qui veut la fin veut les moyens. On connaît trop les arguments qu'il invoquera et personne n'est tenté d'ouvrir le libelle. Par désœuvrement, on en lit quelques pages, distraitement, pour relever au hasard les exagérations trop manifestes, les marques d'un parti-pris évident.

Voici la définition des nègres en 1812 : « Par leur nature et par leur existence, dit Pinkerton, les nègres, comme les autres sauvages, appartiennent à la famille des animaux féroces » [1].

En 1814, c'est pis encore : l'Africain n'est même pas capable de barbarie ; c'est un être veule et qui existe à peine : « Voyez la couleur négative de sa peau, elle annonce déjà les ténèbres de son intelligence... (C'est) un grand enfant borné, léger, mobile, inconsidéré, ne sentant avec force ni le plaisir ni la douleur, sans prévoyance, sans ressort dans l'esprit ni dans l'âme. Insouciant comme tous les êtres paresseux, le repos, les femmes, le chant et la parure, composent le cercle étroit de ses goûts ; je ne dis pas de ses affections, car les affections

---

[1] *Journal de l'Empire*, 20 mai 1812 ; cette opinion est rapportée dans le *Feuilleton* consacré à l'*Histoire de Mesdemoiselles de Saint-Janvier...* par Mlle de P(ALAISEAU).

proprement dites sont trop fortes pour une âme aussi molle, aussi peu réactive que la sienne » ([1]).

*
* *

II. La Restauration. — Peu de questions, mieux que celle de l'esclavage, révèlent l'indigence de la pensée qui seule avait le privilège de s'exprimer sous l'Empire. Rien ne mesure plus justement le poids, l'oppression, la suffocation, dont souffraient en silence les poitrines où battait un cœur généreux.

La défaite et le dur traité de Vienne rendirent la France à elle-même : Madame de Staël rentre à Paris dans les Cent-Jours ; quel symbole plus clair ?

Elle ramène et réveille en France cet esprit « philosophique » qui avait dû s'exiler ou se terrer ; la pensée française se retrouve dans le sillage de Montesquieu et, par-dessus vingt années d'inertie et d'oubli, Mme de Staël renoue la tradition que le XVIIIe siècle avait enseignée et imposée à tous les partis vers 1785 : tout de suite, dès 1814, elle entreprend une campagne en faveur de l'abolition de la traite ([2]).

Le moment était favorable : les adversaires de Napoléon sont d'accord ; Wellington et Mme de Staël sont les champions d'une même cause. Plus habile à juger l'Angleterre que l'Allemagne, l'auteur des *Considérations sur la Révolution française* rend hommage à la persévérance de Wilberforce

---

([1]) *De l'utilité des colonies...* par M. Mazères, colon. Paris, 1814, 8°.

([2]) *Préface pour la traduction d'un ouvrage de M. Wilberforce sur la traite des nègres.* (*Œuvres complètes* de Mme de Staël, XVII, 369). — *Appel aux souverains réunis à Paris pour en obtenir l'abolition de la traite des nègres.* 1814 (*ibid.*, 376). — *Considérations sur les principaux évènements de la Révolution francaise* (*idid.*, XIV, 293).

qui dès 1807 avait fait voter en Angleterre le bill d'abolition [1].

En 1815, l'Angleterre obligea les peuples signataires des traités de Vienne à affirmer solennellement le principe de la suppression de la traite des nègres [2]. Ainsi la France, par-delà tout l'Empire, était replacée à la suite de sa véritable tradition, celle des « philosophes » et des Conventionnels. Les liens qui unissaient à leurs pères de 1794 les fils de 1815 se resserrent tous les jours par la faute du gouvernement de la Restauration. A l'écart de l'opinion publique et comme en marge de ce courant d'enthousiasme qui portait le peuple à flétrir toute oppression, le Roi et la cour, indifférents au sort des nègres dont, malgré les engagements formels, on continue à trafiquer, indifférents au sort des Grecs foulés par les Turcs et bientôt insurgés, le Roi et la cour apparaissent trop crûment comme des ci-devant, des émigrés, des étrangers.

En même temps que ces importuns reprennent possession d'un trône inutile et caduc, le XVIIIe siècle français, Voltaire en tête, ressaisit le gouvernement des esprits. Dès les premières années de la Restauration, le nègre généreux lui-même ose reparaître, dans des rééditions (*Adonis ou le Bon nègre* 1817) ou dans des publications d'œuvres demeurées jusque là inédites. Aimé Martin, par exemple, introduit parmi les *Œuvres posthumes* de Bernardin de Saint-Pierre une sorte

---

[1] Au moment où le parti encyclopédique a converti toute la France, Wilberforce, presque isolé en Angleterre, fait sa première motion au Parlement anglais (1787). La Convention en 1794 supprime, non seulement la traite, mais l'esclavage; Bonaparte les rétablit en 1802.

[2] Par la déclaration du 4 février 1815 et l'acte additionnel du 20 novembre suivant. Voyez l'article 118, n° 15. Une ordonnance de 1817, des lois de 1818, 1827 et 1831 règlent l'application du principe. La traite, officiellement abolie, ne cesse ses méfaits qu'en 1830.

d'idylle : *Empsaël* ([1]). Ces deux cents pages sont la contrefaçon du manuscrit d'un drame que Bernardin de Saint-Pierre avait projeté vers 1771, époque de l'*Histoire philosophique des Indes*, qu'il avait commencé à écrire en 1775 et qu'il voulut mettre au jour en 1797.

Rien d'étonnant à retrouver, dans un ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre élaboré pendant les trente dernières années du XVIII[e] siècle, tous les caractères du roman négrophile. Empsaël et son frère Almiri, deux nègres généreux, donnent l'hospitalité à des Européens qui les abusent et les vendent comme esclaves à Saint-Domingue. Le héros est Empsaël : « Ce noir est né avec toutes les bonnes qualités de son pays, mais les Européens les ont altérées en allumant en lui le feu de la vengeance » (XII, 331). Almiri est le bon nègre resté fidèle à son maître.

L'idée est empruntée à Voltaire et tout le sujet n'est qu'un développement démesurément allongé d'une page de *Scarmentado*. Nous voilà donc ramenés de soixante-dix ans en arrière.

5. — Le premier BUG-JARGAL : La nouvelle de 1820

I. Les Invraisemblances. — Peut-être Victor Hugo nous fait-il reculer plus loin encore, c'est-à-dire jusqu'à Madame Behn. Le thème du *Bug-Jargal* de 1820 n'a pas un intérêt d'actualité plus réel que ne l'aurait eu au même moment une réimpression de l'*Oroonoko* de 1696.

([1]) *Œuvres complètes*, Paris 1818-1820, 8° ; tome XII, pp. 275-484. Cp. le texte du manuscrit p. p. M. Souriau : *Bernardin de Saint-Pierre. Empsaël et Zoraïde ou les Blancs esclaves des noirs à Maroc, drame*... Caen, 1905. «Qui se douterait, dit M. Souriau, p. X, en lisant cette idylle fade, qu'elle est la réduction d'un drame de combat ? »

Le jeune auteur ne cherche en aucune façon à plaider une cause pour laquelle s'émeut l'opinion publique de la Restauration, et même il évite d'aborder les questions qui sont à l'ordre du jour. Sa seule intention est de composer un petit roman historique.

Il a dix-huit ans. Quelle fenêtre ouvrirait-il sur le monde ? Il a dû en être pour lui comme pour tous les jeunes gens actifs et chastes (on sait qu'il l'était) : ce qui domine sa fraîche inexpérience et son talent naissant, ce sont « des impressions de lecture » comme l'a dit M. Lebreton ([1]).

Nous partageons ce sentiment, car il est aussi facile, on l'a vu, de retrouver le modèle du héros de *Bug-Jargal* dans la littérature de troisième ordre qui encombrait les cabinets de lecture vers 1820, qu'il est malaisé de discerner dans cette œuvre de jeunesse le moindre trait d'observation ou le moindre souvenir personnel.

Ni M. Séché ([2]), ni M. l'abbé Dubois ([3]) ne nous ont convaincu ; ces deux historiens du romantisme sont disposés à croire que les sources lointaines de *Bug-Jargal* sont les récits que Mme Hugo « fit souvent à ses jeunes enfants des voyages de son père dans la mer des Antilles. »

M. Dubois nous semble avoir touché plus juste quand il a signalé la réimpression du roman de J.-B. Picquenard ; *Adonis ou le Bon nègre*, dit-il, « a pu servir à V. Hugo pour *Bug-Jargal* » ([4]).

([1]) Lebreton, *Le Roman francais au XIXe siècle. Avant Balzac*, p. 285.

([2]) *Annales Romantiques*, 1905, p. 279.

([3]) *R. H. L. F.*, 1908, XV, p. 19. D'après M. Séché, le grand-père maternel de V. Hugo, Trébuchet, « avait fait longtemps, comme capitaine, la traite des nègres, pour le compte de la Compagnie des Indes et d'un armateur de Nantes ». D'après M. Dubois, « il ne fit jamais la traite des nègres ».

([4]) Abbé Dubois, *Bio-bibliographie de V. Hugo*, p. 8.

A notre tour, nous ne désespérons pas d'apporter quelque commencement de preuve à cette affirmation que M. Dubois n'a pas cru devoir justifier. C'est de ce point de vue qu'on nous permettra de reprendre l'examen du premier *Bug-Jargal.*

Les héros ne nous sont que trop familiers : Bug-Jargal, chef d'insurgés et nègre généreux, Delmar, jeune colon « aux mœurs douces ».

Les circonstances historiques sont rappelées très vaguement: « Assez d'autres ont dépeint les désastres du Cap », dit le jeune romancier, comme pour justifier le défaut de décor.

Reste donc, pour retenir notre attention, l'intrigue et particulièrement trois de ses épisodes. Résumons-les.

Delmar, neveu d'un colon très dur pour ses esclaves, a obtenu de son oncle qu'il laissât la vie au nègre Pierrot (plus tard Bug-Jargal), coupable d'avoir porté la main sur son maître. Par reconnaissance pour le neveu, Pierrot sauve son ancien tyran près d'être massacré dans la révolte des esclaves. Et jusqu'ici Victor Hugo reste dans la tradition du roman négrophile du XVIIIe siècle.

Mais voici qui paraît bien de son invention.

Les insurgés, commandés par le mulâtre Biassou et le nègre Bug-Jargal, se sont retirés dans les montagnes. Ils surprennent, dans les gorges de la Grande-Rivière, l'armée coloniale où sert Delmar, capitaine des milices de la paroisse de l'Acul. Au cours du combat, un nouveau personnage : Thadée, sergent aux ordres de Delmar, réussit à se saisir de Bug-Jargal, dans lequel il reconnaît Pierrot. Mais le nègre prend vite le dessus et rien ne l'empêche de tuer son adversaire.

Or, première invraisemblance, il l'épargne et même se rend à lui ! Les nègres de Bug-Jargal voyant leur chef prisonnier accourent pour le délivrer et, par une bizarrerie

inexplicable, Bug-Jargal leur ordonne d'y renoncer. Le voilà donc aux mains des blancs.

En revanche, dans le même combat, Delmar est pris par les nègres, conduit au camp des rebelles et amené, le matin suivant, devant Biassou. Nous tremblons pour les jours du jeune officier. Inquiétude superflue. « Choisis, ordonne le mulâtre, ou d'être gardé à vue ou de me donner ta parole que tu te trouveras, ce soir, ici, deux heures avant le coucher du soleil. » Pourquoi cette condescendance inusitée de la part du féroce Biassou ? Mystère. Delmar donne sa parole. « Je n'essaie pas d'expliquer, dit M. Lebreton [1], pourquoi Léopold a donné à Biassou sa parole de revenir le soir même se livrer entre ses mains ; le fait est qu'il l'a donnée. »

Le jeune capitaine emploie ces quelques heures de liberté relative à se promener. Victor Hugo l'a voulu ainsi, parce qu'il doit lui faire rencontrer seul Bug-Jargal qui s'est échappé du camp des coloniaux pour voler au secours de son bienfaiteur. Il le trouve, lui apprend que les blancs ont décidé sa propre exécution (et à son défaut celle de dix de ses compagnons) dans le cas où Biassou ferait périr Delmar.

Il semble donc que les deux amis n'aient plus qu'à se hâter pour rejoindre le camp des blancs. Mais non : ils perdent un temps précieux à se réconcilier (car un malentendu menaçait de diviser ces deux frères) ; Bug-Jargal, tout à son aise, raconte sa lamentable histoire et Delmar l'écoute sans impatience.

Et puis, le capitaine a donné sa parole ; il avait oublié d'en avertir Bug-Jargal et s'y décide assez tard. Le héros

---

[1] *Op. cit.*, p. 289. Il s'agit ici de la version de 1826 où Delmar a changé de nom et s'appelle maintenant Léopold d'Auverney.

noir s'incline devant les scrupules légitimes de son ami, mais il ne songe pas un instant à la plus simple des démarches : pourquoi, lui, chef des bandes du Morne-Rouge, n'intervient-il pas auprès de Biassou, son allié ?

Bug-Jargal abandonne Delmar et s'éloigne seul ; le jeune colon, de son côté, va se rendre à l'heure dite à Biassou. L'affreux mulâtre livre son prisonnier à un peloton de nègres qui l'entraînent, et l'exécution s'apprête.

A ce moment reparaît Bug-Jargal ! Il délivre enfin son ami et ordonne aux nègres d'aller en avertir Biassou. Que ne l'a-t-il fait lors de leur première rencontre ?

Nous voilà donc rassurés, nous respirons ; tout va s'arranger.

Ne nous réjouissons pas trop tôt ; prêts à partir pour le camp des blancs, les deux fugitifs entendent un coup de canon : Biassou n'a pas reçu à temps le message de Bug-Jargal, il croit Delmar exécuté et vient de hisser le drapeau noir, signal de la mort du capitaine.

Pour la seconde fois, Bug-Jargal part seul. Pourquoi ? Parce que « dix têtes répondent pour la *sienne.* » Rien de plus noble.

Pourquoi Delmar ne l'accompagne-t-il pas ? N'y a-t-il pas déjà assez de temps perdu ? Il hésite. Il se décide pourtant à suivre le nègre généreux.

Au camp français, on est sur le point d'exécuter les dix compagnons de Bug-Jargal qui lui servent d'otages. Mais le brave chef arrive juste à temps et c'est lui que l'on fusille. Delmar, à bout de souffle, surgit à son tour : il est arrivé trop tard d'une minute.

Parmi toutes les histoires de nègres généreux que nous

avons pu lire, le roman de Victor Hugo seul a en propre ce dénouement tragique.

Or cet élément original est conditionné par un fait : Biassou laisse pour quelques heures Delmar libre sur parole. Pour qui veut démontrer l'interdépendance du dénouement et de cet épisode, la preuve par l'absurde est tout indiquée.

Supposons, en effet, que Biassou n'ait pas eu la fantaisie d'accorder à son prisonnier cette faveur injustifiée et voyons les conséquences : Bug-Jargal ne pourra rencontrer Delmar seul ; le trouvant gardé par des nègres, il se hâtera d'intervenir auprès de Biassou, si même il ne délivre pas son bienfaiteur sans autre forme de procès. Ils retourneront alors ensemble au camp des coloniaux ; et puisque Delmar est vivant et libre, quelle raison auront encore les blancs d'exécuter le chef nègre au moment où il reparaîtra accompagné par son « ami », son « frère », et son obligé ?

Conclusion : plus de catastrophe finale. L'auteur est obligé de lui substituer une autre issue, et *Bug-Jargal* n'existe pas.

Il nous est donc prescrit de nous poser une question : Quel motif Victor Hugo a-t-il imaginé pour rendre naturelle, ou du moins acceptable pour le lecteur, la condescendance de l'atroce Biassou ?

Cherchons le passage :

« Quel âge as-tu ? demande Biassou à Delmar.

— Dix-sept ans !

— Quand les as-tu atteints ?

— Le jour où ton compagnon Léogri fut pendu.

La colère contracta ses traits. Il se contint.

— Il y a vingt jours que Léogri a été pendu, me dit-il ; Français, tu lui diras ce soir, de ma part, que tu as vécu vingt-et-un jours de plus que lui... »

C'est bien là le langage que nous attendons de Biassou ; car, comme l'a dit Bug-Jargal, son allié, « Biassou est perfide. Ce n'est pas un noir, c'est un mulâtre. » Voyez d'ailleurs « l'appareil horrible » dont il s'entoure ; écoutez grincer « les ressorts » de ces « instruments de torture » avec lesquels il est « occupé à jouer », et redoutez tout d'un tel barbare. L'effet de sa colère ne suivra-t-il pas de près sa menace ? Quel raffinement prépare-t-il ? A combien de supplices va-t-il soumettre avant le soir ce jeune insolent qui ose lui rappeler l'exécution de son compagnon Léogri ? Il va nous le dire :

Tu mourras à la fin du jour ; « en attendant, choisis ; ou d'être gardé à vue, ou de me donner ta parole que tu te trouveras ce soir, ici, deux heures avant le coucher du soleil, pour porter mon message à Léogri. Tu es Français, n'est-ce pas ?...

Il ordonna de me délier et de me laisser entièrement libre ».

Ce n'est pas de l'invraisemblance : elle serait trop choquante, elle n'est pas due à Victor Hugo bien qu'il n'eût alors que dix-huit ans — voire seize ans, si l'on en croit la préface de *Bug-Jargal* de 1832.

Entre la colère justifiée de Biassou et sa facilité à la contenir, entre son verdict impitoyable et la faveur inattendue dont il récompense la bravade de son prisonnier, il y a une faille. On ne peut se défendre de penser à deux blocs de métaux différents qu'un forgeron pressé et distrait a tenté vainement de souder ensemble.

Regardez-y de près ; il reste d'autres traces d'une élaboration imparfaite. On s'est demandé pourquoi Delmar une fois libre ne suivait pas Bug-Jargal. On se demande pourquoi il le suit un peu après ; on cherche l'explication, on la trouve, cette fois-ci, en toutes lettres, et on confesse qu'elle est neuve :

« Bug-Jargal me prit la main et s'efforça de sourire ; mais ce sourire était convulsif.

— Adieu, me cria-t-il d'une voix forte.

Et il se perdit rapidement dans les touffes d'arbres qui nous entouraient.

Rask (le chien de Bug-Jargal), voyant son maître disparaître, s'avança sur le bord du roc et se mit à secouer la tête avec un hurlement plaintif ; puis il vint à moi, me regarda d'un air inquiet, retourna encore vers l'endroit d'où son maître était parti, et aboya à plusieurs reprises. *Je le compris* ; je m'élançai vers lui. Alors il partit comme un trait, en suivant les traces de Bug-Jargal. »

Rask a su se faire comprendre ! Sans cela, quel beau dénouement nous eussions perdu !

*
* *

II. Comparaison de « Bug-Jargal » avec « Adonis ». — Nous ne connaissons qu'un ouvrage dont quelques rares détails ont pu servir à Victor Hugo pour l'épisode que nous venons d'analyser ; c'est le mélodrame de Béraud et Rosny, représenté à l'Ambigu le 9 septembre 1798 et intitulé *Adonis ou le Bon nègre* (1).

Adonis est présenté comme une de ces « anecdotes véritables » auxquelles les historiens eux-mêmes ont accordé créance. Ainsi, l'année qui précéda la publication de *Bug-Jargal*, Charles Malo, dans son *Histoire de l'Ile de Saint-Domingue* (1819) cite « un trait qui, dit-il, prouvera jusqu'à quel point les nègres portent quelquefois la fidélité et l'attachement » (pp. 143-144) : M. et Mme Baillon, leur fille, leur

(1) Voyez plus haut, p. 42 n. 1. Ce mélodrame est tiré du roman de Picquenard.

gendre et deux domestiques blancs, sont sauvés par un de leurs esclaves qui les met à même de s'évader et « va rejoindre ensuite les révoltés. » Il va et vient des uns aux autres jusqu'à ce que ses anciens maîtres soient hors de danger.

La source de Malo semble être un historien anglais [1] traduit en 1803 et 1812 ; mais il en a une autre pour raconter dans le même livre (pp. 184-189) la même histoire touchante. Cette fois-ci, M. Baillon s'appelle M. Bayon, et, chose plus curieuse, dans cette seconde version de la même anecdote, le bon nègre n'est plus un esclave ordinaire : c'est Toussaint Louverture, c'est le gouverneur nègre de Saint-Domingue ! Le chef des insurgés, qui ne rejoint les révoltés qu'après avoir sauvé son maître, ne pourrait-il pas se nommer aussi bien Bug-Jargal ? Malo vante son humanité, son intégrité : « Jamais, il ne violait son serment. ». « L'extrême sensibilité du général noir » est bien connue.

Ce thème est même plus voisin de celui de *Bug-Jargal* que de celui d'*Adonis*. Ces deux dernières œuvres ont pourtant plus d'un point commun.

Le premier, c'est qu'il s'agit dans les deux cas de l'insurrection des nègres de Saint-Domingue, commandés, non par Toussaint Louverture, Rigaud, Jean-François ou tel autre chef, mais par Biassou, le féroce mulâtre. Mais ce pourrait n'être là qu'une rencontre fortuite.

Cette circonstance commune nous engage pourtant à lire le mélodrame attentivement, non pour nous y plaire (nous serions déçus), mais pour contrôler la justesse d'une première impression d'ailleurs très vague.

(1) Edouard Bryand. *Histoire de Saint-Domingue*, 1812, pp. 105-107. Cette traduction diffère de l'*Histoire de l'Ile de Saint-Domingue, traduite de l'anglais de B. Edwards* (1803), dans laquelle cf. pp. 104-106.

M. et Mme d'Hérouville sont de bons maîtres ; la négresse Marinette le déclare :

> Pour nous maîtresse est une mère
> Qui gagner soin de ses enfants...

Et à leur exemple, leurs nègres sont de bons nègres :

> Nègre est sensibl', nègre est fidèle,
> Quand maître à li n'est pas méchant... (Acte I, sc. 3).

Ces esclaves sont-ils des esclaves ? *Servi sunt ? Imo contubernales. Servi sunt ? Imo humiles amici.* (Sénèque).

C'est une églogue délicieuse et touchante. Hélas ! elle est cruellement interrompue : la foule des nègres impatients du joug et de l'injure viennent de déclarer aux blancs une guerre à mort. Ils avancent sous la conduite du hideux Biassou, incendiant à mesure les habitations, les sucreries, les champs de cannes.

M. et Mme d'Hérouville se préparent à fuir, après avoir émancipé leurs esclaves et partagé entre eux leurs terres. Ces « bons maîtres » ne sont-ils pas dignes de leurs « bons noirs » ?

Mais il est trop tard pour s'échapper : on annonce l'arrivée de Biassou. D'Hérouville met ses nègres en bataille, et tandis que le combat s'engage, l'orchestre joue une « musique analogue » à la situation.

Nous ne pouvons suivre les péripéties de l'action avec le même intérêt que les spectateurs de l'an VI. Qu'il nous suffise de savoir qu'elle se termine par la défaite de M. d'Hérouville et de son homme de confiance, Adonis, ou le bon nègre, et que Biassou les entraîne tous deux comme prisonniers.

Pour le second acte, changement de décor ; nous sommes

devant le « palais » de Biassou. D'Hérouville paraît, soutenu par son fidèle Adonis ; le bon maître doit la vie à son humble ami, car sans celui-ci il n'aurait jamais pu supporter la fatigue de leur longue étape ; et même le voilà qui s'évanouit d'épuisement.

Lorsqu'il a repris ses sens, Biassou lui explique pourquoi il lui a fait grâce de la vie ; précaution qui, de la part des auteurs, n'est pas superflue, étant donnée la réputation de l'atroce mulâtre. « Je savais, dit Biassou à d'Hérouville, que tu avais quelque talent et que tu peux me servir... Tu feras partie de mon état-major » (acte II, scène 4).

D'Hérouville prend le parti de dissimuler, feint d'accepter de bonne grâce ces propositions, mais demande, en récompense des services qu'il rendra, l'autorisation d'aller embrasser sa femme et son fils qui sont au milieu des blancs au Cap-Français. « Je te promets, dit-il à Biassou, de revenir le jour, à l'heure que tu m'assigneras. » Il implore donc pour un motif très légitime, la faveur que Biassou, dans *Bug-Jargal*, offrira spontanément à Delmar.

Mais ici, comme il est naturel, Biassou refuse. « La prudence l'exige... N'a-t-il pas traversé mon camp, n'en a-t-il pas remarqué les dispositions ? »

Grâce à l'intervention de Zerbine, une « bonne négresse », Adonis obtient d'aller lui-même chercher Mme d'Hérouville, au péril de sa vie. A quelle condition ? « Si tu n'es pas de retour *avant le coucher du soleil*, ton maître ne le verra pas se lever » [1]

---

[1] Ce passage permet du moins d'affirmer une chose : si Victor Hugo a connu *Adonis*, c'est du mélodrame de Béraud et Rosny et non du roman de Picquenard qu'il s'est aidé. En effet, dans ce dernier, le délai est beaucoup plus long : Biassou envoie Adonis chercher Mme d'Hérouville pour la réunir à son mari « en ajoutant qu'il lui donnait quinze jours pour tout délai, et qu'il ferait trancher la tête à d'Hérouville s'il n'était pas de retour au bout de ce temps ». PICQUENARD, *Adonis*, p. 77.

dit Biassou, et c'est à peu de chose près (mais par pur caprice) le délai qu'il a imposé à Delmar : « Tu te trouveras ce soir, ici, deux heures *avant le coucher du soleil* ».

Le troisième et dernier acte n'a rien qui puisse nous intéresser ; les révoltés sont vaincus (malgré l'histoire), M. d'Hérouville accorde la liberté à ses nègres ; quant à Adonis, il sera « notre ami, notre frère ».

Cette fable signifie que « la vertu trouve toujours sa récompense ».

* * *

III. Composition de la Nouvelle de 1820. — D'après la lecture de ce résumé, on voit que notre intention n'est pas équivoque : nous n'accusons pas Victor Hugo de plagiat. Nous disons même que rien n'est plus différent de *Bug-Jargal* que la fadaise dont furent coupables Picquenard et ses seconds, Béraud et Rosny.

Bug-Jargal, le héros qui meurt à cause de l'ami qu'il a sauvé, est paré d'une grandeur dont l'honnête Adonis est par trop dépourvu.

Mais l'écart, la distance, le contraste même qui rompent la filiation probable des deux œuvres n'en sont que plus instructifs. Ils autorisent des conjectures sur les goûts du débutant et sur les démarches de son esprit.

Ses goûts : il voit faux, mais grand ; il se trompe, mais noblement. Il a l'amour du chevaleresque plutôt que du romanesque, une belle foi dans le désintéressement, dans l'héroïque et le magnanime. Ainsi pour le surhumain, déjà le maître de la *Légende* perce sous l'auteur hésitant de *Bug-Jargal.*

Son talent : écrit-il et compose-t-il ? Oui, sans doute. Mais

(on s'y attend) sans les précautions, les mille soins, le minutieux dont il lui arrivera plus tard de donner des exemples achevés.

Ne parlons pas encore du style ; comparant plus loin les deux textes de *Bug-Jargal*, nous verrons l'auteur lui-même mesurer, par les corrections de 1826, l'inexpérience de sa phrase en 1820.

La composition ? un scrupule nous arrête. Nous risquerons-nous à réinventer *Bug-Jargal* ? La tentative est amusante, mais périlleuse.

Au risque de m'égarer, j'imagine donc que Victor Hugo, quand il songea à écrire *Bug-Jargal*, avait dans la mémoire deux conceptions du nègre, tout opposées mais qui ne se contrarient pourtant pas. Elles lui viennent, nous l'avons vu, de Dutertre ou de Mme Behn, ou de l'*Histoire philosophique* par l'intermédiaire de l'une ou de l'autre des œuvres que nous avons analysées en commençant : le nègre est farouche, mais il est magnanime ; il porte, dans le bien comme dans le mal, la même passion, la même outrance.

Mais de plus, croyons-nous, Victor Hugo a lu récemment le mélodrame de Béraud et Rosny et en a retenu plus d'un trait.

Il doit à la tradition du dix-huitième siècle l'idée et la physionomie de ses personnages ; l'intrigue lui appartient en propre, mais (comme toute invention) elle est le fruit de l'élaboration consciente ou inconsciente d'un premier argument.

Ce fondement, ce principe, qui les a fournis à Victor Hugo ?

Il a dix-huit ans et n'a pas vécu à Saint-Domingue ; sa plume n'a donc pu calquer le dessin de *Bug-Jargal* sur la réalité. Son imagination n'a pas été ébranlée par des spectacles,

donc elle l'a été par des lectures. Mais, comme elle est active, comme c'est vraiment celle d'un créateur, elle a transformé et non reproduit son modèle.

Si ce modèle est *Adonis*, il faut dire, à la louange de Victor Hugo, qu'il l'a rendu méconnaissable. Mais il faut reconnaître, en même temps, que l'action de *Bug-Jargal* est nouée à l'aide d'un épisode qui semble emprunté à *Adonis*, et ajouter que cette péripétie essentielle ne s'explique nullement dans la première de ces œuvres, tandis qu'elle est justifiée et assez longuement préparée dans le mélodrame.

Victor Hugo, en effet, n'a donné aucun motif qui pût justifier la condescendance de Biassou ; il l'a même rendue plus invraisemblable que cela ne se peut. A la réponse insolente de Delmar, la colère a contracté les traits du mulâtre ; tout de suite après, il laisse à son prisonnier une liberté bornée (exactement comme pour Adonis), mais cette faveur, insistons-y, paraît bien inutile à Delmar lui-même et il n'a pas songé un instant à la solliciter.

Au contraire, dans *Adonis*, Biassou a fait grâce à d'Hérouville parce qu'il compte se servir de lui. Chose curieuse, c'est de la même manière que Victor Hugo, recréant son roman en 1826, corrigera ce défaut de vraisemblance ; de plus, la démarche de Biassou, tout à fait déconcertante dans le premier *Bug-Jargal*, sera motivée en 1826 par l'intervention du héros noir (voyez le chapitre XLIII). Victor Hugo s'est aperçu bien avant nous de la faute que nous signalons et son autorité supplée avantageusement à celle qui nous manque.

Aura-t-il relu le mélodrame ? C'est possible, car dans *Adonis* cet épisode est logiquement enchaîné : ainsi, c'est d'Hérouville lui-même, comme il est naturel, qui a songé à un arrangement qui lui permît de revoir sa femme et son fils (acte II) ; cette

grâce, il la réclame d'ailleurs en récompense des services qu'il rendra à Biassou ; c'est le prisonnier, encore, qui promet de revenir « le jour, à l'heure » que Biassou lui assignera. Ce dernier d'ailleurs ne consent pas au départ de d'Hérouville. Il enverra à sa place l'innocent Adonis, à la condition qu'il revienne se livrer avant le coucher du soleil.

Dernier point de contact entre *Bug-Jargal* et *Adonis* : le chef des insurgés comme l'humble ami de d'Hérouville vont et viennent du camp des blancs au camp des noirs. Comment Bug-Jargal s'y prend-il pour traverser les rangs des deux armées ennemies ? Nous ne le saurons pas. Pour Adonis, rien de plus aisé : il est noir lui-même et est envoyé par Biassou ; d'autre part, M[me] d'Hérouville le fait reconnaître comme un ami.

Rappelons-nous que sans la proposition capricieuse et bénévole de ce Biassou qu'on a pris la peine de nous peindre si féroce, *Bug-Jargal* ne pourrait exister ; que la situation faite à Delmar est identique à celle des deux prisonniers du mélodrame ; que cette péripétie essentielle, commune aux deux œuvres, s'explique dans l'une et est maladroitement cousue à l'autre ; et concluons : dans *Adonis*, cette situation est originale peut-être, et dans *Bug-Jargal* elle est empruntée certainement.

Cette démonstration offre peu d'intérêt en elle-même. Mais il est aisé de la dépasser, si l'on se résigne un moment à partir d'elle.

Victor Hugo en 1820 se contente d'une œuvre hâtive et imparfaite, il nous apparaît pressé et inexpérimenté : péchés de jeunesse. Ils comptent pour peu, ils comptent pour rien, comparés aux qualités du même âge : l'enthousiasme, la candeur, le don de l'amitié, cette droiture un peu étroite

mais sincère, qui séduisent tous ceux qui étudient les œuvres et la vie de Victor Hugo à ses débuts.

Mais laissons le jeune homme pour ne nous occuper que du jeune romancier. Une qualité se révèle qui est primordiale et qui surprend un peu, car c'est, chez le futur créateur de Quasimodo, chez l'amant du monstrueux, un effort louable vers la vraisemblance !

Au moment d'écrire *Bug-Jargal*, son jeune auteur s'est trouvé aux prises avec un problème qu'avait esquivé Lavallée *(Le nègre comme il y a peu de blancs)* et qu'avait ridiculement résolu Pigault-Lebrun *(Le Blanc et le Noir)*.

Dans les trois ouvrages, sont mis en présence un esclave et le fils (ou le neveu) du maître brutal ; le jeune blanc rend à l'esclave des services importants et les deux héros se lient d'amitié fraternelle.

Leur union, leur intimité même, n'est peut-être pas suffisante pour réconcilier le nègre avec son bourreau, bien que ce dernier soit le père (ou l'oncle) de son ami. Mais c'est une raison, la plus forte sans doute, qui puisse engager l'esclave à des ménagements.

Quelle sera son attitude lors d'une insurrection, son bienfaiteur (ou pour le moins le père ou l'oncle de celui-ci) courant le risque de périr ? Sera-t-il sourd aux prières de son frère blanc, ingrat à son égard, ou bien trahira-t-il ses compagnons d'esclavage ?

Lavallée n'hésite guère : le nègre comme il y a peu de blancs dénonce ses camarades ; l'insurrection échoue et ainsi le sujet de *Bug-Jargal* n'est même pas abordé.

Pigault-Lebrun hésite moins encore : son Télémaque interdit au jeune colon d'avertir son propre père du guet-apens dont celui-ci doit tomber victime. Le sujet de *Bug-Jargal*

est proche, mais le jeune blanc est un sot et un fils dénaturé.

Où ces deux devanciers s'égarent, Victor Hugo calcule. Il fera *Bug-Jargal*, mais il le veut plus vraisemblable, il tentera de le rapprocher d'une réalité plus humaine, de ne faire de son héros ni un traître comme Itanoko, ni un monstre comme Télémaque. Et c'est par là que nous justifions certaines complications de la fable de Victor Hugo, que rien d'apparent ne légitimait.

Ainsi, il est nécessaire, selon Victor Hugo, que Delmar rende un service essentiel à Bug-Jargal, car on doit motiver leur amitié. D'autre part, il faut que ce service apparaisse comme superflu et que l'esclave ne soit pas redevable au jeune blanc de la vie ni même de la liberté ; il lui sera dès lors permis, sans ingratitude trop grande, de ne s'opposer en rien à l'incendie des biens de son maître et à la ruine de son frère blanc.

L'auteur arrive à concilier les devoirs contradictoires du nègre envers ses camarades d'abord, envers son ami ensuite. Mais il est obligé pour ce résultat d'inventer des épisodes dont le but n'apparaissait pas à première lecture.

Delmar obtient de son oncle la grâce du nègre et celui-ci en gardera pour l'intercesseur une vive reconnaissance. Voilà un point acquis.

Comment satisfaire à l'autre condition ? Le nègre rend ce service inutile, car avant que Delmar et Thadée pénètrent dans sa prison pour lui annoncer l'heureux succès de la démarche du jeune colon, Bug-Jargal s'est échappé. Voilà le second point.

Bug-Jargal se sent obligé envers Delmar, dont il a appris l'intervention ; mais il a rendu cette dernière superflue en s'évadant.

Il s'évadera donc. De là, la pierre enlevée par lui-même depuis plusieurs jours au mur du cachot. Nouvelle difficulté qui amène une nouvelle scène en surcharge : cette ouverture pratiquée, qu'attend-il pour fuir ? Le motif qu'il donne ne nous satisfait guère : « Je dois rester, dit-il à Delmar ; on dirait que j'ai eu peur. » Sans doute, rien ne nous étonne de sa part, mais est-ce le moment de montrer aux colons la fermeté de son courage ? N'y a-t-il pas de sérieux intérêts qu'il risque de compromettre : à savoir l'insurrection qu'il prépare et dont il est un des chefs ?

L'auteur, on le sent, est embarrassé par ce cachot qui n'en est plus un. C'est alors, à bout d'invention, qu'il tourne court et appelle à le tirer d'affaire le chien de Bug-Jargal, le fidèle Rask, qui ne peut manger que de la main de son maître. « Si je n'avais pu élargir ce trou, le pauvre Rask serait mort de faim. » Tel serait le véritable motif qui l'a décidé à détacher « une pierre énorme placée au-dessous du soupirail. »

Nous nous trompons peut-être ; pourtant il nous est impossible de voir dans cette suite d'événements et d'explications autre chose qu'un moyen plus ou moins adroitement imaginé par Victor Hugo, pour établir dans une sorte de prologue les relations qui lieront ultérieurement les deux héros.

Citons, pour finir, un passage tout différent où l'examen attentif révèle ce que les peintres nomment un *repentir*.

Il est indispensable au roman, tel que l'a conçu Victor Hugo, que le nègre soit prisonnier des blancs et le blanc prisonnier des nègres. Comment Bug-Jargal est-il pris ? C'est Thadée qui s'en est rendu maître, Thadée que l'auteur n'avait guère fait que mentionner jusqu'ici et qui raconte lui-même cet épisode capital :

« Au milieu du tumulte,... je reconnus Pierrot (Bug-Jargal)...

je le saisis à la gorge. Il allait se délivrer de moi d'un coup de poignard, quand il me regarda. Alors, au lieu de me tuer, il se rendit. »

Pourquoi ? Thadée ne cherche pas à l'expliquer ; nous le chercherions nous-même en vain, car le brave sergent ne lui a pas rendu le moindre service et a dû être plus étonné encore que nous !

Nous croyons donc que Victor Hugo avait d'abord imaginé de mettre aux prises Bug-Jargal et Delmar lui-même qui d'ailleurs combat dans la mêlée ; il était naturel que le nègre épargnât son bienfaiteur. Mais Victor Hugo a renoncé à cette première version parce qu'il a réservé pour Delmar un autre rôle : on sait qu'il doit à son tour être prisonnier et que c'est là une condition nécessaire à l'existence du roman.

*
* *

Rassemblons les seules constatations qui ressortent directement de la lecture et de la comparaison des textes :

En 1820, Victor Hugo est le dernier venu d'une lignée prolifique dont la souche plonge ses racines au cœur du dix-septième siècle. Mais de cette tradition, il choisit ce qui lui convient, selon un triple criterium.

1° Il se défend d'être moralisateur, et cela par crainte du ridicule.

2° Il recherche une certaine sorte de vraisemblance trop souvent absente des œuvres qui ont pu lui servir. S'il n'y atteint pas toujours, il s'y efforce du moins.

3° Par ce qu'il retient du roman négrophile, il affirme son goût pour le grand, non pour le monstrueux.

Nous retrouverons en 1823, en 1826, en 1831, bien plus

tard encore, un romancier du même nom ; il sera l'auteur de *Han d'Islande*, du second *Bug-Jargal*, de *Notre-Dame de Paris*, de l'*Homme qui rit* ; et nous aurons peine à reconnaître sous un masque tourmenté le visage candide de l'auteur du premier *Bug-Jargal*. Répugnance pour le sermon prêcheur, souci de prévenir l'accusation si redoutée du ridicule, vraisemblance, éloignement pour le monstrueux, que restera-t-il de ces qualités ? *Quantum mutatus ab illo !*

6. — Du premier au second BUG-JARGAL

Du premier au second *Bug-Jargal*, six années vont se passer qui achèveront d'éloigner le roman de l'actualité. On peut même dire que la conception de Victor Hugo s'oppose formellement à celle de tous les écrivains qui, de son temps, ont traité des sujets analogues ou voisins. Ces derniers visent un but moral, la suppression effective de la traite des nègres ; et par là ils datent. Hélas ! ce n'est pas leur seule façon d'être périmés : il faut pour les suivre dans leurs complications puériles un effort que n'implique pas la lecture de *Bug-Jargal*. Le comique involontaire où ils atteignent fait plus de peine que les horreurs qu'ils accumulent avec un zèle facile et vain.

I. Clarkson et Mungo-Park. — Nous connaissons trop, surtout depuis Raynal, les méfaits des négriers. Mais peut-être l'*Histoire philosophique des Indes* n'est-elle plus la Bible de ces convertisseurs. Certes, la compilation « encyclopédique » n'est pas oubliée, mais on recourt plus volontiers à la petite brochure de Clarkson : *Le Cri des Africains*. Presque tous les ouvrages négrophiles de cette époque dont nous aurons à parler, ont comme source principale le réquisi-

toire de Clarkson et sont comme lui des manuels de propagande [1].

L'année 1823 fut particulièrement féconde [2], et pour une raison dont les nègres sont bien innocents. C'est que l'Académie Française a proposé comme sujet pour le prix de poésie de cette année-là : l'*Abolition de la traite des Noirs*.

Les concurrents s'inspirent surtout d'un épisode que Clarkson avait transcrit des *Voyages* de Mungo-Park.

Mungo-Park avait pour mission d'explorer et non de « philosopher » ; son but était de suivre le cours du Niger qu'il fut le premier Européen à contempler, et c'est sans préméditation que le voyageur écossais plaide pour les Africains. Il est donc assez troublant de l'entendre reproduire, sans le savoir sans doute, les opinions des « philosophes » français du dix-huitième siècle.

Pour lui comme pour eux, le nègre est passionné dans le bien comme dans le mal : « Le caractère violent des Féloops, dit-il, est contrebalancé par beaucoup de qualités excellentes. Ils montrent pour ceux qui leur font du bien, beaucoup d'affection et de reconnaissance... L'amour de la vérité est l'une des premières leçons qu'une mère Mandingue donne à son fils... L'Africain pardonne plus facilement les mauvais traitements qu'on lui fait subir, que les injures qu'on adresse à ses parents : Frappe-moi, mais respecte ma mère, est

---

[1] Une Mme Rouxel, en 1822, s'applique, en brave femme, à broder sur un canevas de Raynal : Le bon nègre Maximin nourrit « du produit de son industrie » son maître ruiné. A quelqu'un qui l'admire : « Mais je n'ai fait que mon devoir », assure-t-il (car cela se disait déjà alors). « Connaissez-vous beaucoup de blancs qui se conduiraient ainsi ? » C'est donc, malgré le titre, un nègre comme il y a peu de blancs. (*Le Nègre comme il y en a peu, vaudeville en deux actes*, par Mme Rouxel, née Anthony, Nîmes, 1822).

[2] Géricault, qui en 1819 avait peint le *Radeau de la Méduse* et devait mourir en 1824, a fait une *Traite des Nègres* en 1823, mais, déjà alité à cette époque, il n'a pu achever ce dernier tableau.

une expression souvent dans la bouche de ce peuple » [1].

En même temps que l'autorité de Mungo-Park, Clarkson invoque celle d'un document officiel anglais : *Le Résumé des Interrogatoires relatifs à la traite qui ont eu lieu devant le comité général de la Chambre des Communes en 1789 et 1790.* De ces témoignages il résulte que les Africains « sont reconnaissants envers leurs bienfaiteurs, qu'ils se montrent fidèles dans la confiance qu'on leur témoigne, qu'ils ont dans le cœur l'amour de la vérité, qu'ils ne sont étrangers à aucun des sentiments doux et humains de notre nature... » [2].

Il a fallu de l'audace aux Encyclopédistes pour proclamer en France la légitimité de l'insurrection. Ce lieu commun nous revient maintenant d'Angleterre.

« On conçoit sans peine, dit Clarkson, que les pauvres Africains traités si cruellement sur les navires de leurs nouveaux maîtres, doivent méditer les moyens de s'affranchir de tant de maux, dispositions bien naturelles de la part d'hommes opprimés qui savent qu'ils n'ont ni mérité, ni provoqué les outrages de leurs oppresseurs. Il y a dans le cœur de l'homme un désir violent d'échapper à la douleur, et il est rare que ce désir ne soit pas accompagné de celui de la vengeance. Ne nous étonnons donc pas des tentatives faites par les Africains pour immoler leurs tyrans : elles sont fréquentes... Souvent il est arrivé que les esclaves, n'ayant d'autres armes que leur désespoir ont attaqué leurs tyrans avec un courage digne d'admiration. Ces exploits n'ont point été célébrés, parce qu'ils n'étaient l'ouvrage que de pauvres

---

[1] *Le Cri des Africains contre les Européens leurs oppresseurs,* ou *coup d'œil sur le commerce homicide appelé traite des noirs,* par Thomas Clarkson, M. A. Traduit de l'anglais. Londres, 1822 ; p. 11.

[2] *Le Cri des Africains,* p. 17.

esclaves ; s'ils eussent été l'ouvrage d'hommes libres, si les armées de l'antiquité ou de nos temps modernes en eussent été le théâtre, l'histoire les eût immortalisés dans ses fastes, et la gloire eût été le partage de leurs auteurs... » (1).

Les exploits des nègres révoltés ont été célébrés, comme on l'a vu, plus souvent que ne le croit Clarkson ; ils le seront encore, entre autres, par Mérimée (*Tamango*, 1829) ; mais en 1823, on fut séduit surtout par deux traits que rapporte Clarkson d'après Mungo-Park et qu'il était sans doute indiqué de réunir en un seul épisode, car personne n'y manqua.

Mungo-Park raconte d'abord comment, dépourvu de tout, il fut recueilli par une négresse compatissante qui le fit manger et lui donna spontanément l'hospitalité.

Il décrit ensuite un convoi d'esclaves qu'il a suivi pendant plus de cinq cents milles anglais. La fatigue de la marche sous l'atroce chaleur africaine a bientôt épuisé les forces d'une des victimes, la malheureuse Néalée ; elle tombe. « Elle refusait obstinément de marcher, déclarant qu'elle ne ferait pas un pas de plus. Après avoir inutilement employé les prières et les menaces, on employa le fouet ; elle en reçut d'abord patiemment quelques coups ; puis tout à coup se leva et marcha assez bien pendant quatre à cinq heures ; au bout de ce temps, elle essaya de s'échapper de la caravane ; mais elle était si faible, qu'elle tomba. On se servit inutilement du fouet pour la faire relever ... Au point du jour, la pauvre Néalée se portait un peu mieux ; mais ses membres étaient si roides et si douloureux, qu'elle ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout... Toutes les tentatives pour emmener cette malheureuse étant inutiles, un cri général retentit dans la cara-

(1) *Ibid.*, p. 33.

vane : *Kang tegi, kang tegi*, c'est-à-dire : qu'on lui coupe la gorge, qu'on lui coupe la gorge... » Mais on ne prit pas la peine de l'égorger ou de l'assommer. Mungo-Park apprit « qu'on l'avait laissée sur la route, où elle ne manquerait pas de périr bientôt, et où elle serait sans doute dévorée par les bêtes sauvages » ([1]).

Enfin, le moment arrive pour le voyageur écossais de prendre congé de ces « pauvres gens » qui vont poursuivre leur horrible course jusqu'aux marchés d'esclaves et commencer à cet endroit une traversée plus horrible encore jusqu'aux îles de l'Amérique. « Je touchais, dit Mungo-Park, à la fin du plus pénible et du plus douloureux voyage. Encore un jour et j'allais me trouver avec mes compatriotes, dans les bras de mes amis. Cependant, quelques raisons que j'eusse de me réjouir, ce n'est pas sans une vive émotion que je me séparais de mes malheureux compagnons de voyage dont la plupart, je le savais, étaient destinés au plus dur esclavage pans des contrées lointaines. Dans le cours d'un voyage pénible de plus de cinq cents milles anglais, sous les chaleurs brûlantes du tropique, ces pauvres gens ([2]), au milieu de leurs souffrances présentes et de celles qui les attendaient, avaient encore pitié des miennes. Que de fois ils sont venus d'eux-mêmes m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ! Que de fois à l'approche de la nuit, je les ai vu rassembler des feuilles et des branches d'arbres, pour me préparer un lit dans le désert ! Nous nous séparâmes en soupirant, en nous exprimant nos regrets, en nous comblant de bénédictions mutuelles. Je gémissais de n'avoir à leur offrir que mes vœux et mes prières... »

([1]) *Ibid.*, pp. 25-27.

([2]) « Ces pauvres gens » : exactement le mot du P. Dutertre au XVII[e] siècle !

II. Un Concours de l'Academie Française. — Un voyageur blanc a été recueilli par une pauvre femme : la générosité spontanée de cette humble sœur noire toucha les lecteurs de Clarkson ; la dureté des marchands d'hommes les indigna. Dans l'esprit des poètes et des romanciers qui les connurent par Clarkson, ces deux épisodes du voyage de Mungo-Park s'adaptèrent en un seul comme deux fragments dont les contours s'ajustent. Ils imaginèrent de vendre aux négriers la bonne négresse qui secourut Mungo-Park avec tant de sollicitude.

Ainsi la vertu des nègres sera célébrée, et leur misère déplorée ; si un écrivain réussit en outre à peindre les traits sinistres des atroces « tyrans », à draper sur la même toile, la noble stature du chef des révoltés nègres, qui lui refuserait la couronne ?

C'est ce que pensa, sans doute, l'Académie Française en décernant le prix de poésie à Chauvet, auteur de *Néali* ou *La traite des nègres.* Raynouard proclama son jugement dans la séance annuelle du 25 août 1823, présidée par M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

La *Revue Encyclopédique* (1), qui s'honorait de compter le lauréat parmi ses collaborateurs, loue Chauvet d'avoir retenu « l'intérêt sur un petit nombre de personnages » et de les avoir présentés « dramatiquement, dans un épisode bien lié au sujet ». La même *Revue* n'oublie pas de relever « l'heureux emploi des couleurs locales ».

Les blancs débarquent (2), se jettent sur leur proie humaine ;

(1) *Revue Encyclopédique,* 1823 (5e année) tome XIX, p. 498.

(2) Nous citons d'après : *Arthur de Bretagne, tragédie en cinq actes* par M. Chauvet, ... *suivie de Néali ou la Traite des Nègres...* Paris, 1824.

le navire négrier emporte les « captifs malheureux »

> « vers ces îles fécondes
> Où pour nous des roseaux coule un miel savoureux ».

Le maître avare trône au-dessus de leur cohue,

> « De son tube fumant s'enivrant à longs traits ».

C'est à ce vers que se rapporte peut-être la dernière partie de l'éloge qu'adresse la *Revue Encyclopédique* à cette « versification harmonieuse et savante, qui exprime avec un égal succès les grandes pensées et les détails les plus rebelles à la poésie ».

Hélas ! pourquoi le négrier n'est-il pas insouciant, indifférent ?

> « Le négrier sur eux porte des yeux distraits ».

Que n'est-il plus distrait encore ! Pour le malheur de tous, il distingue « une jeune africaine » ; c'est Néali.

> « Les captives pleuraient. Calme dans sa douleur,
> Elle seule opposait le courage au malheur...
> Et l'héroïque orgueil qui réprimait ses larmes,
> De sa beauté sauvage ennoblissait les charmes. »

Néali est noire comme l'ébène ; que dis-je !

> « L'ébène pâlirait auprès de son visage. »

C'est peu, direz-vous, pour une « jeune africaine » d'être noire à ce point. Il est vrai ; mais

> « Qu'importe que son front soit d'ébène ou de lis ?
> D'un sentiment divin, tous ses traits embellis
> Révèlent un cœur tendre ; en ses yeux, en son âme,
> L'astre qui la brunit a répandu sa flamme... »

Elle regrette le temps, à jamais révolu, où

> « Sous l'ébénier en fleurs, au chant du bengali, »

elle dansait.

Elle oppose aux transports du capitaine « un dédaigneux silence » ; elle est accablée de sa propre beauté ; si le cruel qui la convoite la fait rouer de coups, elle triomphe :

« Non, non, point de pitié, dit-elle, hâtez-vous.
Ah ! ne l'épargnez pas cette beauté funeste ;
Puisqu'elle plaît aux blancs, Néali la déteste.
Déchirez, mutilez ces charmes odieux
Et que je sois bientôt effroyable à vos yeux. »

Aux cris de la malheureuse, son époux (comme Bug-Jargal) rugit ; les imprécations de ses frères lui répondent en un chœur affreux ; tous les esclaves se soulèvent. Leur furie, redoutable d'abord, est bientôt vaine :

« La mort en plomb sifflant s'élance sur leurs têtes. »

La pauvre Néali, comme pour imiter la femme d'Asdrubal au milieu du carnage des siens, s'immole elle-même et son enfant.

D'après Chauvet, prix de poésie, jugez les autres : Bignan (1), Alletz (2), à qui l'on accorda des mentions honorables. Ne nous attardons pas trop dans la case des bons nègres, nous qui n'y avons pas le même intérêt qu'un Mungo-Park.

« Leur case hospitalière, ouverte au voyageur,
Sous son toit bienfaisant accueille le malheur » (3) ;

c'est entendu. Le maître barbare que les cris d'un petit enfant empêchaient de dormir et qui jette par dessus bord, sous les yeux de la mère, l'innocent importun, c'est un « fait historique » (4), nous ne le nions pas ! Nous nous bornons à dire que depuis 1770 tout cela a perdu le piquant de la nouveauté.

Il faudrait, à l'en croire lui-même, faire une exeption pour Marie Du Mesnil (5), car il fait « bien ou mal, des vers, par

(1) *L'abolition de la traite des noirs. Epître aux souverains de l'Europe.* — Paris, 1823.
(2) *L'abolition de la traite des noirs, poème...* Paris, 1823.
(3) Bignan, cp. la note 9.
(4) Alletz.
(5) *L'Esclavage, poème* par M. D., membre de plusieurs Académies. Paris, juillet 1823.

inspiration et non par métier. » Il se calomnie d'ailleurs, car c'est le métier qui lui manque le moins. Son inspiration même n'est pas toujours banale ; il se souvient qu'il y eut des esclaves « dans les républiques de la Grèce idolâtre » et c'est l'occasion de raconter comment la « trop belle Aménaïs » fut victime des ravisseurs, la veille même de son « hyménée » et comment son fiancé Zaïde s'élance « sur sa gazelle agile » pour voler « aux bords des mers » où il cherche vainement son amie vendue « dans le palais pompeux d'un des tyrans d'Athènes ». L'opuscule de Clarkson, « déchirante lecture », lui a révélé les Africains, « enfants de la nature, et comme elle innocents. » Il emprunte à la même autorité l'épisode de Néala, le transforme en un roman dans l'intention de le dramatiser et fait de la misérable une Antigone noire. Nous attendions plutôt un Spartacus. Et d'ailleurs le voici :

« Digne d'un sort plus doux, un jeune infortuné,
Fils d'un chef et lui-même au pouvoir destiné,
Zamor, dans les combats illustrant son courage,
Tomba de ce haut rang aux fers de l'esclavage. »

Et dire que c'est lui qui recueillit Mungo-Park ! Mais aux vertus hospitalières, il joint les qualités d'un chef. Il s'indigne, il s'arme,

« ...ses frères se rassemblent ;
Ils marchent à sa voix, et les oppresseurs tremblent ..
Dirai-je des colons les villes assiégées... ? »

Il nous reste à peine le temps d'éconduire un dernier fâcheux — sera-ce le dernier ! — qui répond au nom d'Espérance Picard (1). Son héros nous paraît, à tort sans doute, plus indiscret encore qu'il n'est sauvagement éloquent ; si nous l'écoutions !

(1) *L'abolition de la traite des noirs, poème,* par Espérance PICARD. Caen, 1824.

« Fille de la fureur, ma sauvage éloquence
Avec tous leurs forfaits va montrer nos bourreaux ! »

Il nous contera comment

« Des Africains bouillants le formidable essaim
Des tyrans dispersés fit un sanglant butin. »

Car cet essaim butine. L'auteur aussi, mais sur des fleurs flétries: il n'en rapporte qu'un miel aigri : la désuète histoire d'Inkle et Yarico.

Ne forçons point notre talent à dire mal ce que Raynouard a dit sans effort. Le secrétaire perpétuel a marqué sobrement le caractère romanesque des poèmes soumis au jugement de l'Académie. « Les concurrents, dit-il, ne se sont pas assez attachés à la partie philosophique et morale du sujet. Il était sans doute convenable de faire ressortir la manière coupable et barbare dont la traite s'exécute, les tourments des victimes, les maux de leur esclavage, dernier résultat de ce trafic honteux ; mais il n'était pas moins nécessaire, et surtout il était plus intéressant de consacrer en beaux vers ces maximes généreuses, ces principes sacrés qui ont fait proscrire cet odieux commerce de l'espèce humaine. Il eût été beau de prouver que, même en admettant que les effets de la traite fussent moins cruels pour ses victimes, elle serait encore, aux yeux de la religion et de la philosophie, un véritable attentat envers le genre humain. »

C'était repousser, d'un coude dédaigneux, les balbutieurs qui eussent prétendu, innocemment, couvrir la voix puissante de Montesquieu ; c'était ramener les meilleurs dans le glorieux chemin de la tradition française.

*
* *

III. Les Romanciers. — Après les poètes, les prosateurs : l'un reprend la tradition des *Nouvelles* de Madame de Staël ; un autre ramène d'Outre-Rhin, comme des nouveautés, des anecdotes trop connues en France ; il s'en trouve aussi qui recueillent de toutes mains les contes que leurs nombreux devanciers ont sassés et ressassés. Au travers de cette bigarrure familière, voici enfin que se détache, nettement dégagée et faisant saillie, la figure du nègre frénétique ou romantique.

* * *

Les romans historiques de Van der Welde étaient, paraît-il, « lus et recherchés en Allemagne, presque à l'égard de ceux de Walter Scott (1) ». L'un d'eux, *Gunima*, n'est pas sans mérite ; comparé à la plupart des romans français de la même époque, il a sur eux l'avantage de la simplicité, d'un réalisme qui n'outre rien et réussit à faire vivant, pour un peu (2) on crierait au chef-d'œuvre. On serait imprudent, mais c'est un tel plaisir de rencontrer en 1824, un roman négrophile qui ne disserte ni ne déclame !

C'est l'histoire du maître cruel dont le fils est humain ; Bug-Jargal ici se nomme Tgamma ; il est fils de prince ; réduit à l'esclavage, il a tué « un inspecteur » ; il est emprisonné ; le fils de son maître le fait évader.

Gunima, l'héroïne, est la sœur de Tgamma ; elle sauve la vie au jeune maître généreux qu'un éléphant blessé et furieux

(1) *Gunima, nouvelle africaine du dix-huitième siècle, imitée de l'allemand*, par M. Hyppolite C(arnot). Paris, 1824.

(2) Il manque de goût et l'imitateur français n'a pas toujours corrigé comme il convenait son modèle allemand. On en jugera par cet exemple : « Elle présenta sa main d'albâtre au jeune homme avec un sourire si enchanteur qu'il aurait fallu être un hippopotame pour ne pas presser avec ardeur cette main sur ses lèvres », p. 68.

poursuivait (nous sommes au Cap de Bonne-Espérance). Tgamma, à son tour, délivre son ami blanc au moment où il est pris par des Hottentots.

Ne vous étonnez pas, après ces trois sauvetages, de voir le jeune colon épouser sa Hottentote.

Rien de bien nouveau dans les *Mémoires d'Eulalie* (1), pas même le ton qui nous ramène aux invectives de Raynal.

La sensible Eulalie est née à Saint-Domingue de parents français ; son père n'est pas cruel plus qu'il ne le faut, mais « il se refusait à l'idée qu'un noir pût être un homme. » Que dire des autres colons ? « Le sort des nègres était toujours si affreux, et il était si rare de voir des maîtres compatissant que j'ai peine à comprendre, affirme Eulalie, que ces malheureux noirs aient attendu si longtemps le jour de la vengeance... Mais enfin, le jour prédit par Raynal arriva bientôt. »

Eulalie, alors une toute jeune enfant, fut épargnée grâce au dévouement de la bonne négresse Maky. Elles réussissent à gagner ensemble la Guinée où Eulalie passe ses tendres années au milieu des nègres. Elle atteint ses quinze ans ; c'est l'âge où une héroïne de roman se montre cruelle par vertu. Ajoutez à cette vertu un peu de dégoût pour tous ces amoureux si bons, mais si repoussants de figure, et expliquez ainsi qu'Eulalie méprise leurs hommages.

Les sages vieillards de la tribu s'émeuvent ; ils décident de conduire la trop fière créole au comptoir le plus voisin et de la confier à des Européens.

Mais Zambo, son frère adoptif, le bon Zambo, fils de la

(1) *Le Nègre et la Créole ou Mémoires d'Eulalie D****, par Madame Gabrielle de P., 3 vol. in-12. Paris, 1825.

bonne Maky, ne peut vivre sans l'intéressante Eulalie ; il va la rechercher pour en faire sa femme. Des circonstances de toutes sortes obligent de reculer leur union ; Eulalie n'en est pas contrariée. Enfin, après je ne sais trop quelles aventures, des nègres (des nègres qui sont des traîtres, car il y en a) vendent Zambo à un négrier.

Dirai-je la cruauté de ce monstre ? Faut-il raconter la révolte des esclaves sur le navire qui les emporte ? C'est à peine si j'ose me permettre de déplorer leur défaite et la mort de Zambo. Et encore me suis-je trop pressé ; car Zambo que j'ai cru mort, comme vous l'auriez cru, ne se laisse pas enterrer comme cela. Nous le reconnaissons à la fin du roman, dans un chef de nègres révoltés qu'on mène au supplice. Eulalie, qui l'a échappé belle, garde assez de justice pour lui conserver jusqu'au bout le nom de *frère*.

Le roman de Madame Doin [1] est un musée ; un musée de province ou s'entassent antiquités et curiosités, qui n'intéressent que le conservateur ; les vitrines s'enrichissent, les coins s'encombrent, les passages s'obstruent. Qu'un naïf cherche le camée délicat dans cet amas de tessons !

« Les noirs, selon Mme Doin, simples et bons, sensibles et compatissants, les noirs, enfants de la nature, entourent sans crainte, sans défiance, les ennemis qu'ils voudraient aimer, qu'ils voudraient secourir. » Premier cliché.

« Oui, des horreurs furent commises par eux (les noirs, pendant l'insurrection de Saint-Domingue), leurs vengeances furent souvent atroces ; mais qui leur donna l'exemple de ces cruautés ? » Ce sont les colons, leurs maîtres. Deuxième cliché.

---

[1] *La famille noire ou la Traite et l'Esclavage*, par Madame Sophie Doin. Paris, 1825.

Des nègres vendent leurs prisonniers de guerre à des Européens. Le héros, Phénor, vient en droite ligne de Saint-Lambert : « son cœur fait pour connaître les sentiments nobles, brisé par l'excès des maux, ne connut plus que la haine et le ressentiment. » Isméni, est un souvenir de Florian : à douze ans, il se vend aux Européens pour que ses père et mère aient de quoi manger. Le style est celui de Baculard d'Arnaud ; Thorée, sœur de Phénor, va épouser son fiancé ; tous se réjouissent : « Mais quelle fête en ce jour, grand Dieu ! Les pauvres noirs souriaient à des tombeaux ; leurs concerts étaient un bruit de chaînes. » Emprunt à Mungo-Park : les bons nègres accueillent fraternellement des voyageurs européens. « Une espèce de commissaire » arrête l'époux, le convainc du crime de sorcellerie : le voilà esclave. Thorée, « déchirée d'horreur et d'amour » est enlevée aussi perfidement.

Est-ce tout ? Loin de là. Les nègres d'une tribu voisine, excités par les blancs, attaquent le village, tuent le père de Phénor. Le héros réussit pourtant à se sauver lui et sa mère. Hélas, ils sont bientôt rejoints par leurs ennemis : Phénor consent à se livrer à eux à la condition qu'ils épargnent sa mère. On le promet, et les parjures, aussitôt, entraînent la misérable vieille à la suite de la pitoyable caravane. Elle est près de succomber à la fatigue, quand une jeune négresse libre, Néala (voyez Clarkson) s'offre à la remplacer. On accepte, mais sans délivrer la vieille négresse à qui l'on finit par « fracasser la tête ». Tout cela, sous les yeux de Phénor, son fils.

C'est trop d'horreur ! Non, ce n'est pas assez. Phénor et Néala sont vendus au même planteur ; ils s'épousent. « Le propriétaire de la plantation avait conçu pour Néala une passion brutale » (c'est du Chauvet) ; la fidèle Néala résiste au forcené, il la viole (emprunt avoué à l'*Introduction* ajoutée

par Coquerel à un *Rapport* de Buxton). Phénor et Néala ont un enfant ; dès la page suivante, le négrillon a dix ans et il est vendu avec sa mère à un ami de leur maître qui refuse d'acheter le père. Celui-ci appelle la mort ; ne réussissant pas à se la donner, il conçoit le projet d'un crime capital : il étranglera le colon et escompte pour lui-même une condamnation à mort. Il échoue encore. Emprunt à l'ancienne tradition : Phénor trouve enfin un ami, le Français Merville. Ils parcourent ensemble les colonies dans l'intention de retrouver et de racheter Néala. Ils arrivent ainsi à l'« heureuse Saint-Domingue ». — « Voilà, dit Merville à Phénor, la belle république d'Haïti ; naguère, elle n'était qu'une colonie peuplée d'esclaves, maintenant elle est libre et respectée. » (c'est un emprunt à l'un des journaux libéraux de l'époque, peut-être à la *Revue Encyclopédique*). Rappel des torts des colons et justification des représailles des nègres : « Ce Dieu plein de clémence et de justice fit grâce à leurs égarements, parce que, sans doute, il pensa que les blancs seuls devaient être responsables d'une fureur que leurs cruautés avaient si longtemps nourrie » (voyez Raynal).

Sommes-nous enfin au bout et nous fera-t-on grâce à notre tour ? Que vous êtes impatients, dit la douce Madame Doin de sa voix posée. Un moment, je vous prie ; que j'assomme ce qui me reste de nègres !

Merville et Phénor retrouvent enfin Néala, juste au moment où un brutal l'abat morte à ses pieds. Phénor expire ; l'affreux trépas de Néala a été pour lui le coup de grâce, et pour nous un soulagement.

« Ce livre n'est pas un roman. C'est l'histoire scrupuleusement fidèle des crimes qu'ont entraînés avec eux, dès leur origine, et que perpétuent de nos jours la traite et l'esclavage

des noirs.» Madame Doin, auteur de *la Famille noire*, est notre vrai Montesquieu. L'auteur de l'*Esprit des Lois* n'en était qu'une contrefaçon anticipée ! « Aucun ouvrage encore n'a fait connaître à la masse de la nation la véritable position des nègres ; je le fais ici, j'ouvre une noble carrière... »

*
* *

IV. Le Negre Romantique. — Je n'irai pas jusqu'à dire que Ferdinand Denis et Madame Aurore Cloteaux ouvrent une carrière concurrente et qu'elle est aussi noble. Mais enfin ils appliquent sans trop d'inconvenance, sur les traits de leur Zombé et de leur Féo, le masque tourmenté du héros romantique, frénétique ou byronien (ces épithètes se valurent entre les années 1820 et 1825).

Zombé (1) nous rappelle encore le nègre romanesque selon le costume du dix-huitième siècle ; il est, en outre, apparenté au Ximéo de Mme de Staël. C'est un de ces nègres farouches et clairvoyants qui ont, en vain d'ailleurs, averti leurs frères de la perfidie des blancs. « On admirait sa taille et sa force mais on pouvait à peine soutenir l'ardeur de son regard. » Il contient mal dans son âme ardente le bouillonnement de forces mystérieuses, et pour composer une ode, je ne conseille pas une attitude fort différente de la sienne : « Zombé se tenait à l'écart et suivait des yeux les flots agités : ses idées s'étendaient comme l'horizon ». Quand il s'écrie, c'est en regardant le ciel ; ses rugissements devancent ceux d'Hernani ; « *sa* colère est comme celle du lion, elle ne s'apaise que dans le sang ». Il professe un mépris nietzschéen (pourquoi pas ?)

(1) *Scènes de la nature sous les Tropiques, et de leur influence sur la poésie...* par Ferdinand Denis. Paris, 1824.

envers toute pitié et toute faiblesse : il regarde de haut et distraitement la touchante Mery, une jeune esclave qui s'expose pour lui au supplice infamant du fouet.

Sa fin est banale et prévue, pour nous du moins : Zombe devient, comme tout le monde, chef des nègres insurgés.

Reportons donc plutôt notre intérêt sur Féo [1] ; il en est digne. Féo est un jeune nègre dont nous vanterons, en passant les vertus de terre-neuve, car il faut être juste. Songez que sa jeune maîtresse, Mlle de Savenage, fille d un colon millionnaire, se noyait sans le courage de son esclave; songez que mariée, devenue comtesse de Clémengis et repassant en France, elle tombe encore une fois à la mer, comme par habitude, et que Féo la sauve encore une fois, par une sorte de vocation ; il arrache même à l'étreinte des flots le mari et le père par surcroît. On aime cela.

Mais Mlle de Savenage a grandi et s'est mariée. Féo, le bon Féo, est méconnaissable. « Le jeune noir s'était aperçu en soupirant qu'il lui manquait quelque chose ; ah ! lecteur ! faisons des vœux pour que Féo ne sache jamais ce qu'il désire au fond du cœur : le choc des passions serait trop terrible. » Hélas ! nos vœux sont inutiles : Féo commence « à distinguer confusément quelque chose à travers le désordre de son âme... » Enfin, « il osa... grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ?... »

Féo vient de découvrir qu'il aime : « L'œil de Féo a lancé des éclairs éblouissants, et son corps a été agité par un mouvement convulsif qui a dénoté toute la violence de ses passions... Le nègre n'offre plus rien de l'homme. C'est la passion elle-même ; terrible, exalté, brûlant, Féo, etc... » Vous lirez le reste, et comment Féo, ayant surpris le baiser des deux époux,

---

[1] *Le Mulâtre*, par Madame Aurore Cloteaux. Paris, 1824.

« tombe dans une affreuse frénésie... Toutes les furies sont déchaînées ! »

Vous ne tremblez pas ? Vous ne redoutez pas, imprudents que vous êtes, les catastrophes qui menacent ! C'est que vous n'imaginez pas comme il le faudrait le sauvage Féo « emporté par les terribles passions qui le dévorent » ; c'est qu'on ne vous a pas encore dit que dans cet état « Féo est incapable de réfléchir, et à plus forte raison, de philosopher ! »

Jaloux de tout amour, il précipite un énorme bloc détaché de la montagne et écrase sous sa lourde chute un couple d'amants pastoraux. Il était Othello, le voici Hamlet ; il feint la folie. Le voici Amadis ou Céladon, retiré dans une grotte. Si son ermitage n'était si abondamment garni de vivres, Féo mériterait deux fois le nom de *Beau Ténébreux*.

Il sort de son repaire ; c'est la nuit ; vent, pluie, tonnerre font rage. Le forcené escalade les murailles, enfonce les portes, pénètre dans la chambre de la comtesse et abuse de son sommeil. Le fruit de tant d'efforts, j'ai honte de le dire, c'est le petit mulâtre annoncé sur la couverture du roman et qui montre dès l'âge tendre le caractère le plus atroce.

*
* *

Nous réclamons comme une justice l'indulgence du lecteur qui nous aura suivi jusqu'ici, même s'il éprouve de la fatigue ou de l'ennui. Il est impossible de résumer agréablement ce tas de romans, de poèmes, de drames ineptes ; la patience est donc la seule vertu dont nous prétendions nous parer. Nous avons eu scrupule de rechercher dans la mesure de nos connaissances et de nos moyens tout ce qui touchait de près ou de loin à la composition de *Bug-Jargal* et nous nous sommes condamnés — c'est le lot des philologues — à lire

des milliers de pages que personne ne lira plus après nous.

Ce zèle vétilleux aura-t-il été vain, ou bien le verrons-nous récompensé, du moins selon l'étroitesse de son mérite ? En d'autres termes, avons-nous appris quelque chose ? Avons-nous cerné, puis détaché du flou qui le masquait, un petit pan de vérité ?

Nous sommes en 1826. Sans revenir sur les détails précis qui rangent incontestablement le sujet de *Bug-Jargal* dans une tradition romanesque vieille de plus d'un siècle, et avant d'aborder l'examen de sources d'un genre tout différent, qu'il nous soit permis de grouper à part, parmi les caractères communs aux œuvres des devanciers de Victor Hugo, ceux qui ne se retrouveront pas chez l'auteur du second *Bug-Jargal*. Cette méthode nous conduira tout naturellement à fixer par comparaison et par contraste l'originalité de cet auteur, et à nous rapprocher ainsi d'un des buts de l'histoire littéraire.

Ce serait une cruauté superflue et d'ailleurs sans effet que d'étaler les niaiseries de maint roman négrophile, et ce ne serait rien dire que d'accuser leurs auteurs d'écrire mal.

Ce qui importe, ce n'est pas cela ; c'est l'atmosphère dans laquelle s'essoufflent les héros, le ton et la couleur générale du concert ou du spectacle de toutes ces fadeurs accumulées ; c'est, si l'on veut, l'impression que dut ressentir le lecteur cultivé au rappel du titre de ces livres divers, non pas mmédiatement après leur lecture, mais au moment où, repris par d'autres occupations et divertissements, il a eu le temps (il en faut si peu !) d'oublier les détails et jusqu'aux noms des personnages, au moment où il retrouve en lui un jugement jusfifié qu'à son insu souvent il a formulé lors de la lecture, mais qui depuis s'est dépouillé de ses attaches con-

crètes et dont il aurait peine à reproduire les considérants.

Les défauts des œuvres que nous avons passées en revue se réduisent finalement à un seul.

Elles sont caractérisées par un romanesque d'une espèce bien précise : ce sont des romans d'hommes qui ont des yeux pour ne pas voir, des doigts pour qui la matière tangible n'existe pas.

Amenez devant eux un nègre ; fût-il bancal ou cagneux, rabougri ou dégingandé, chassieux, noué, racorni, avorté, un voile complaisant cachera sa disgrâce. Ils lui feront la taille dégagée, les yeux vifs, le front haut ; de l'épais goulot de sa lippe, qu'ils amినciront d'un pinceau élégant, ne peuvent sortir que des paroles généreuses et passionnées.

Où vivent-ils ces nègres ? Hélas ! ils ne vivent pas.

Ils sont tour à tour *chaumière indienne*, prédicant anglais, prince, *out-law*, héros fatal et romantique, philosophe, terre-neuve ; aucun n'a les cheveux crépus ni ne mange son riz dans ses mains. De tous ces nègres, pas un seul qui soit noir ou, s'il l'est, il reluit alors comme l'ébène poli.

Il ne végète pas dans la forêt, il ne chasse ni ne pêche ; il est nourri dans le sein de la nature. Il n'a pas de fétiches, et élève vers le ciel le concert de ses vertus comme un hommage au moteur suprême. Sa case n'est pas de torchis, elle est hospitalière.

Surtout, il ne fait rien à demi : il est parfois bon, d'autres fois mauvais, mais toujours avec frénésie.

C'est avec cette tradition que Victor Hugo veut rompre. Le second *Bug-Jargal* ne sera-t-il donc plus romanesque ? Il le sera encore. Seulement, il aura laissé tomber ce que l'ancien genre contenait de désuet, de suranné, et l'aura remplacé par autre chose, qui nous paraît aujourd'hui également conven-

tionnel, mais qui (comme toute convention prise à sa naissance) était à cette date une nouveauté. Cette nouveauté, où en trouver l'*origine* sinon dans la personnalité du poète ? L'*originalité* de celui-ci est affirmée par ce que, bon ou mauvais, il substitue à ce qui ne le satisfait plus ; elle est indiquée dans le cas de Victor Hugo par son goût pour certaines situations et certains caractères qui pèseront, on le sait, comme une obsession, sur sa pensée et sur son imaginative.

C'est ce que nous allons tenter de mettre en lumière en interprétant les retouches que l'auteur fit subir en 1826 à la courte nouvelle de 1820 pour la transformer en un roman quelque peu longuet.

7. — Le second « BUG-JARGAL »

I. Le Roman de 1826. — En présentant dans sa préface(1) « son travail revu et en quelque sorte refait », l'auteur voudrait nous faire croire que le sujet de *Bug-Jargal* est redevenu actuel. Or il s'en faut de beaucoup : Saint-Domingue, en réalité n'existe plus en 1826 ; elle est depuis longtemps la libre Haïti et son indépendance vient d'être reconnue, bon gré mal gré, par le Gouvernement de Charles X. Son émancipation définitive est célébrée par Mme Douin (2), Chauvet (3), Chopin (4), Vigor-Renaudière et bien d'autres sans doute. On s'est réconcilié :

> « Plus d'aigres souvenirs, Charles veut qu'ils s'embrassent,
> L'humanité paraît... blancs et noirs s'entrelassent » (*sic*) (5).

(1) *Bug-Jargal*, par l'auteur de *Han d'Islande*. Paris, Urbain Canel. 1826, in-12 de 386 pages. Frontispice de Devéria, représentant la lutte au-dessus du précipice.
(2) *La Famille Noire*, 1825.
(3) *Haïti, chant lyrique*, Paris, 1825.
(4) *Ode sur l'Indépendance d'Haïti*, 1825.
(5) *Le chant Haïtien*, Paris et Haïti, 1825.

Aussi, quoique sur un ton fort inconvenant, ce n'est pas sans raison que H. de Latouche reprochera à Victor Hugo d'avoir cousu à sa narration « quelques lieux communs et des redites déclamatoires contre des crimes passés, que deux peuples, aujourd'hui réunis, ont un intérêt commun à oublier[1] » Le critique rappelle durement le romancier au devoir essentiel de l'écrivain, la mission des lettres étant, dit-il, « de rapprocher les partis, non de les faire se haïr de plus en plus... ». Hugo, selon lui « sait envenimer, non guérir. S'il touche une plaie morale ou politique, on dirait qu'il cherche à l'agrandir ».

Latouche est fort injuste et je crois que les intentions du poète ne furent pas si noires que cela ; retenons pourtant que le moment était mal choisi pour rappeler, avec l'insistance qu'y mit Victor Hugo, les atrocités de l'insurrection de 1791. Le jour où blancs et noirs s'embrassent et même s'entrelacent, « l'auteur semble nous inviter à un pique-nique de potence, de chevalets, de roues et de couteaux sanglants ». Que voulez-vous ? C'était la mode en 1826, et l'auteur de *Han d'Islande* (1823) était plus qu'un autre engagé à y sacrifier. « En somme, il y avait beaucoup d'horreurs et du talent dans le roman de *Han d'Islande* ; il y a dans le roman de *Bug-Jargal*, les mêmes horreurs et peu de talent. Les équitables ennemis de nos doctrines littéraires, continue Latouche, ne manqueront pas de dire que l'ouvrage est romantique ».

Bug-Jargal est-il romantique ? A quel genre appartient-il ? La question nous embarrasserait ; elle ne gêne pas un moment l'aigre critique, qui a sa conception des écoles et des genres littéraires. Pour lui, « ce roman appartient à deux genres à la fois : l'Horrible et l'Ennuyeux ; mais l'Ennuyeux domine ».

---

(1) *Mercure du XIXe siècle*, tome XII, 1826, pp. 271-275 ; article signé H.

C'est se fâcher bien rouge pour des bagatelles, et l'on pourrait mieux dire. D'autres avec plus de modération montreront plus de clairvoyance et de finesse. Victor Hugo nous dit que « plusieurs personnes... ont bien voulu communiquer spontanément à l'auteur des matériaux d'autant plus précieux qu'ils sont presque tous inédits. » Ces documents de première main, continue l'auteur « lui ont été singulièrement utiles pour rectifier ce que le récit... présentait d'incomplet sous le rapport de la couleur locale, et d'incertain relativement à la vérité historique ».

Nous verrons bien dans quelle mesure ces « matériaux » sont inédits. L'usage que Victor Hugo en fit ne semble pas avoir satisfait les connaisseurs, entre autres Chauvet, l'auteur de *Néali ou la Traite des nègres* (le prix de poésie de 1823) et de *Haïti, chant lyrique*. La prétention de Victor Hugo est de faire un roman historique. Or, selon Chauvet [1] « c'est surtout comme peinture historique que *Bug-Jargal* est un ouvrage défectueux. » La couleur locale ? « On voit à je ne sais quelle teinte faible et vague répandue sur ses tableaux, que l'auteur n'a point vu le pays qu'il décrit, ni aucun pays qui lui ressemble. » C'est donc un échec, mais pardonnable : qui songe à demander une peinture exacte de la nature tropicale au jeune romancier qui n'a jamais passé la mer ? Dans ce décor inventé, réussira-t-il à encadrer de l'histoire vraie ? Moins encore : « il donne de la révolution de Saint-Domingue l'idée la plus incomplète et la plus inexacte. » Chauvet lui reproche de se perdre dans les détails, de n'avoir pas dominé le sujet, de ne pas « nous initier, comme il le devait, aux causes

---

[1] *Revue Encyclopédique*, 1831, tome 50, pp. 81-97 : *Des Romans de M. Victor Hugo* par Chauvet.

intimes de la conflagration générale qui a dévoré cette belle colonie ». C'est exiger beaucoup d'un jeune homme de vingt-trois ans !

C'est se tromper surtout sur l'intention du romancier. En effet, malgré quelques mots imprudents de sa *Préface*, l'auteur de *Bug-Jargal* n'a pas voulu faire œuvre d'historien, ni même de chroniqueur. Son but est beaucoup plus modeste : il cherche le moyen le plus commode d'écrire rapidement quatre cents pages selon la formule courante : exactitude et pittoresque dans le minutieux, c'est la seule part qu'il ait retenue de l'enseignement de Walter Scott ; on se doute bien que là n'est pas son originalité.

Le souci de la documentation nous intéresse moins (car il est moins instructif) que le soin que prend Victor Hugo de revoir chaque phrase, de la retoucher, de la récrire même, et d'essayer ainsi de préparer le lecteur aux péripéties du récit, beaucoup mieux que dans la courte nouvelle de 1820. (D'Auverney, par exemple, apprend l'une après l'autre les particularités dont l'ensemble aboutira à lui faire reconnaître *Bug-Jargal*, le chef des révoltés, dans l'ancien esclave Pierrot).

Il se récrit aussi, par politesse pour son lecteur et coquetterie envers lui-même : il ne tolère plus, comme en 1820, l'expression banale et s'applique à lui substituer le terme précis et pittoresque. Il préfère avoir à se reprocher une longueur plutôt qu'une négligence : au risque même de se répéter et parfois d'alourdir le mouvement vif de la première rédaction, il se corrige de l'habitude, contractée sous l'influence des romans populaires, d'interrompre sa phrase par des points de suspension. *Savoir*, trop général, devient *flairer*, plus expressif. Il évite les répétitions (*débarrasse... débarrassé* devient *débarrasse... délivré*) ; il précise un mouvement (*gam-*

bada devient *gambada de son mieux*) ; il poursuit le mot propre : *hilarité* ne convenait pas et est remplacé par *bonne humeur*. L'équivoque, même la plus fugitive, lui est insupportable, il exige de lui-même la clarté parfaite et immédiate (*la patte de ce pauvre chien*, [*patte*, ajoute-t-il en 1826] *dont on pouvait.... faire une poignée de sonnette*.). Voilà pour la langue, et le résultat est excellent.

On ne peut en dire autant du style ; il y reste l'imitateur de Walter Scott ; à son exemple, il recherche plus constamment qu'en 1820 des comparaisons qui s'efforcent d'être pittoresques ou humoristiques. Certaines additions ne sont là qu'en vue de l'étalage inutile d'une érudition toute fraîche. Son frère Abel lui aura fourni un choix d'expressions espagnoles ; une phrase du premier texte : *Tu me parais un homme de cœur, dit-il en mauvais français*, est traduite en espagnol dans le second : *Oh ! oh ! Me pareces hombre de buen corazon*, et le gain n'est pas très sensible.

Outre ces changements de détail l'œuvre subit des remaniements beaucoup plus considérables : des chapitres entiers sont ajoutés, soit pour appeler notre sympathie sur le narrateur, le capitaine D'Auverney, et l'entourer d'une atmosphère dramatique [1], soit pour faire disparaître presque toutes les invraisemblances qui ont dû choquer l'auteur lorsque, préparant le roman de 1826, il a relu la nouvelle de 1820.

Ce dernier point mérite de nous arrêter quelques instants. Comment l'auteur s'y prend-il pour atténuer l'incohérence de son premier récit ? Est-ce par pure fantaisie qu'il insère parmi les personnages qui nous sont familiers, deux

[1] Voyez le chapitre II en entier ; voyez encore l'addition apportée à la fin du chapitre III : « Enfin, il prit la parole, *lentement, presque à voix basse et avec des pauses fréquentes* ».

figures nouvelles : Marie, cousine et fiancée de d'Auverney (1), et le nain Habibrah ?

En 1820, Victor Hugo n'a pas cherché à motiver la grâce accordée à Pierrot (bientôt Bug-Jargal) par le maître qu'il avait offensé, et cette faveur de la part du colon barbare est bien inattendue. Elle le serait plus encore en 1826, car la colère du maître, indiquée seulement dans la première version, est ici décrite : le colon outragé est *exaspéré*, ses lèvres bleuissent de fureur (chapitre X).

Il faut donc qu'une raison impérieuse oblige l'oncle de d'Auverney à faire grâce à l'insolent esclave. Cette raison existe : le nègre a sauvé la vie de Marie, fiancée de d'Auverney et fille du colon ; et voilà introduite dans le récit remanié une des deux nouvelles figures. Elle n'y paraît qu'une « utilité » : c'est ainsi qu'elle demandera à son père, comme présent de noces, la grâce du nègre son sauveur. Le colon ne pourra la lui refuser dans cette circonstance : Pierrot ne mourra pas et cela nous semble maintenant très naturel.

Un autre problème s'était posé à Victor Hugo : à quelle cause attribuer la reconnaissance qu'éprouve le nègre envers d'Auverney ? Pourquoi, lors de l'incendie de l'« habitation», le nègre sauve-t-il son maître pourtant si cruel ? En 1826, l'auteur tente de justifier ces sentiments et ces incidents : dans la même scène où Pierrot sauve Marie, d'Auverney à son tour sauve Pierrot. Il est certain que Victor Hugo a voulu établir fortement la situation du nègre envers le jeune

(1) En 1826, les noms sont changés; Delmar s'appelle Léopold d'Auverney. M. Séché rappelle que Trébuchet, le grand père maternel de Victor Hugo, était natif d'Auverné (*Annales Romantiques*, 1905, p. 279). M. P. Dubois nous assure que « les Antilles étaient le plus ordinairement le but de ses voyages » (*La famille maternelle de Victor Hugo, R. H. L. F.*, 1908, tome XV, p. 5).

colon : il n'est satisfait qu'après avoir donné à d'Auverney trois occasions de mériter la reconnaissance de l'esclave.

L'« indifférence » de Pierrot suffisait-elle à expliquer qu'il ne s'évadât pas ? A coup sûr, non. Aussi a-t-elle empiré ici ; Pierrot ne cache pas son « dégoût de la vie » (chap. IX et XII) ; il regrette par deux fois qu'on l'ait sauvé de la mort. Qu'attendrait-il de plus longs jours, ce Ruy-Blas, cet infortuné que dévore « un amour impossible pour la fille de son maître » ? (Chap. IX).

On admet, cela est tout simple maintenant, que pendant l'insurrection Bug-Jargal se dévoue, non plus pour son maître barbare, mais pour la femme aimée.

Enfin, le dénouement du premier *Bug-Jargal* était amené malaisément. Une sorte de gêne pèse encore sur la seconde version, mais plus d'une invraisemblance a disparu. Il n'est pas indispensable, certes, de supposer que Victor Hugo ait relu *Adonis* ou qu'il s'en soit souvenu, mais il faut dire qu'il s'en rapproche : dans *Adonis*, Biassou laisse la vie à un prisonnier dont il compte se servir ; en 1826, c'est également dans l'espoir d'en tirer parti que Biassou fait grâce à d'Auverney : sa condescendance, tout-à-fait déconcertante dans le premier *Bug-Jargal*, est en outre inspirée ici par l'intervention du héros noir (chap. XLIII).

D'Auverney et Bug-Jargal, en 1826 comme en 1820, perdent un temps précieux pour donner à la catastrophe celui de se préparer ; mais les prétextes sont maintenant plausibles : le jeune colon retrouve Marie, les deux époux rendus l'un à l'autre après une séparation si tragique et qu'ils ont craint définitive, ne songent pas aux heures qui fuient.

Nous ne comprenions pas bien pourquoi Delmar ne suivait pas Bug-Jargal et refusait de l'accompagner au camp des

blancs : ici encore, Victor Hugo a donné une raison, cette fois-ci intéressante, dans la scène qui, on le sait, est l'ébauche d'une des plus fameuses de *Notre-Dame de Paris*, et où d'Auverney est retenu par le nain Habibrah.

Enfin, d'autres corrections achèvent d'exclure le second *Bug-Jargal* de la tradition romanesque d'Ancien Régime : toutes visent à la vraisemblance. Comme le « bon nègre » est transformé ! Il se voit enlever tout ce qu'il a été possible de retrancher de son caractère sans nuire à l'intrigue. D'Auverney épargné par lui (chap. VI) ne l'est plus par pure générosité ; c'est l'amour du nègre pour Marie qui le sauve. « Elle pleurerait trop ». De son côté, d'Auverney n'a plus rien de « l'homme sensible » à la façon du dix-huitième siècle (1) : la nuit étant obscure, il n'a pas reconnu son agresseur qui vient de lui faire grâce, il est bien obligé de lui concéder une certaine grandeur d'âme. Mais Victor Hugo en 1826 n'en est plus à se laisser imposer ses idées par des Afra Behn ou des Lavallée comme il y consentait en 1820 : le jeune colon se refuse à supposer qu'un nègre, qu'une brute d'esclave, puisse être magnanime.

Il n'y a pas jusqu'au portrait physique de Bug-Jargal qui n'ait subi des retouches vraiment significatives : dans le premier texte, « les signes caractéristiques de la race noire étaient moins apparents [sur sa figure] que ceux des autres nègres » ; dans le second, au contraire, si ce visage offre toujours un air de rudesse et de majesté, c'est « au milieu des signes caractéristiques de la race africaine », par exemple, « l'épais-

(1) Le moindre détail révèle ce renouvellement : Delmar s'indignait à la pensée que Pierrot pût douter de son « humanité envers *un pauvre animal* » (il s'agit de Rask). D'Auverney exprime un sentiment tout différent quand il remplace les mots soulignés par ceux-ci : « ce pauvre chien qui ne m'a rien fait ».

seur de ses lèvres et de ses narines » (chap. IX). On dirait qu'à l'encontre de ses devanciers, Victor Hugo a bien voulu regarder un nègre avant de le décrire.

Ainsi, le portrait de certains personnages et le récit des événements tels que l'auteur les imagine en 1826, comparés à leur premier crayon de 1820, ont sur celui-ci une supériorité dont on détermine aisément l'origine : elle est dans les yeux et dans l'esprit de Victor Hugo : il a fait un effort constant pour rendre admissible, sinon les faits eux-mêmes, qui restent exceptionnels, du moins leur enchaînement ; il a manifesté la même volonté de rapprocher du vrai quelques-uns de ses personnages.

*
* *

II. Les sources du second *Bug-Jargal*. — C'est un souci analogue qui l'a engagé, pour draper les décors de son drame, à se documenter auprès des historiens de Saint-Domingue.

Y a-t-il réussi ? « Chose singulière ! Dans cette peinture [de l'insurrection], les détails sont généralement vrais, l'ensemble est faux [1] ». La contradiction peut paraître étrange ; elle ne l'est pas, elle prouve seulement que le jeune romancier, comme il est permis, n'est pas un historien : l'intention de le devenir, ou la puissance, lui ont fait défaut. Il n'a pas étudié l'histoire, il a dépouillé les historiens et, surchargé de leurs dépouilles, il fait figure d'un traqueur novice, embarrassé du butin incohérent et encombrant qu'il s'est trop pressé d'accumuler.

Les détails du roman de 1826, qui prétendent créer l'illusion de la « couleur locale» et de la « vérité historique », sont

---

(1) Chauvet, art. de la *Revue Encyclopédique* cité plus haut.

généralement vrais. C'est que, selon Victor Hugo, ils ne sont rien de moins que ces fameux matériaux que « plusieurs personnes ont bien voulu communiquer spontanément à l'auteur », « matériaux (notez-le) d'autant plus précieux qu'ils sont presque tous inédits » (1).

Ils sont insérés dans l'œuvre et n'y sont pas fondus. De même que pour *Han d'Islande*, on les en détache sans effort parce qu'ils y furent « plaqués » tels quels.

Sont-ils inédits ? Presque.

On n'accusera certes pas de plagiat l'auteur qui empruntera à une encyclopédie la comparaison des *minstrels*, des *minsinger*, des *trouvères* avec les *griots* africains, même si l'auteur ne cite pas sa source : les encyclopédies sont faites pour donner de tels renseignements. De même, qui ne sait ce que pourrait bien être un *balafo* s'en informe comme il peut.

C'est ce que fit Victor Hugo, ou à peu près. Il ne recourt pas à une encyclopédie quand un terme l'embarrasse ; ce serait banal ; mais il feuillette quelques livres pour y trouver en même temps et le mot et la chose.

Henri Grégoire, l'évêque constitutionnel, ami des nègres s'il en fut, est une de ces personnes obligeantes qui (avec plus ou moins de spontanéité) communiquèrent à l'auteur des matériaux plus ou moins précieux — et plus ou moins inédits, car ils n'étaient publiés (2) que depuis 1808.

(1) Préface de *Bug-Jargal*.

(2) *De la Littérature des Nègres*... par H. Grégoire, ancien évêque de Blois, membre du Sénat... Paris, 1808.

Grégoire, pp. 185-186.

La France eut jadis ses Trouvères et ses Troubadours, comme l'Allemagne ses *Minsinger* et l'Ecosse ses *Minstrells*. Les nègres ont les leurs, nommés Griots, qui vont aussi chez les rois faire ce qu'on fait dans toutes les cours, louer et mentir avec esprit. Leurs femmes, les *Griotes*, font à peu près le métier des Almées en Egypte, des Bayadères dans l'Inde.

Hugo, chapitre XXVI, édition définitive, p. 108.

...je reconnus des *griotes*. Vous ignorez peut-être qu'il existe parmi les noirs... des nègres doués de je ne sais quel grossier talent... Ces nègres, errant de royaume en royaume, sont, dans ces pays barbares, ce qu'étaient les rhapsodes antiques, et dans le moyen âge les *minstrels* d'Angleterre, les *minsingers* d'Allemagne, et les *trouvères* de France. On les appelle *griots*. Leurs femmes, les griotes... présentent une parodie grotesque des *bayadères de l'Hindoustan* et des *almées égyptiennes*.

Grégoire, p. 184 et note 2 :

...Leur fameux balafou [V. la note], formé d'une vingtaine de tuyaux de bois dur qui vont en diminuant, et qui résonne comme un petit orgue. *Note* : D'autres disent *balafat* ou *balafo*, et le comparent à une épinette.

Hugo, même chapitre, p. 110 :

...*balafo*, espèce d'*épinette* qui murmure *comme un petit orgue*, et se compose d'*une vingtaine de tuyaux de bois* dont la grosseur et la longueur *vont en diminuant* graduellement.

Du même coup, voilà expliquée la présence du *balafo* dans *Notre-Dame de Paris* (livre II, chap. VI : *Besos para golpes* : « Les Egyptiens faisaient détonner leurs balafos et leurs tambourins d'Afrique »).

Victor Hugo doit encore à Grégoire le titre du *Camp de Grand-Pré*, « un air des nègres de Saint-Domingue » (Grégoire, p. 185) : le premier *Bug-Jargal* ne connaissait que le chant de *Oua-Nassé*.

« Je suis lié (dit le citoyen général C... dans le second *Bug-Jargal*) avec des négrophiles ; je corresponds avec Brissot

et Pruneau de Pomme-Gouge, en France ; Hans-Sloane, en Angleterre ; Magaw, en Amérique ; Pezll, en Allemagne ; Olivarius en Danemark ; Wadstrohm, en Suède ; Peter Paulus, en Hollande ; Avendaño, en Espagne ; et l'abbé Pierre Tamburini, en Italie ! » (chap. XVI). — Pas un de ces noms qui ne se retrouve dans la dédicace du livre de Grégoire (pp. v à x).

Une des confidences du général de Rouvray à d'Auverney a été suggérée à Victor Hugo par Grégoire :

Grégoire, p. 73 :	Hugo, chapitre XVI (p. 75) :
...ils ont même tenté d'avilir la qualité de *philanthrope*... ils ont créé les épithètes de *négrophiles* et *blancophages*...	Les *philosophes* ont enfanté les *philanthropes*, qui ont procréé les *négrophiles*, qui produisent les mangeurs de blancs, ainsi nommés en attendant qu'on leur trouve un nom grec ou latin.

Ces emprunts — assez rares comme on voit — une fois constatés, il n'est pas interdit d'aller plus loin ; on ne peut affirmer, mais on peut supposer, que la scène horrible du chap. XXXIV (auquel nous renvoyons le lecteur) fut conçue par Victor Hugo à la lecture de ces lignes de Grégoire (p. 119) qui en sont le thème : « Plusieurs Marrons avaient été condamnés à être pendus ; on offre la grâce à l'un deux, à condition qu'il sera l'exécuteur ».

Victor Hugo, comme de raison, ne songe pas à inventer, mais veut transcrire les détails qui tiennent à l'histoire ; même il semble avoir peine à les interpréter. Son génie est d'autre sorte ; son goût et son succès s'accordent ailleurs : il saisit et retient l'*horrible*, il le développe en traits concrets et s'il emprunte toujours, il ne reproduit pas seulement, il élabore ; il crée donc.

Il eût pu trouver, dès 1820, le récit très circonstancié de

divers supplices et leur faire une place dans le premier *Bug-Jargal.* Il les a négligés à ce moment, entraîné qu'il était par la rapidité qu'il tâchait de donner à sa narration, ou peut-être parce qu'il considérait ces détails comme une surcharge nuisible à l'unité de l'œuvre. En 1826, au contraire, il leur consacre deux chapitres (XXXII et XXXIV) ; non pas seulement par une prédilection monstrueuse pour l'horrible, mais surtout parce que l'horrible est caractéristique, parle rudement aux sens, se traduit, s'il veut être exact, par des mots dépouillés de toute abstraction, et forme enfin des scènes pittoresques, lues par les yeux et non par l'esprit.

Adonis ou le Bon Nègre avait déjà dénoncé la cruauté des noirs ; il signalait, parmi d'autres, un supplice effroyable et qui dut frapper l'imagination de Victor Hugo, car il se retrouve non seulement dans *Bug-Jargal* mais encore bien plus tard dans la *Légende des siècles (Sultan Mourad).* « Les blancs, disait Picquenard, étaient placés entre deux planches de leur hauteur, liés fortement ensemble, et posés sur un échafaud comme une pièce de charpente, pour être livrés ensuite aux scieurs de long, qui les partageaient en deux ».

Ce n'est pourtant pas *Adonis* seul qui fit connaître ce raffinement à l'auteur du second *Bug-Jargal* : c'est l'*Histoire de Saint-Domingue* d'Edouard Bryand (1812) ; Victor Hugo y prend un détail très précis : la mort du charpentier du chapitre XXXII.

Bryand racontait comment « un pauvre homme, nommé Robert, charpentier, ... fut découvert [par les insurgés] dans sa cachette. Les sauvages déclarèrent *qu'il mourrait de la manière dont il travaillait* (souligné dans le texte) ; en conséquence, ils le lièrent entre deux planches, et de sang-froid le scièrent tout de son long » (p. 104).

Tel est également le supplice auquel Biassou, dans *Bug-Jargal*, condamne un charpentier ; Victor Hugo, en reproduisant l'idée, l'a ramassée sur elle-même en une formule plus vivante : « Jacques Belin, charpentier au cap [ricane Biassou] remercie-moi, je te procure une mort de charpentier » (chap. XXXII).

Ce chapitre est le seul où nous découvrions un exemple de contamination de deux sources ; ici, le jeune romancier s'est montré plus qu'ailleurs maître de lui et ne se laisse plus mener par ses auteurs : le charpentier qu'attend une mort affreuse est présenté par Victor Hugo comme l'ancien maître de Biassou lui-même ; la mère de Biassou à été vendue par le charpentier « à monsieur le majordome de l'hôpital des Pères. » Ces faits, inconnus à Edouard Bryand, sont notés par un autre historien de Saint-Domingue, le lieutenant général baron Pamphile Lacroix, dont il nous faudra parler assez longuement.

« Biassou tourna la nuit le haut du Cap... Il braqua les canons [du Fort-Belair] sur la ville et s'empara de l'hôpital des Pères... Biassou n'avait fait cette attaque que pour délivrer sa mère qui était esclave des Pères de l'hôpital » ([1]). Ce détail, perdu dans les deux gros volumes du général Lacroix, détail qui, d'ailleurs, ne pouvait qu'attirer la sympathie du lecteur sur Biassou, sert dans *Bug-Jargal* à fournir au charpentier la suprême injure dont il attise la fureur du chef des révoltés : « Ta propre mère, la vieille folle ! [dit le charpentier à Biassou] a bien souvent balayé mon échoppe ; mais à présent

([1]) *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue*, par le lieutenant-général baron Pamphile Lacroix. *Avec une carte nouvelle de l'île et un plan topographique de la Crête-à-Pierrot.* — Nous nous servons de la *Seconde édition*, 2 volumes, Paris, Pillet, 1820. Le passage cité se trouve au tome I, p. 165.

je l'ai vendue à monsieur le majordome de l'hôpital des Pères ; elle est si décrépite qu'il ne m'en a voulu donner que trente-deux livres, et six sous pour l'appoint ».

Nous n'aurons plus qu'une seule occasion de montrer Victor Hugo aux prises avec ses autorités, et ce sera pour le surprendre en flagrant délit de création : avant d'assister à la genèse de l'affreux nain Habibrah, imposons-nous la tâche fastidieuse de retranscrire après lui les notes qu'il prit dans Lacroix avec un intérêt et dans un but fort différent des nôtres.

Victor Hugo dut vraisemblablement à son frère Abel l'indication de l'ouvrage de Lacroix ([1]) ; Abel Hugo connaissait le général pour l'avoir rencontré au cours de ses études sur la guerre d'Espagne. En effet, au témoignage de la *Biographie Didot*, Abel Hugo lui consacre un passage de son *Histoire de la campagne d'Espagne*, parue en 1823.

Victor Hugo a placé au bas des pages du chapitre IV une longue note sur « les différentes teintes que présentent les mélanges de la population de couleur », et l'on serait tenté d'en chercher la source dans l'auteur qu'il cite : Moreau de Saint-Méry. La substance de la note entière se retrouve à peu près dans les mêmes termes dans un ouvrage d'Abel Hugo : *la France pittoresque* (1835), tome III, p. 293, colonne 1. Les

([1]) Voyez la *Biographie* Didot, tome 28, pp. 591-593. L'article de Debidour dans la *Grande Encyclopédie* n'ajoute rien de neuf et ne dit mot des publications. Lacroix (François-Joseph-Pamphile, vicomte de) 1774-1842. Fait partie de l'état-major du Premier-Consul, se distingue à Marengo ; est lié avec le général Moreau. Envoyé à Saint-Domingue, «où il refuse d'exécuter des ordres inhumains», il y perd son jeune frère assassiné sous ses yeux. Général de division, il prend part à Waterloo. Rappelé au service actif en 1820, il réprime l'échauffourée de mars 1821 à Grenoble ; il poursuit le carbonarisme. Créé vicomte et grand-cordon de la Légion d'Honneur par Louis XVIII qui le comparait à l'homme juste d'Horace. Quitte le service en 1830.

Publications : *Mémoires* cités, 1819 ; 2e éd. 1820. — *Raison d'état pour fortifier le système militaire en France et rétablir le conseil de guerre.* Paris ,1824.

Inédits : *Mémoires sur l'histoire de son temps.* — *Histoire de France* (inachevée). — Deuxième ouvrage *sur Saint-Domingue.*

deux frères ont emprunté cette note à l'ouvrage de Lacroix.

Voici pour Victor Hugo, comment est composé ce passage : la première phase *(Une explication... ce mot)* appartient à Victor Hugo ; les quatorze lignes qui suivent (*M. Moreau de Saint-Méry... qu'elles retiennent de l'une ou de l'autre couleur)* reproduisent Lacroix textuellement (pp. IX-X) ; la phrase suivante est tirée mot à mot de Lacroix (p. XIV) ; vient ensuite un passage *(on assure... origine*) que Hugo doit à une autre source ; mais, tout de suite après, il recommence à transcrire Lacroix (p. X). C'est encore à cet endroit de Lacroix qu'il doit l'explication du mot *sacatra* que l'on trouve au chapitre XXVIII.

Est-ce un document officiel qui fit connaître à Victor Hugo la lettre (chapitre XXXVIII) signée de plusieurs noms de chefs révoltés ? « Il paraîtrait, nous confie le romancier dans une note, que cette lettre, ridiculement caractéristique, fut en effet envoyée à l'assemblée » et cette confidence confine à la vérité si elle ne se confond pas avec elle : le texte de Victor Hugo est composé des débris de deux lettres entre lesquels s'intercale un passage d'une autre origine ; à peu près tout vient de Lacroix, comme on va voir :

Lacroix, t. I, 148-152 (*a, b, c, d. e*) ; puis I, 252 (*f, g, h, i*), enfin I, 253 (*j*) :	Hugo, chap. XXXVIII [pp. 182 sq.] :
c) [De grands malheurs ont affligé cette riche et importante colonie ; nous y avons été enveloppés et il ne nous reste plus rien à dire pour notre justification.]	*De grands malheurs ont affligé cette riche et importante colonie ; nous y avons été enveloppés, et il ne nous reste plus rien à dire pour notre justification...* (une phrase)
a) [...nous devons être compris dans l'amnistie générale qu'il a	*...Nous devons être compris dans l'amnistie générale que le roi* Louis XVI *a prononcée pour tous*

prononcée pour tous indistinctement.]

g) qui nous témoigne des récompenses.

b) [Nous passons maintenant à la loi relative aux colonies, du 28 sept. 1791. Nous voyons par cette loi que l'assemblée nationale et le roi... vous accordent de prononcer définitivement sur certains autres (points de législation) ; dans le nombre de ces derniers est l'état des personnes non libres et l'état politique des citoyens de couleur. Nous respectons... les décrets de l'assemblée nationale... nous les défendrons, ainsi que les vôtres, revêtus de toutes les formalités requises, jusqu'à la dernière goutte de notre sang...]

d) [Il serait intéressant que vous déclariez, par un arrêté sanctionné de M. le Général, que votre intention est de vous occuper du sort des esclaves ; sachant qu'ils sont l'objet de votre sollicitude, et le sachant de la part de leurs chefs, à qui vous feriez parvenir ce travail, ils seraient satisfaits, et cela faciliterait l'équilibre rompu, sans perte et en peu de temps...]

j) [A chaque proposition que lui (à Macaya) faisait le commis-

indistinctement. Sinon, comme le roi d'Espagne est un bon roi, qui nous traite fort bien et *nous* TÉMOIGNE DES RÉCOMPENSES [1], nous continuerons de le servir avec zèle et dévouement.

Nous voyons par la loi du 28 *septembre* 1791 *que l'assemblée nationale et le roi vous accordent de prononcer définitivement sur l'état des personnes non libres et l'état politique des* hommes *de couleur. Nous défendrons les décrets de l'assemblée nationale* et *les vôtres, revêtus des formalités requises, jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Il serait* même *intéressant que vous* DÉCLARIEZ [1] *par un arrêté sanctionné de monsieur le général, que votre intention est de vous occuper du sort des esclaves. Sachant qu'ils sont l'objet de votre sollicitude, par leurs chefs à qui vous ferez parvenir ce travail, ils seraient satisfaits, et l'équilibre rompu* se rétablirait *en peu de temps...* (Une phrase)...

Nous sommes sujets de trois rois, le roi de Congo, maître-né

(1) En *italique* dans le texte.

saire Polverel, il répondait : « Je suis le sujet de trois rois ; du roi de Congo, maître de tous les noirs ; du roi de France, qui représente mon père, et du roi d'Espagne, qui représente ma mère. Ces trois rois sont les descendants de ceux qui, conduits par une étoile, ont été adorer l'Homme-Dieu. Si je passais au service de la République, je serais peut-être entraîné à faire la guerre contre mes frères, les sujets de ces trois rois à qui j'ai promis fidélité. »]	*de tous les noirs* ; *le roi de France, qui représente nos pères* ; et le *roi d'Espagne, qui représente nos mères. Ces trois rois sont les descendants de ceux qui, conduits par une étoile, ont été adorer l'Homme-Dieu. Si* nous servions les assemblées, *nous serions peut-être entraînés à faire la guerre contre nos frères, les sujets de ces trois rois, à qui nous avons promis fidélité.*
f) (lettre de Jean-François et de Biassou, 6 juillet 1793). [Nous ne pouvons nous conformer à la volonté de la nation, vu que depuis que le monde règne, nous n'avons exécuté que celle d'un roi. Nous avons perdu celui de France ; mais nous sommes chéris de celui d'Espagne,] *h*) [et ne cesse de nous secourir] *i*) [Comme cela nous ne pouvons vous reconnaître commissaires que lorsque vous aurez trôné un roi.]	Et puis, nous ne savons ce qu'on entend par *volonté de la nation, vu que* DEPUIS QUE LE MONDE RÈGNE (¹) *nous n'avons exécuté que celle d'un roi.* Le prince de France nous aime, *celui d'Espagne ne cesse de nous secourir...* (Une phrase) ...Et d'ailleurs, ces majestés viendraient à nous manquer, que nous aurions bien vite TRÔNÉ UN ROI (¹) ... (Une phrase) ...
e) [Signé Jean-François, général ; Biassou, maréchal de camp ; Desprez, Manzeau, Toussaint et Aubert, commissaires *ad hoc* (¹)]	SIGNÉ (¹) *Jean-François, général* ; *Biassou, maréchal de camp* ; *Desprez, Manzeau, Toussaint, Aubert, commissaires* AD HOC (¹).

En général, le procédé du romancier à l'égard de sa source principale n'a rien de bien compliqué : le *récit* de Lacroix

(¹) En *italique* dans le texte.

fournit à Victor Hugo des détails historiques ; il ne s'agit que de les introduire dans une conversation. Ils ne sont pas toujours transcrits tels quels ; à une expression générale trouvée dans Lacroix se substituent des termes concrets. Par exemple, au chapitre XXXV Victor Hugo attribue à Biassou un expédient dont « Toussaint Louverture s'est servi plus tard... » — Un nègre demande à Biassou le grade d'officier ; « le généralissime... (lui) adressa gravement ces paroles : (Hugo, chap. XXXV).

Lacroix, I, 402-403 (année 1800)

[C'est ainsi qu'on l'[Toussaint Louverture] a vu dire à des noirs et à des hommes de couleur qui lui demandaient des places de juges : *Je le veux bien, parce que je présume que vous savez le latin. — Non, mon général. — Comment, vous voulez être juge, et vous ne savez pas le latin* ? Alors, il les accablait d'un flux de paroles latines qu'il avait apprises par cœur dans le Psautier ou ailleurs et qui n'avaient aucun rapport à la circonstance. Les blancs concentraient leurs rires, parce qu'on ne riait pas devant Toussaint Louverture, et les noirs se retiraient tout consolés de ne pas être juges et bien persuadés que leur général en chef savait le latin.]

Hugo, chap. XXXV (pp. 170-172) :

« Je serais charmé de t'accorder un grade ; je suis satisfait de tes services ; mais il faut encore autre chose. — Sais-tu le latin ?

Le brigand ébahi ouvrit de grands yeux, et dit :

— Plaît-il, mon général ?

— Eh bien oui, reprit vivement Biassou, sais-tu le latin ?

— Le... latin ?... répéta le noir stupéfait.

— Oui, oui, oui, le latin ! sais-tu le latin ? poursuivit le rusé chef. Et, déployant un étendard sur lequel était écrit le verset du psaume : *In exitu Israël de Aegypto*, il ajouta : Explique-nous ce que veulent dire ces mots... » (La scène continue et Biassou reprend) « Je vais te l'expliquer : *In exitu*, tout soldat, *Israël*, qui ne sait pas le latin, *de Aegypto*, ne peut être nommé officier. — N'est-ce point cela, monsieur le chapelain ? » (Biassou et l'obi échangent des *Domi-*

nus vobiscum contre des *Et cum spiritu tuo* et le nègre rentre dans le rang au milieu des huées de ses camarades.)

On voit quel fut pour Victor Hugo le fruit des leçons encore récentes de Walter Scott ; bien hardi le romancier qui oserait encore, en 1826, un seul chapitre qui ne fût pas vivifié par la couleur locale, ou le pittoresque ou le dialogue !

Le chapitre XVI nous permettra mieux encore de mesurer l'action du maître écossais sur le jeune romancier. Ici, Victor Hugo copie, sans développer, mais il fait un choix : ces pages sont la reproduction de divers endroits de Lacroix qu'il a démêlés parmi les plus caractéristiques, parmi ceux qui parlent le plus aux yeux. Ce chapitre XVI paraîtra sans doute au lecteur beaucoup plus vivant que la narration assez terne que Victor Hugo utilise ; il sait mettre en valeur le détail horrible, ramener un groupe de termes plats à une expression nette.

Lacroix, I, p. 13 :	Hugo, ch. XVI (p. 69) :
On publia au Cap que trois mille noirs, révoltés, se disposaient à saccager la ville et étaient rassemblés dans le morne qui la domine. Un fort détachement de garde nationale s'y porta à l'instant, et ce détachement, après une course pénible,	...ce sont les intrigues de vos assemblées qui ont simulé, dès 1789, cette fameuse et ridicule *révolte des trois mille noirs sur le morne du Cap*, révolte où il n'y
rentra en ville avec un volontaire blessé à mort, non par les révoltés (il n'en existait point	a eu qu'*un volontaire* national de tué, encore
encore), mais par ses propres camarades.	l'a-t-il été *par ses propres camarades !*

Le paragraphe suivant de *Bug-Jargal* résume Lacroix, I, pp. 49, 66-68 ; le suivant de même, p. 86. Vient ensuite celui que nous transcrivons :

Lacroix, I, pp. 11-12 :

Un habitant des Cayes ayant répondu, par des propos injurieux à la révolution, aux reproches qu'on lui faisait de se montrer dans un lieu public sans la nouvelle cocarde, fut incontinent tué d'un coup de pistolet, et sa tête promenée au haut d'une pique, sans que les autorités voulussent ou pussent s'y opposer.

Puis Lacroix, I, p. 19 :

Un homme de couleur, nommé Lacombe, fut pendu au Cap pour avoir fait une pétition dans laquelle il réclamait les droits de l'homme. Les soi-disant patriotes coloniaux traitèrent cet écrit d'incendiaire, et, pour en établir la preuve, ils prétendirent qu'il n'était point conçu dans le style ordinaire des pétitions parce qu'il commençait par ces mots : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

Hugo, chapitre XVI, p. 70 :

C'est vous, répliqua l'autre, ce sont vos exagérations qui ont fait *promener* la *tête* de ce malheureux qui s'était *montré sans cocarde* tricolore dans un café,

et qui ont fait *pendre* le mulâtre *Lacombe pour une pétition* qui *commençait par ces mots* inusités : — *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !*

Les mots *bossus* et *crochus* du paragraphe suivant ne proviennent pas de Lacroix (peut-être Hugo les emprunte-t-il à Bryand, *op. cit.*, p. 209) ; *pompon blanc* se trouve *passim* dans Lacroix (p. 38, p. 42). Mais bientôt nous retrouvons des passages entiers communs aux deux ouvrages :

Lacroix, I, 90 :

Le 22 août, l'insurrection éclata d'une manière générale. Les esclaves de l'habitation Turpin, sous la conduite d'un nègre an-

Hugo, *ibid.* :

La révolte a commencé cette nuit, *à dix heures du soir*, parmi les nègres *de l'habitation Turpin*. *Les esclaves*, commandés par *un*

glais, nommé Boukmann, partent à dix heures du soir, entraînent les ateliers des habitations Flaville, Clément, Trémès et Noé et commencent des scènes d'horreur qui font frémir la nature. (Il faut ensuite se reporter à la page 108 pour y lire :) « l'enseigne sanglante des premiers esclaves révoltés (c'est à dire l'enfant blanc qu'ils portaient au bout d'une pique)»...

nègre anglais nommé Bouckmann, ont *entraîné les ateliers des habitations Clément, Trémès, Flaville et Noé.* Ils ont incendié toutes les plantations et massacré les colons avec des cruautés inouïes. Je vous en ferai comprendre toute l'*horreur* par un seul détail. Leur *étendard* est le corps d'un *enfant porté au bout* d'une pique.

Lacroix, page suivante (91) :

La fureur égare les petits blancs ; il n'y a qu'un cri d'indignation contre les sang-mêlés. On les accuse des scènes d'horreur dont on est environné, et, dans le délire d'un premier mouvement, plusieurs hommes de couleur sont traités de la même manière dont les révoltés traitent les blancs surpris sur les habitations. Pour arrêter les excès de cette rage, l'assemblée provinciale du nord dut assigner sur-le-champ à la population de couleur des lieux de refuge, où elle courut se mettre sous la garde des corps militaires. Tous ensemble, mais surtout ceux de cette population qui étaient propriétaires, demandèrent des armes pour aller combattre l'ennemi commun. Tel était l'aveuglement et la force des préventions qu'on hésita d'abord de faire emploi de leur offre.

Hugo, page suivante (71) :

Plusieurs habitants du Cap ont tué leurs esclaves ; la peur les a rendus cruels. Les plus doux ou les plus braves se sont bornés à les enfermer sous bonne clef. Les *petits blancs* * *accusent* de ces désastres *les sang-mêlés* libres. Plusieurs mulâtres ont failli être victimes de la fureur populaire. Je leur ai fait donner pour asile une église gardée par un bataillon. Maintenant, pour prouver qu'ils ne sont point d'intelligence avec les noirs révoltés, les sang-mêlés me font *demander* un poste à défendre et *des armes*.

— N'en faites rien ! cria une voix... N'en faites rien, monsieur le gouverneur, ne donnez point d'armes aux mulâtres.

Peu de mots communs, mais le même ordre dans la suc-

cession des idées. L'astérisque renvoie au bas de la page à cette note :

Lacroix, I, p. VII :	Hugo :
Petits blancs, désignation des blancs qui n'étaient point propriétaires fonciers et qui exerçaient dans les colonies une industrie quelconque.	*Blancs non propriétaires exerçant dans la colonie une industrie quelconque.*
Lacroix, I, 89 :	Hugo, un peu plus bas :
à leurs yeux fascinés (des créoles) les noirs n'étaient pas des êtres qu'on pût compter pour quelque chose.	Est-ce que les esclaves sont *quelque chose* ?
Lacroix, I, 89 :	Hugo, même chapitre (p. 76) :
Si l'on est embarrassé pour couper les têtes, on appellera le citoyen général Caradeux... qui en a fait sauter une cinquantaine... et qui... les fichait sur des piques, le long des haies de son habitation, en guise de palmiers.	...*le citoyen général C****... s'était écrié : — ...C'est moi qui ai apaisé les révoltes de juin et de juillet, en *faisant* planter *cinquante têtes* d'esclaves des deux côtés de l'avenue de mon *habitation, en guise de palmiers.*

Le fort Picolet et la pointe de Caracol de la même page, Hugo a pu les trouver sur la carte jointe à l'ouvrage de Lacroix.

Lacroix, I, 97-98 :	Hugo, même chapitre (p. 77) :
Lord Effingham, gouverneur de la Jamaïque... fit porter au Cap cinq cents fusils...	— Informons de tout ceci le *gouverneur de la Jamaïque*, dit un troisième.
Lacroix, I, 95 :	
L'assemblée répondit qu'il n'y avait pas lieu de délibérer à l'offre que lui faisaient les capitaines du commerce d'expédier à leurs frais un aviso en France.	— Oui, pour qu'il nous envoie encore une fois le secours dérisoire de *cinq cents fusils*... Monsieur le gouverneur, envoyez *un aviso en France*...

Lacroix, I, 92 :

...tandis que le lieutenant-colonel du régiment du Cap, M. de Touzard, se portait vers le gros des révoltés au Limbé, avec les grenadiers et les chasseurs de son régiment, soutenus de plusieurs pièces de canon.

Hugo, même chapitre (p. 78) :

— ... *Monsieur de Touzard*, faites battre la générale, prenez du *canon*, et allez trouver *le gros des* rebelles *avec* vos *grenadiers et* vos *chasseurs*.

Lacroix, I, 93 :

Les paroisses à l'est du Cap formèrent des camps au Trou et à Vallières ; les plaines du fort Dauphin furent couvertes avec art et méthode par M. de Rouvrai, maréchal de camp et propriétaire à Saint-Domingue. Ces plaines, circonscrites par la mer et les frontières espagnoles, présentent la forme d'une presqu'île, et c'est à cette même configuration que la presqu'île du môle dut longtemps sa conservation.

Hugo, même paragraphe :

Monsieur le gouverneur, faites faire des *camps* dans *les paroisses* de *l'est* ; établissez des postes *au Trou et à Vallières* ; je me charge, moi (c'est *M. de Rouvray* qui parle), des *plaines du fort Dauphin*... D'ailleurs *les plaines du fort Dauphin*, presque enveloppées *par la mer et les frontières espagnoles*, ont *la forme d'une presqu'île*, et se protégeront en quelque sorte d'elles-mêmes ; *la presqu'île du Môle* offre un semblable avantage...

Nous ne nous attarderons pas à relever tous les noms propres communs à nos deux auteurs et nous nous bornerons désormais à mettre en regard l'un de l'autre quelques passages, en prenant pour guide le texte de Victor Hugo.

Nous recommençons ainsi au chapitre V, dont le premier paragraphe fait une très brève allusion aux faits rapportés par Lacroix dans ses chapitres II et III.

Lacroix, I, 31-32 :

Elle avait pris le titre d'*assemblée générale* et rejeté la qualification d'*assemblée coloniale*,

Hugo, chap. V (p. 26) :

...cette *assemblée coloniale* qui prit le titre d'*assemblée générale*, trouvant que le mot *coloniale*

parce qu'un de ses membres avait trouvé, on ne sait où, que le mot colonial était synonyme de sujet.

sentait l'esclavage.

Lacroix, I, p. VI :

Congos, nègres d'une partie de l'Afrique ; sous cette dénomination générale on entend aussi tous les noirs nés en Afrique. Les noirs créoles les méprisent.

Hugo, chap. XI (p. 51) :

...*les noirs* CRÉOLES, qui... professaient ordinairement le plus profond *mépris* pour les nègres CONGOS ; expression impropre, et trop *générale*, par laquelle on désignait dans la colonie tous les esclaves amenés d'*Afrique*.

Lacroix, I, p. 88 :

Dès les mois de juin et de juillet, plusieurs ateliers de l'ouest formèrent des rassemblements insurrectionnels ; leurs attroupements isolés furent facilement dispersés...

Hugo, chap. XV (p. 65) :

...des révoltes partielles de noirs, qui, bien que promptement étouffées, avaient eu lieu aux *mois* précédents *de juin et de juillet*.

Lacroix, I, 89 :

A la mi-août, un incendie éclata, dans le nord, sur l'habitation Chabaud. Au même instant, l'atelier de l'habitation Lagoscette attenta à la vie de son gérant.

Hugo, immédiatement après :

...même aux premiers jours *d'août*, *dans les habitations Thibaud* (1) *et Lagoscette*...

Lacroix, I, 92 :

...livré aux torches des esclaves... les deux plus beaux quartiers de la colonie, celui de Morin et de la Limonade (cf. la carte, où on lit : Saint-Louis du Morin).

Hugo, même paragraphe (p. 66):

...j'aperçus à l'horizon une lueur rougeâtre s'élever et s'étendre du côté de *Limonade et de Saint-Louis du Morin* (1820 : du côté des plaines du Limbé).

(1) Lacroix a bien : CHABAUD. V. Hugo sur ses notes aura pris le *C* pour *T* et le *a* pour *i*.

Le chapitre XVI étudié *supra* se placerait ici.

Lacroix, I, p. VI :	Hugo, chap. XVII (p. 80) :
Fort, tout ouvrage en terre se qualifie ainsi à Saint-Domingue.	On appelait FORT à Saint-Domingue *tout ouvrage en terre.*
Lacroix, I, 13 :	**Hugo, chap. XX (p. 91) :**
...la ville ...le morne qui la domine.	*le morne qui domine la ville.*
Lacroix, p. VII :	**Hugo, chap. XXVI (p. 109) :**
Ouanga, sortilège, enchantement. **Lacroix, p. 94 :** Pendant que les dispositions préparatoires se faisaient dans le plus grand silence, leurs obis opéraient des ouanga, et exaltaient ainsi l'imagination des femmes et des enfants, qui chantaient et dansaient en démoniaques.	La plus vieille... se mit à crier : *Ouanga !* Je compris qu'elles allaient *opérer* un de ces *sortilèges* qu'elles désignent sous ce nom. (Peut-être voyons-nous ici la première idée du chapitre XXVI).
Lacroix, I, p. VI :	**Hugo, *id.* (p. 110) :**
chica, danse lubrique des noirs.	...cette *danse* lascive que les *noirs* appellent la *chica.*
Lacroix, I, p. V :	**Hugo, chap. XXVII (pp. 115-116) :**
Ajoupas, baraques élevées dans les camps des colonies ; ce sont des huttes couvertes en feuilles de palmier ou de bananier, qui ressemblent par leur forme conique aux tentes connues sous la désignation de canonnières.	...accroupis sur le seuil de leurs *ajoupas*, espèces de *huttes couvertes de feuilles de bananier ou de palmier, dont la forme conique ressemble à nos tentes canonnières.*

Lacroix, I, 55 (*a*), 58 (*b*), 62 (*c*), 62 (*d*), 63 (*e*) :

e) condamnation à la roue.

b) son second nommé Chavanne.

d) Jean-Baptiste, dit Chavanne.

a) fils d'un boucher du Cap.

c) Sachant combien les gens de couleur sont portés à la vanité, Ogé, pour se donner du crédit parmi les siens, avait acheté du prince de Limbourg, l'ordre du mérite du Lion, et s'était fait peindre en uniforme de colonel, décoré de la Croix de Saint-Louis.

Hugo, chap. XXVIII (p. 120) :

C'était le portrait de ce mulâtre Ogé, qui avait *été roué* l'année précédente au Cap, pour crime de rébellion, avec *son lieutenant Jean-Baptiste Chavanne*, et vingt autres noirs ou sang-mêlé. Dans ce portrait, *Ogé, fils d'un boucher du Cap*, était représenté comme il avait coutume de se faire peindre, *en uniforme de* lieutenant *colonel*, *avec la Croix de Saint-Louis*, *et l'ordre du mérite du Lion*, *qu'il avait acheté* en Europe *du prince de Limbourg*.

Lacroix, I, 101 :

Biassou [prenait le titre de] généralissime des pays conquis.

Hugo, *id.* (*ibid.*) :

« *Biassou*, *généralissime des pays conquis* ».

Lacroix, I, 101 :

On apprit par les premiers révoltés qu'on put se résoudre à faire prisonniers, qu'ils se qualifiaient de *gens du roi* ; que leur chef suprême, nommé Jean-François, prenait le titre de grand-amiral de France et son second, nommé Biassou, celui de généralissime des pays conquis.

Hugo, *id.* (p. 121) :

...les *gens du roi*. C'est sous ce titre que Jean-François, qui se faisait appeler *grand amiral de France*, et son camarade Biassou, désignaient leurs hordes de nègres et de mulâtres *révoltés*.

Lacroix, I, 409-410 :

Afin d'être mieux compris, [Toussaint Louverture] leur parlait en paraboles ; il employait souvent celle-ci : Dans un vase de verre plein de grains de maïs

Hugo, chap. XXIX (p. 125) :

...[Biassou] se fit apporter *un vase de verre plein de grains de maïs noir*, *il* y jeta *quelques grains de maïs blanc* ; puis, élevant le vase au-dessus de sa

noir, il mêlait quelques grains de maïs blanc et il disait à ceux qui l'entouraient : Vous êtes le maïs noir ; les blancs qui voudraient vous asservir sont le maïs blanc. Il remuait le vase et, le présentant à leurs yeux fascinés, *il s'écriait en inspiré* : Guetté blanc ci la la, c'est-à-dire : Voyez ce qu'est le blanc proportionnellement à vous.

tête, pour qu'il fût mieux vu de toute son armée :

— Frères, *vous êtes le maïs noir*, *les blancs* vos ennemis *sont le maïs blanc.*

A ces paroles, *il remua le vase*, et quand presque tous les grains blancs eurent disparu sous les noirs, *il s'écria d'un air d'inspiration* et de triomphe : *Guetté blan si la la !* *

L'astérisque renvoie à la note suivante : Voyez ce que sont les blancs relativement à nous !

Puis il continue : Une nouvelle acclamation, répétée par tous les échos des montagnes, accueillit la *parabole* du chef ([1]).

Reprenons notre confrontation et hâtons-nous de l'achever :

Lacroix, I, 195-196 :

C'étaient des pères qui étouffaient leurs fils, ou des fils qui plongeaient leurs bras sanglants dans le sein de leurs pères. Dans leur égarement réciproque, ils s'excitaient en se disant : Tue le mien, je tuerai le tien.

Hugo, ch. XXIX (p. 128) :

...ne frappez pas vous-même votre propre père. Si vous le rencontrez, dans les rangs ennemis, qui vous empêche, *amigos*, de vous dire l'un à l'autre : *Touyé papa moé, ma touyé quena toué* ? (Note : *Tue mon père, je tuerai le tien...*).

([1]) L'auteur d'*Oxiane* (qui parut la même année que le second *Bug-Jargal*) nous fournit l'occasion de comparer deux façons d'utiliser des sources de provenance analogue. Tout ce qui forme tableau chez Hugo et est dit en termes précis, devient ici vague et perd tout relief. *Oxiane*, t. II, pp. 205-206 : « Il fait apporter un vase de bois avec deux sacs de maïs ; la plus vive curiosité s'empare des nègres ; tous se pressent autour de lui pour voir ce qu'il va faire : il remplit le vase de maïs noir, il y mêle une poignée de grains blancs : Vous êtes le maïs noir, leur dit-il, vos ennemis sont le maïs blanc ». Il jette le tout sur la terre et, le montrant aux regards des nègres : — Vous hésitez ! s'écrie-t-il avec force ; puis, tendant la main vers les nuages de l'Occident, dans le sein desquels grondait le tonnerre avec plus de force, et dont s'échappaient des éclairs fréquents. — « La voilà, notre artillerie, marchons!»—Après quoi l'auteur a soin d'ajouter en note : «Rien n'est supposé dans ce récit, pas même le principal acteur ». Car tous n'ont pas encore perdu l'habitude d'insérer en marge la mention : *Historique*, nous prévenant ainsi que les pages veuves de cette affirmation n'ont rien à faire avec l'histoire et marquant par là ce que le genre a de bâtard.

Lacroix, I, 348 :	Hugo, ch. XXIX, p. 129 :
Cette discipline sur les barbares était le plus beau triomphe de Toussaint Louverture.	*Cette discipline* à laquelle Biasson avait plié ses égaux... me frappa, pour ainsi dire, d'admiration.

Hugo attribue, comme on le voit, à Biassou ce qui appartient à Toussaint Louverture ; plus loin, c'est Rigaud qu'il revêt des dépouilles du même :

Lacroix, I, 401-402 :	Hugo, chap. XXXI, (p. 134) :
Toussaint Louverture... vêtu comme les anciens propriétaires sur leurs habitations, c'est-à-dire en pantalon et en veste blanche de toile très fine, avec un madras autour de la tête...	En ce moment, un homme de couleur, *vêtu* d'une *veste* et d'un *pantalon blanc*, coiffé *d'un madras*, à la manière des riches colons, arriva près de Biassou.
Lacroix, I, 59 :	**Hugo, *id.* (*id.*) :**
Rigaud, chef du rassemblement des Cayes, devenu depuis général. Cet homme de couleur, d'un esprit distingué...	C'était le *chef* mulâtre *du rassemblement des Cayes, depuis* connu sous le nom de GÉNÉRAL RIGAUD, homme rusé sous des dehors candides, cruel sous un air de douceur...
Lacroix, I, 114 :	**Hugo, *id.* (p. 134, a), puis plus bas, b) :**
La nature fut aussi purgée à cette époque de Boukman, premier chef de l'insurrection ; ce noir... fut tué dans un combat. On exposa sa tête sur la place d'armes du Cap...	*a*) *Bouckmann* vient d'être *tué dans un engagement...*, et les blancs ont dû *exposer sa tête*. *b*) Les monstres ont coupé *sa tête...* dans *la place d'armes* de leur ville *du Cap*.
Lacroix, I, p. VI :	**Hugo, ch. XXXI (p. 136) :**
Fatras, nègre infirme ou caduc.	Fatras (note : Nom sous lequel on désignait un vieux nègre hors de service).

Le chapitre XXXIII présente quelques noms géographiques appartenant à la partie espagnole de Saint-Domingue ; l'auteur les aura trouvés sur la carte placée à la fin de l'ouvrage de Lacroix. Le même chapitre nous renvoie encore à Lacroix.

Lacroix, I, p. v :	Hugo, chap. XXXIII (p. 159) :
Calalou, ragoût créole.	Calalou (en note : ragoût créole).

La fièvre de Siam du chap. XXXVIII nous paraît bien être la *fièvre jaune* ou le *mal de Siam* de Lacroix, II, 197.

Nous aurons à signaler le rapport indéniable de la fin d'un paragraphe du chap XLII avec la page 142 du premier volume de Lacroix : il s'agira de comparer Habibrah à un certain Romaine-la-Prophétesse. Le début du même paragraphe offre des ressemblances aussi frappantes avec un autre passage de la même source :

Lacroix, I, 112-113 :	Hugo, chap. XLII (pp. 200-201)
Jeannot, qui avait servi de guide dans la première battue faite si mal à propos dans les mornes du Cap, était devenu un des chefs les plus féroces de la révolte... On raconte de ce Jeannot [des] cruautés qui ne sont que trop avérées... L'atrocité de cette action indigna Jean-François, qui jalousait Jeannot pour l'éclat dont il s'environnait. En effet, il ne se rendait plus de son camp à la messe du curé de la Grande-Rivière que dans une voiture attelée de six chevaux. Jean-François l'attaqua,	*Jeannot*, ce même chef des noirs *qui avait servi de guide* aux blancs pour les attirer dans l'embuscade de Dompte-Mulâtre, Jeannot aussi vient de mourir. Vous savez... qu'il rivalisait d'*atrocité* avec... — Oui, *Jean-François*, qui n'a d'autre défaut qu'un luxe funeste, et l'étalage ridicule de cette *voiture à six chevaux* qui le mène chaque jour *de son camp à la messe du curé de la Grande-Rivière*, *Jean-François* a puni les fureurs de Jeannot. Malgré les *lâches* prières du brigand, quoiqu'à son dernier moment il

le prit et le fit fusiller. La cruauté n'est souvent que l'énergie de la lâcheté. Jeannot en fournit la preuve ; il mit tout en usage pour se soustraire au supplice ; quand il vit qu'on refusait sa grâce au curé de la Marmelade, chargé de l'exhorter, il se cramponna à lui avec tant de force, que la violence dut recourir à la douleur pour l'en détacher. Jean-François... le fit fusiller au pied d'un arbre garni de crochets de fer, auxquels ce monstre attachait ses victimes par le milieu du corps...

se soit *cramponné au curé de la Marmelade, chargé de l'exhorter, avec tant de* terreur qu'on a dû l'arracher de force, le monstre a été *fusillé* hier, *au pied* même *de l'arbre* armé *de crochets de fer auxquels* il suspendait *ses victimes* vivantes...

Le nom de Dompte-Mulâtre lui-même est emprunté à Lacroix et nous le retrouvons ailleurs :

Lacroix, I, 204 :

Un défilé d'une aspérité telle qu'il porte le nom de *Dompte-Mulâtre.*

Hugo, chap. XXII (p. 95) :

L'*aspérité* de ces escarpements avait fait donner à ce lieu le nom de *Dompte-Mulâtre* (Ce qui suit montre que Hugo a retenu l'idée d'un *défilé*, sans qu'il emploie le mot).

Lacroix, I, 195 :

André Rigaud... Lorsqu'on lui faisait part des cruautés des siens, son mécontentement, qu'il eût pu appesantir au moyen de son crédit tout puissant, se bornait à le faire écrier : Mon Dieu, qu'est-ce que le peuple en fureur !

Hugo, chap. XLII (p. 202) :

...ce même *Rigaud* qui la veille avait vu d'un front tranquille tant d'horreurs se commettre devant lui, paraissait s'indigner... et *s'écriait* avec une hypocrite consternation : — Eh ! *mon* bon *Dieu, qu'est-ce que* c'est qu'un *peuple en fureur* !

* * *

Nous n'avons rien dit encore de l'*obi* [1] Habibrah, frère cadet de Quasimodo et de Triboulet, mais bien plus repoussant; car, quoiqu'il soit postérieur à *Han d'Islande*, il touche encore par plus d'un point au traître du mélodrame ; il y a « quelque chose de trop rampant dans sa servilité » (chap. IV) et son abjection se marie à une vile férocité qui n'avait sévi que trop souvent sur les théâtres des Boulevards. Non moins que le nègre généreux, le monstre barbare fut légué à Victor Hugo par une tradition et, si l'auteur de *Bug-Jargal* en a fait une figure originale, ce n'a pas été d un coup.

L'*obi* Habibrah se voit attribuer dans le roman le rôle que jouèrent les prêtres dans la réalité pendant l'insurrection de Saint-Domingue.

« La plupart des curés n'étaient restés parmi [les révoltés] que pour tirer profit de leur ignorance ou pour la diriger au gré d'un fanatisme furieux » Lacroix, I, 108.

« Le général de Laveaux fit conduire, enchaînés, au Cap, le curé de la Grande Rivière et celui du Dondon, qui avaient tour à tour pris le titre d'aumôniers des chefs de la révolte » *id.*, I, 232.

« Biassou, prévient l'abbé de la Haye [curé du Dondon] que les divers chefs de sa nation l'ont nommé vice-roi des pays conquis ; qu'ils doivent se rendre au Dondon pour y faire chanter une grand'messe et un *Te Deum* solennel ; qu'il le prie de lui préparer un discours qu'il se propose de

---

[1] C'est encore Lacroix qui a enseigné à Victor Hugo ce que c'est qu'un *obi*. Si nous transcrivons les trois passages où V. Hugo emploie ce mot et l'explique, la pauvreté du commentaire nous surprendra : « C'est un obi ». En note : « Un sorcier » (chap. IV) ; « Votre Pierrot est un sorcier, un obi... » (chap. XVIII) ; « L'obi !... Je devinai que c'était le sorcier.» (chap. XXVI).

C'est que Lacroix ne lui enseigne rien d'autre : « obi, synonyme de sorcier », I, p. VII.

prononcer à cette époque devant son peuple assemblé... » *id.*, I, 233.

C'est à leur exemple qu'au chapitre XXVIII Habibrah célèbre la messe ; et cette messe est suivie (chap. XXIX) d'un discours de Biassou.

Le hideux nain n'est pas seulement le prêtre des révoltés ; plus d'un voyageur, chose curieuse, l'a peint, même avant l'insurrection, en lui assignant ses diverses fonctions :

« On trouve quelquefois, dit Wimpfen (réédité par Savine p. 91), parmi eux [les esclaves de Saint-Domingue] *un fripon*, qui aura été en Afrique ou *médecin*, ou *prêtre*, ou *sorcier*, et c'est alors un *homme très dangereux* ».

Fripon, médecin, prêtre, sorcier, homme très dangereux, autant de noms qui conviennent à l'*obi* Habibrah.

Même un colon (1) l'a vu à l'œuvre :

« Un nommé Jeannot, esclave sur l'habitation Bulet, fut à la fois général, médecin de l'armée et sorcier. C'était bien le nègre le plus féroce qu'on ait jamais vu. Sa barbarie, dont je ne rapporterai pas des traits, parce qu'ils paraîtraient invraisemblables même aux lecteurs de Madame Radcliffe, épouvanta bientôt l'armée... ».

Le prêtre perfide, « le Basile des Antilles », qui tente de perdre d'Hérouville et est à la suite de Biassou dans le roman de Picquenard, n'a-t-il pas cédé quelques-uns de ses traits ignobles au Habibrah de Hugo ?

« Jamais physique ne m'a plus frappé que le sien. Il semblait être le crime personnifié. Petit, noir, le teint jaune et

---

(1) *De l'utilité des colonies...* par M. Mazères, colon. Paris, 1814, 8°, p. 65. Victor Hugo a pu connaître cet opuscule ; Nodier en rend compte dans ses *Mélanges de littérature et de critique*, Paris, 1820, II, 220-227.

livide, excessivement maigre, il avait des yeux noirs et perçants comme ceux d'un lynx, qui peignaient tour à tour la rage, l'hypocrisie et le désespoir ». *(Adonis ou le Bon Nègre*, p. 162, note*)*.

Mais Victor Hugo lui-même, par la bouche de Bug-Jargal, fait un rapprochement plus précis : « Vous avez, dit-il à Biassou, dans votre camp je ne sais quel obi, je ne sais quel jongleur comme ce Romaine-la-Prophétesse... » (chap.XLII). Il n'est donc pas interdit de penser que Habibrah n'a pas été créé tel qu'il est par la seule imagination de Victor Hugo. Serait-ce par hasard et pour faire une comparaison inutile que Bug-Jargal établit un rapport entre les deux fripons ?

V. Hugo en 1826, pas plus que Lacroix en 1820, ne se contente de nommer Romaine-la Prophétesse.

Lacroix, t. I, p. 142 :

Un griffe espagnol nommé Romaine-Rivière, et plus vulgairement Romaine-la-Prophétesse, était venu avec une bande fanatique de noirs et d'hommes de couleur s'établir au Trou-Coffi.

Du milieu de son camp, où il profanait les saints mystères, il appelait au meurtre et au carnage les ateliers des hauteurs et de la plaine de Léogane. Il se disait inspiré par la Vierge Marie, qu'il consultait en mettant sa tête dans le tabernacle... Il transmettait lui-même ses réponses ; elles promettaient toujours des victoires certaines, des pillages faciles...

Hugo, chap. XLII [Ed. définitive, p. 201] :

Il y a au *Trou-Coffi* un charlatan mulâtre, *nommé Romaine-la-Prophétesse*, qui *fanatise une bande de noirs* ; *il profane la Sainte Messe* ; il leur persuade qu'il est en rapport avec la *Vierge*, dont il *consulte* les oracles *en mettant sa tête dans le tabernacle* ; et il pousse ses camarades *au meurtre et au pillage*, au nom de *Marie* !

Outre la parenté et parfois l'identité de plusieurs formules communes, on aura remarqué que le « charlatan mulâtre » de Hugo est chez Lacroix « un griffe espagnol ». Et qu'est-ce qu'Habibrah ? « C était un nain espagnol, griffe de couleur » (chap. IV). Nul doute donc que Romaine-la-Prophétesse n'ait aidé à la conception du personnage de Victor Hugo. Mais, chose remarquable, il ne lui a fourni que des traits documentaires. Il n'y a pas, dans le personnage historique de Romaine-la-Prophétesse, un seul détail qui nous fasse penser qu'il s'agisse d'un nain ou d'un monstre quelconque. Victor Hugo habille d'une défroque historique son « traître » de mélodrame ; mais la physionomie grimaçante, « la conformation physique » « si étrange » du nain hideux (ch. IV), l'imagination du poète les portait déjà toutes créées.

Rien ne le prouve mieux que le soin avec lequel il le dépeint. Des deux nouvelles figures du roman de 1826, celle d'Habibrah est proche, précise, pittoresque, autant que celle de Marie est banale, flottante, lointaine. Marie n'est, nous l'avons dit, qu'une « utilité » ; le monstre est une création originale qui ne s'explique pas par des influences littéraires ou de milieu, mais a été imposée à Victor Hugo par son imagination. Comme on voit, cette imagination est déjà marquée d'un des caractères qu'elle gardera jusqu'à sa pleine maturité.

* * *

Arrêtons ici cette étude, trop longue et pourtant incomplète. Ne parlant que de *Bug-Jargal*, nous ne pouvions songer à suivre pas à pas le développement de l'originalité de Victor Hugo. Il ne fallait pourtant pas laisser échapper l'occasion de comparer deux états d'une même œuvre, lorsque surtout les

deux textes, sont séparés par les six années qui de l'adolescent ont fait un jeune homme.

Nous aurions pu rechercher ce qu'il y a déjà du *poète* dans la seconde version. « Il y a des voix partout et pour tout ; il y a la voix des oiseaux, il y a la voix de l'eau, il y a la voix du vent dans les feuilles...». (chapitre VIII) : de telles notations manquent absolument dans la petite nouvelle de 1820. Nous aurions aussi relevé les formules frappantes qui enferment dans leur concision plus de sens que les paraphrases verbeuses dont l'auteur sera plus tard coutumier : « le temps (dit Habibrah) où j'étais petit et pas encore nain » (chapitre VIII). Mais nous nous serions écarté ainsi de notre sujet jusqu'à le perdre de vue.

Nous avons voulu, au contraire, le délimiter ; ses bornes sont étroites, mais nettement tracées.

Si l'écrivain digne du nom est celui qui renie les mensonges d'une tradition pour n'en professer que les qualités vivaces, il était utile de déterminer quelle servitude subit Victor Hugo entre 1820 et 1826 et jusqu'à quel point il s'en libéra. Nous avons tâché de montrer ce que les lectures de l'adolescent, que sa mère envoyait louer des romans chez Royol, avaient pu déposer en lui du romanesque d'Ancien Régime. Il n'est pas difficile de voir par quelle nouvelle *convention* l'ancienne a été supplantée ; or cette convention n'en deviendra une qu'à la longue : en 1826, elle fait partie de l'originalité de Victor Hugo.

Nous voudrions avoir mis en lumière deux traits de cette originalité. Le premier lui est commun avec tous les grands écrivains : le jeune romancier tourne son esprit vers une sorte de vraisemblance (qui nous paraît bien laborieuse), et il ouvre les yeux sur le vrai ; il a devant un spectacle le

don ou la volonté (est-ce très différent ?) de choisir le fait et les termes caractéristiques.

L'autre caractère lui est propre ; déjà ses premiers vers ont révélé son goût pour les personnages bizarres [1] ; *Han d'Islande* nous le confirme ; et voici maintenant, avant une foule d'autres, le nain Habibrah. Victor Hugo en 1820 n'y a même pas pensé ; il le décrit longuement et complaisamment en 1826 ; absent du premier *Bug-Jargal*, le hideux *obi* joue dans le second un rôle de vedette.

Il est aisé de se faire « prophète du passé » ; n'y manquons donc pas. Oui, notre prétention est de voir dans *Bug-Jargal* tous les romans de Victor Hugo en germe. Mais en germe seulement : la grandeur va se déformer dans le gigantesque, la magnanimité romanesque dans une charité surhumaine, donc inhumaine, la monstruosité dans la laideur humiliée mais moralement triomphante.

Dès 1826, Victor Hugo — en littérature, s'entend — ouvre sur les choses des yeux qui voient, et sur les hommes des yeux de visionnaire.

---

(1) Voyez les *Cyclopes, Cacus, Achéménide* (*Victor Hugo raconté*) ; voyez encore le *Conservateur littéraire*, 20 mai 1820, 5 août 1820.

APPENDICE

Quelques sources de « Han d'Islande »

Han d'Islande, commencé avant le 21 avril 1821, fut publié avant le 4 février 1823 [1] ; entre ces deux dates se place celle du mariage du jeune auteur, déjà connu par ses *Odes*. Il collabore à la *Muse Française* pour laquelle il écrira bientôt (en juin 1823, publié en juillet 1823) un article sur Walter Scott, son maître.

M. Maigron a déjà dit que « *Han d'Islande* n'est pas un roman historique, mais il est exécuté dans la manière dramatique de Walter Scott. C'est ce qui en fait la première imitation sérieuse, en France, de l'Ecossais... La forme n'appartient qu'à Scott ; et Hugo n'a fait qu'appliquer les procédés qu'il analysait si bien dans l'article de la *Muse Française*. Il serait facile d'en apporter des preuves, si elles n'étaient pas à portée de toutes les mains. Voyez, par exemple, les dialogues populaires du premier chapitre ; c'est du pur Walter Scott. Tous les critiques ont d'ailleurs signalé cette ressemblance » [2].

M. l'abbé Dubois a rapproché les chapitres 37, 38, et 39 de *Han d'Islande* d'une « variété » intitulée *Berdon le Roux*,

---

(1) Abbé Dubois, *Bio-bibliographie de Victor Hugo de* 1802 à 1825. Paris, 1913.

(2) *Le roman historique à l'époque romantique*, p. 143 n. 2. M. Maigron précise : « Il y a aussi dans *Han d'Islande* des imitations de détail de Scott. Le héros rappelle d'assez près le brigand Hatteraich de *Guy Mannering*, et les scènes de la caverne et des ruines ont dans les deux romans beaucoup de ressemblance. Ranald Mac Eag, c'est-à-dire Ranald enfant du Brouillard dans la *Légende de Montrose*, XIII, pourrait bien avoir servi de modèle au vieux noble emprisonné de *Han* ; comme le major Belleden des *Puritains* avoir inspiré, dans le roman de Hugo le jeune Français (*sic*) qui a toujours des citations de *Cyrus* et de la *Clélie* sur les lèvres ».

chanson norvégienne publiée dans l'*Etoile* du 26 septembre 1821 et dont l'auteur est Abel Hugo, le frère de Victor.

On sait aussi quels personnages se cachent derrière les noms d'Ethel et d'Ordener, les deux jeunes premiers : « Ethel, c'est toi », écrit le romancier à sa fiancée (29 août 1822) [1]. Dix ans plus tard, il reconnaît que « ce livre représente assez bien l'époque de la vie à laquelle il a été écrit, et l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence, quand on est amoureux de son premier amour, quand on convertit en obstacles grandioses et poétiques les empêchements bourgeois de la vie ». (Préface de 1833).

*
* *

On n'a pas encore recherché les sources littérales de *Han d'Islande* ; c'est cette enquête que nous entamons ici en transcrivant en regard l'un de l'autre le texte de Victor Hugo et celui de ses sources, sans nous départir du principe suivant : ne relever que les imitations *évidentes*.

L'influence de Joseph de Maistre sur l'auteur de *Han d'Islande* a été signalée ; les *Soirées de Saint-Pétersbourg* ont fourni l'épigraphe [2] du chapitre XII de la première édition : c'est le passage sur le bourreau autour duquel on fait le vide. A cette épigraphe correspondent dans le texte de Victor Hugo les paroles prononcées par la femme du bourreau de la tour de Vygla : « Mieux vaut l'éclair de la tempête que le foyer de la tour de Vygla. Le seul vivant qui puisse entrer ici n'entre dans aucune demeure des autres vivants, il ne quitte

---

(1) Abbé Dubois, *Victor Hugo. Ses idées religieuses de 1802 à 1825*. Paris 1913 pp. 270 sq.

(2) Remplacée ensuite par un passage de Shakespeare, cf. abbé Dubois., p. 145, n. 1.

la solitude que pour la foule, il ne vit que pour la mort. Il n'a de place que dans la malédiction des hommes, il ne sert qu'à leurs vengeances, il n'existe que pour leurs crimes. Et le plus vil scélérat, à l'heure du châtiment, se décharge sur lui du mépris universel, et se croit encore en droit d'y ajouter le sien ». (Chap. XII).

Mais le même chapitre contient des détails documentaires sur l'état de bourreau que le jeune romancier n'a pu trouver dans le livre de Joseph de Maistre. Les voici, tels qu'il les a empruntés au tome VI de l'*Encyclopédie* (1756), à l'article *Exécuteur*, pages 229 à 231.

Han d'Islande :	*Encyclopédie* :
Du mépris, moi, du mépris pour vous, seigneur maître ! pour vous dont la présence dans une province donne à cette province le *merum imperium* ! [Note *Droit de sang*, d'avoir un bourreau]	Beyer dit... que ceux qui ont droit de justice, n'ont pas tous droit d'avoir un exécuteur, mais seulement ceux qui ont *merum imperium*, qu'on appelle *droit de glaive* ou justice de sang... (p. 230, *a*).
pour vous, qu'Aristote, livre six, chapitre dernier de ses *Politiques*, classe parmi les magistrats,	Chez les Grecs cet office n'était point méprisé, puisqu'Aristote, *liv. VI de ses Politiques, chap. dernier*, le met au nombre des magistrats (p. 229, *b*).
et dont Paris de Puteo, dans son traité *De Syndico*, fixe le traitement à cinq écus d'or, comme l'atteste ce passage : *Quinque aureos manivolto* !	Paris de Puteo, en son traité *de syndico*, au mot *manivoltus*, dit que... il faut lui payer cinq écus pour son salaire, *quinque aureos* (p. 230, *b*).
pour vous seigneur, dont les confrères à Cronstadt acquièrent la noblesse après trois cents têtes coupées : pour vous dont les terribles mais honorables fonctions sont remplies avec orgueil, en Franconie,	Quelques-uns prétendent même qu'en certains endroits de l'Allemagne, le bourreau acquiert le titre et les privilèges de noblesse, quand il a coupé un certain nombre de têtes, porté par la coutume du pays (p. 230, *a*).

par le plus nouveau marié, à Reutlingue par le plus jeune conseiller, à Stedien par le dernier bourgeois installé ! Et ne sais-je pas encore, mon bon maître, que vos confrères ont en France droit de *havadium* sur chaque malade de Saint-Ladre, sur les pourceaux, et sur les gâteaux de la veille de l'épiphanie !

...Adrien Beyer... fait voir... qu'en Franconie, c'était le nouveau marié ; qu'à Reutlingue, ville impériale de Souabe, c'était le conseiller dernier reçu ; et à Stedien, petite ville de Thuringe, celui des habitants qui était le dernier habitué dans le lieu... (p. 229, *b* et 230, *a*).

...Ces droits, dont parle Sauval, sont ce que l'on appelle communément *havage*, et ailleurs *havée*, *havagium*, *havadium* (p. 231, *b*).

...Le bourreau avait à Paris, des droits... sur chaque malade de S. Ladre, en la banlieue, sur les gâteaux de la veille de l'Epiphanie... sur les pourceaux... (p. 231, *b*).

Comment n'aurais-je pas un profond respect pour vous quand l'abbé de Saint-Germain-des-Prés vous donne chaque année, à la Saint-Vincent, une tête de porc, et vous fait marcher en tête de sa procession !

...Sauval... dit... que l'abbé de Saint-Germain-des-Prés lui donnait autrefois, le jour de S. Vincent, patron de son abbaye, une tête de pourceau, et le faisait marcher le premier à la procession (p. 231, *b*).

* * *

L'action est à Drontheim ; Victor Hugo ne connaît cette ville que par le *Voyage en Norvège avec des observations sur l'histoire naturelle et l'économie*, traduit de l'allemand de Jean-Chrétien Fabricius (par Millin), Paris et Strasbourg, an X (1802).

Han d'Islande, chapitre II :

Drontheim offre un aspect agréable lorsqu'on y arrive par

Fabricius, pages 225-227 :

Drontheim est une ville considérable et commerçante ; elle

le golfe auquel cette ville donne son nom ; *le port assez large, quoique les vaisseaux n'y entrent pas aisément en tout temps...*

On voit dans le fond la ville assise *sur une plaine* bien cultivée, et surmontée par les hautes aiguilles de *sa cathédrale. Cette église, un des plus beaux morceaux de l'architecture gothique,* comme on peut en juger par *le livre du professeur Shoenning... qui la décrivit avant que de fréquents incendies ne l'eussent ravagée... Au milieu du port, à une portée de canon du rivage,* s'élève *sur une masse de rochers* battus des flots, la solitaire *forteresse de Munckholm,* sombre *prison...*

est située *dans une plaine* peu étendue, sur *un golfe* très vaste... Drontheim a trois églises, *dont la cathédrale est un chef-d'œuvre de l'architecture gothique.* Quoique *dégradée par différents incendies,* cette église fait encore voir dans ses restes la vaste étendue qu'avait autrefois son enceinte, et surtout le goût et la richesse des décorations dont elle était ornée. On y admire principalement les morceaux de sculpture dont *le Prof. Schoenning nous a communiqué une description...*

...Deux *châteaux,* dont l'un... et l'autre, *Munckholm, sur un rocher au milieu du port, à une portée de canon de la terre...* Munckholm *sert de prison* d'état.

Le port... est vaste et profond... Cependant quelques écueils qui sont placés à son entrée en rendent l'accès difficile. *Les navires ne les franchissent que* dans les hautes marées.

La même source a fourni à Victor Hugo l'orthographe de *Guldenloëwe* pour Guldenlew (*H. d'I.*, 1re préface, F. p. 62), *le fanal de Walderhog* (*H. d'I.* chap. III, F. pp. 305-309), *la grotte de Walderhog* (*H. d'I.* chap. XIX, F. *ibid.*), *le tombeau du roi Walder (H. d'I.* chapitre *XXIX*, F. *ibid.), les mines de Roeraas*, la *Storwaardsgrube* ; elle l'a renseigné sur l'*eider*, le *lombric marin*, le *chien de mer* :

Han d'Islande, chap. VI :

L'eider [Note : *Oiseau qui donne l'édredon. Les paysans*

Fabricius, p. 283 :

L'eider... cet oiseau qui donne ce *duvet* précieux qu'on nomme

norvégiens lui construisent des nids, où ils le surprennent et le plument] : *on lui fait son nid, on lui prend son duvet.*

édredon... Les habitants eux-mêmes préparent son nid ; mais en récompense, *ils s'approprient le duvet* qu'ils y trouvent.

Ibid., chap. VII :

Le lombric marin se nourrit de sable [Cp. chap. XII : *Le lombric marin... mange du sable.*]

Fabricius, p. 246 :

Le lombric marin... Leur corps était rempli d'un gros *sable* que l'on regarde comme leur *nourriture.*

Ibid., chap. XXII et note :

Les chiens de mer sont redoutés des pêcheurs, parce qu'ils effraient les poissons.

Fabricius, p. 281 :

Des chiens de mer... Ce squale *est détesté des pêcheurs, parce que sa présence fait déserter les poissons.*

C'est encore Fabricius qui a expliqué à Victor Hugo deux mots barbares, *odelsrecht* et *rindebrod.*

Han d'Islande, chap. VII et note :

Odelsrecht, loi singulière qui établissait parmi les paysans norvégiens des sortes de majorats. *Tout homme qui* était contraint de se défaire de son patrimoine pouvait empêcher *l'acquéreur* de l'aliéner, *en déclarant tous les dix ans à l'autorité* qu'il était dans l'intention de le racheter.

Fabricius, p. LXVI :

Cette loi, appelée *Odelsrecht...* consiste en ce que chacun, en prouvant qu'il descend en ligne directe du propriétaire d'un bien, peut rentrer en sa possession en rendant à l'acquéreur le prix de son acquisition. *Il faut pour cela déclarer au tribunal, tous les dix ans, que* c'est le défaut d'argent qui seul empêche de *racheter la propriété*, mais *qu'on s'en réserve toujours le droit.*

Ibid., chap. XII et note :

...Un morceau de *rindebrod* [Note : *Pain d'écorce dont se*

Ibid., p. XXVII :

[Famine dans les provinces éloignées de la mer]. *Les habi-*

nourrit la classe indigente en Norvège].

tants ne connaissent pas alors d'autre moyen de pourvoir à *leur nourriture* que le misérable *pain d'écorce.* [Note : *Rindebrod*].

C'est la même source également (et non Mallet ni les *Lettres sur le Danemark* (1)) qui lui a appris que : « *Il n'y a en Norwège que deux comtés, Larvig et Jarlsberg, et une baronnie* ». (*H. d'I.*, chap. XLVI ; cp. F., p. LXIV : « *Norwège*... on ne connaît *dans toute la contrée que deux comtés, Larvig et Jarlsberg, et une baronnie* »).

Enfin, Victor Hugo s'est aidé de Fabricius pour commettre un contresens ; en effet, on lit dans ce dernier, p. 378 : « [Les Norvégiens]... leur pays... est pauvre, et il ne faudrait pas l'appauvrir encore par des mesures semblables à celle par laquelle le roi s'est déclaré tuteur né de tous les mineurs de Norwège. A ce titre, il prend l'argent qui leur appartient ; c'est sans doute pour le conserver, et il leur en paie quatre pour cent, à la vérité... » (Cp. à la table des matières, p. 407 : « Mineurs (Enfants) : en Norwège le roi est leur tuteur né »).

Il s'agit évidemment d'enfants qui n'ont pas atteint l'âge de la majorité ; Victor Hugo, au cours d'une lecture rapide et préoccupé, comme il l'était, des ouvriers de Rœraas, Kongsberg, etc. (2), qui jouent un rôle dans son roman, a fait de ces enfants mineurs « des ouvriers des mines, dont le roi hérite en sa qualité de leur tuteur né ». (*Han d'Islande*, chap. VI).

---

(1) Mallet, *Histoire de Dannemarc*, 3e éd., 1788, tome IX, p. 157, note, renvoie aux *Lettres sur le Danemarc*, tome II, lettre 32 ; or dans la lettre alléguée, il y a bien les deux comtés de Laurwigh (*sic*) et Jarslberg,mais on ne mentionne pas de baronnie.

(2) Nous signalons à l'attention des chercheurs l'ouvrage de Engestrom, *Guide des voyageurs aux carrières et mines de Suède*, Stockholm, 1796, 8°, que nous n'avons pu atteindre.

* * *

Mais la source la plus importante du jeune romancier est l'*Histoire de Dannemarc* du Genevois Mallet. Il fallait d'ailleurs s'y attendre ; l'auteur (1) était célèbre. Son *Introduction à l'histoire de Dannemarc* (1755), ses *Monuments de la Mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves* (1756), sa traduction de l'*Edda* révélèrent un monde nouveau. On mit ses œuvres en allemand et en anglais : Klopstock, Gray, Mme de Staël sont ses débiteurs (2) ; Voltaire l'a lu. Son influence aida au succès d'*Ossian* (3) ; Thomas, Mérian, le baron de Bock, Parny, Campenon (4), Marchangy (5) le citent ou lui font des emprunts.

Victor Hugo doit à Mallet des anecdotes plus ou moins curieuses, quelques formules, quelques noms de sonorité étrange et des détails historiques.

Les noms d'abord :

Han d'Islande :	Mallet (6) :
Chap. I : « L'évêque Isleif, qui a fait l'histoire d'Islande ».	Tome I, p. 46, n. 2 : « Ce premier historien islandais est Isleif, évêque de Scalholt ».
Chap. IX : « l'évêque de Scalholt ».	
Chap. XLVI : « Isleif, évêque de Scalholt, premier historien islandais ».	
Chap. III : Sciold.	Tome III, p. 20.
Ibid. : Havar.	*Ibid.*, p. 24.

(1) Voyez sur lui, Sismondi, *De la vie et des écrits de P. H. Mallet*, Genève, Paschoud, 1807.
(2) Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger*, t. II, pp. 46 sq.
(3) Van Tieghem, *Ossian en France*, Paris, 1917, t. I, p. 192.
(4) Id., *ibid.*, t. I, pp. 243, 244, 385, etc.
(5) Maigron, *Le roman historique*, p. 69, note 3.
(6) Nous citons d'après l'*Histoire de Dannemarc* par M. P. H. Mallet... 3e éd. A Genève et à Paris, 1788 (9 volumes).

Chap. VI : Thormodus Torfœus.	Tome I, p. 41.
Ibid. : « Ingolphe, le chef de ma race », dit Han d'Islande.	*Ibid.* pp. 229-230 : Ingolphe découvre l'Islande.
Ibid. : Snorro Sturleson.	Tome I, p. 155.
Chap. VIII : Saemond Sigfusson.	Tome II, p. 30.
Chap. IX : Hannus de Thulé = Han d'Islande.	Tome I, p. 231 : « L'Islande ne pourra plus être la *Thulé* dont les anciens parlent souvent. »
Chap. XIII : Halfdan.	Tome III, p. 26.
Chap. XXI : Le roi Olaüs.	*Ibid.*, p. 139.
Chap. XXII : Saint Willebrood.	*Ibid.*, p. 96, note 1.
Chap. XXVIII : Gormond le Vieux.	*Ibid.*, p. 44.
Chap. XLVI : Rudbeck.	Tome I, p. 256, n. 1.
Ibid. : Saxon le Grammairien.	*Ibid.*, p. 122 et passim.
Ibid. : Frode le Savant.	Tome II, p. 30.

Signalons une erreur de transcription :

Chap. IX : « [Ethel lui lut] l'histoire de la bergère Allanga, qui refusa un roi jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il était un guerrier. Le prince Regner Lodbrog n'obtint la bergère qu'en revenant vainqueur [du brigand de Klipstadur, Ingolphe l'Exterminateur]. »	Mallet, tome I, chap. XII, pp. 281-284 rapporte cette légende, mais il nomme la bergère Aslauga.

Formules, notes et anecdotes :

Han d'Islande :	Mallet :
Chap. VI : « Quand un homme allume sa lampe, la mort est chez lui avant qu'elle soit éteinte. »	Tome II, p. 278 : « Quand un homme allume du feu, la mort est chez lui avant qu'il soit éteint ».

Chap. VII : « Le vrai nom d'Odin est *Frigge*, fils de *Fridulph* ».

Tome I, p. 52 : « Odin... Son véritable nom était Frigge, fils de Fridulphe ».

Ibid. : « Le golfe nommé Otte-Sund s'appelait autrefois *Limfiord* et n'a pris le nom d'*Otte-Sund* qu'après qu'Othon le Roux y eut jeté sa lance ».

Tome III, p. 61 : « Othon II ou le Roux... le golphe nommé Limfiord... ; il jeta, dit-on, sa lance dans la partie de ce golphe qui a toujours porté depuis ce temps-là le nom de détroit d'Othon (*Otte-Sund*). »

Chap. XIV : « Pour le meurtre d'un prince, on paiera, comme en 1150, quatorze cent quarante doubles écus royaux... »

Tome I, p. 160 : « Pour le meurtre d'un grand, d'un prince, la composition était de 1440 sous... »

Chap. XIX et note : « Encore si ces imposteurs se bornaient aux rois, s'ils imitaient tous le danois Borch et le milanais Borri, ces alchimistes qui se jouèrent si complètement de notre Frédéric III » (Note : « Frédéric III fut la dupe de Borch ou Borrichius, chimiste danois, et surtout de Borri, charlatan milanais, qui se disait le favori de l'archange Michel. Cet imposteur après avoir émerveillé de ses prétendus prodiges Strasbourg et Amsterdam... il osa tromper les rois. Il commença par la reine Christine à Hambourg, et termina par le roi Frédéric à Copenhague »).

Tome IX, pp. 145-146, note : « Il [Frédéric III] eut le malheur de se laisser séduire par Borch ou Borrichius, chimiste danois qui avait du savoir, mais surtout par Borri, Milanais de naissance qui se disait alchimiste, et se vantait d'être le favori de l'archange Michel qui lui avait appris de merveilleux secrets. C'était l'imposteur de son siècle... Borri opérait des prodiges... à Strasbourg et à Amsterdam où il séjourna longtemps. De là il vint à Hambourg où il trouva la reine Christine qu'il encensa et persuada aussi longtemps qu'elle eut de l'argent. Il passa ensuite en Danemark où Frédéric eut la faiblesse de l'accueillir et le malheur de le croire et de dépenser plusieurs millions avec lui ».

Chap. XXIV et note : « Il descend d'un *jarl* ou d'un *kersa* ». (Note : « Les anciens seigneurs

Tome IX, pp. 154-155 : « Une nouveauté... qui fut due également aux conseils et à la poli-

en Norvège, avant que Griffenfeld fondât une noblesse régulière, portaient les titres de *hersa* [baron], ou *jarl* [comte]. »).

tique de Schumacker (= Griffenfeld), ce fut l'établissement d'une noblesse titrée, dans les deux royaumes,... L'ancienne histoire de Dannemarc fait mention, à la vérité, de la dignité de *jarl*, mot qu'on rend par celui de *comte*, et de celle de *hersa* qu'on traduit par le mot de *baron*. »

Chap. XLIII et note : « Il vous a suffi d'une lettre de l'alphabet pour provoquer la guerre avec la Suède. » (Note : « Il y avait eu en effet de graves différends entre le Danemark et la Suède, parce que le comte d'Ahlefeld avait exigé, dans une négociation, qu'un traité entre les deux états donnât au roi de Danemark le titre de *rex Gothorum*, ce qui semblait attribuer au monarque danois la souveraineté de la Gothie, province suédoise ; tandis que les Suédois ne voulaient lui accorder que la qualité de *rex Gotorum*, dénomination vague... »

Ibid., pp. 229-230 : « ...les difficultés qui s'élevèrent entre les ministres de Dannemarc et de Suède ; ces derniers objectèrent aux premiers que le roi de Dannemarc prenait dans leurs pleinpouvoirs le titre de roi des *Goths*, *Rex Gothorum*, et que ce mot ne devait point être écrit avec une *h*, parce qu'alors il désignait la province de *Gothie* qui appartient à la Suède, au lieu qu'étant écrit simplement *Gotorum*, sans la lettre *h*, il signifie la Jutlande, qui est au roi de Dannemarc... »

Chap. XLV : « ...à la manière du gendarme de Roll, qui fit tomber le roi en lui baisant le pied. »

Tome I, p. 226 : « [Charles le Simple cédant la Neustrie au Normand Roll]... celui-ci refusa absolument de lui baiser les pieds, comme l'usage le voulait. On obtint cependant de lui à force de prières qu'un de ses gendarmes s'acquittât en sa place de ce devoir ; mais le gendarme que Roll en avait chargé leva si haut et si brusquement le pied du roi, qu'il le fit tomber à la renverse. »

Chap. XLVI : « Odin consultait la tête de Mimer, sage. »	Tome I, p. 61 : « Un des artifices qu'il (Odin) employa... était de consulter... la tête d'un certain *Mimer* qui avait eu pendant sa vie une grande réputation de sagesse. »
Ibid. : « Mahomet et son pigeon. »	*Ibid.* : « Un artifice semblable rappelle le pigeon qui portait à Mahomet les ordres du Ciel. »
Chap. XLVIII : « ...Ayant rétabli, sur la proposition de notre grand-chancelier, comte de Griffenfeld, l'ordre royal de Dannebrog, fondé par notre illustre aïeul saint Waldemar, ...cet ordre vénérable ayant été créé en souvenir de l'étendard Dannebrog, envoyé du ciel à notre royaume béni... »	Tome IX, pp. 158-159 : « On prétend que le roi Valdemar II avait déjà créé des chevaliers de Dannebrog... dans cette mémorable journée où ses troupes... avaient été ralliées par l'étendard dit Dannebrog, qui leur fut envoyé du Ciel... Griffenfeld engagea sans peine le roi à le renouveler. »

Voici une erreur de transcription qui n'est pas sans intérêt ; elle prouve que Victor Hugo n'a pas recouru au texte même de Mallet lorsqu'il écrivit *Han d'Islande* ; il a transcrit divers passages et s'est reporté à ses notes manuscrites au moment de les insérer dans son roman. Mallet, tome I, p. 102, enseigne ce qu'est le Niflheim : « C'était un séjour composé de neuf mondes et réservé à tous ceux qui mouraient de maladie et de vieillesse ». Dans une note du chapitre XLV de *Han d'Islande*, Victor Hugo mentionne d'après lui « l'enfer de ceux qui mouraient de maladie ou de vieillesse » ; mais il l'appelle Nysthiem et non Niflheim. On voit d'où vient son erreur : il a lu dans une bibliothèque une édition de Mallet où les *s* longs ne se distinguent guère des *f* ; il a transcrit Nislheim. Comme ce nom lui était inconnu d'autre part, il hésite sur sa lecture consignée en une note et il l'altère une

seconde fois lorsqu'il l'introduit dans le manuscrit de *Han d'Islande*.

* * *

Si *Han d'Islande* n'est pas un roman historique, plusieurs de ses personnages portent pourtant des noms connus dans l'histoire du Danemark ; ils ont joué un rôle, ils ont rempli des charges et possédé des titres sur lesquels Victor Hugo s'est renseigné. On les retrouve identiques dans Mallet.

Le roi Christian, au chapitre XLVIII de *Han d'Islande* est « roi de Danemark et de Norwège, des Vandales et des Goths, duc de Slesvig, de Holstein, de Stormarie et de Dytmarse, comte d'Oldenbourg et de Delmenhurst », exactement comme Frédéric III dont Mallet indique les titres au tome IX, p. 85.

« Le général Levin de Knud... natif du Meklembourg » du chapitre XXI de Hugo et « Levin de Knud, gentilhomme de Mecklembourg du tome IX, p. 150 de Mallet sont un seul et même personnage. Victor Hugo (chap. XXIV) le met en présence de Schumaker :

Han d'Islande :	Mallet, tome IX, pp. 150-151 :
« ...Un certain Levin de Knud, du Mecklembourg... un simple capitaine bien que le roi l'aimât beaucoup. Mais il ne songeait qu'aux plaisirs et ne montrait pas d'ambition... Conçoit-on une pareille modération de désirs dans un favori ? »	« Ce n'est pas qu'il n'eût d'autres favoris... mais c'était plutôt les compagnons des plaisirs auxquels etc... Tel était en particulier Levin de Knud, gentilhomme de Mecklembourg, qui, par une modestie bien rare dans un favori, reconnaissait qu'il était peu propre aux grands emplois et ne les ambitionnait point. »

Victor Hugo et Mallet nomment les ennemis de Schumaker :

Han d'Islande, chap. II :	Mallet, t. IX, pp. 204, 202, 147 :
« Le comte d'Ahlefeld, son mortel ennemi était son successeur comme grand chancelier ; le général Arensdorf... ; le comte Ulric-Frédéric Guldenlew, fils naturel du roi Frédéric III, vice-roi de Norvège... »	« Sa place de grand chancelier fut donnée à son plus grand ennemi, le comte d'Ahlefeld ». « Le général Arensdorff, son ennemi particulier... ». « Frédéric eut aussi un fils naturel Ulric-Frédéric Guldenlew ».

Mallet a surtout été utile à Victor Hugo pour les renseignements qu'il lui fournit sur le père de son héroïne, le vieux Schumaker, comte de Griffenfeld, d'abord favori tout puissant de Christian V et qui devait mourir en 1699 après une longue disgrâce.

« Autrefois, (dit Schumaker) on m'appelait comte de Griffenfeld et de Tongsberg, prince de Wollin, prince du Saint-Empire, chevalier de l'ordre royal de l'éléphant,... inspecteur général des universités, grand-chancelier de Danemark... » (*Han d'Islande*, chap. XLIII ; cp. Mallet, tome IX, pp. 175, 176, 177, 194.). On lui a reproché « d'avoir ambitionné le chapeau de cardinal » (*H. d'I.*, chap. IX ; cp. Mallet, t. IX, pp. 177-178) ; en 1694 on projeta un mariage entre lui et la princesse Louise-Charlotte de Holstein-Augustenbourg, mariage qui n'eut pas lieu (*H. d'I.*, chap. VII ; cp. Mallet, t. IX, p. 176).

Parlant de sa disgrâce et de sa condamnation, Schumaker nomme « le vice-chancelier Wind, ainsi que Scheel, Vinding et le justicier Lasson », « trois de mes juges » dit-il, qui n'ont point opiné « pour la peine de mort ». (*H. d'I.*, chap. XXIV ; cp. Mallet, t. IX, p. 209). Le roi regrette ses services et, un jour, il « s'est écrié avec impatience : Griffenfeld à lui seul en savait plus qu'eux tous » (*H. d'I.*, chap. VII ; cp. Mallet, t. IX, p. 211) ; pourtant il le laisse vingt-trois ans en prison (Mallet,

t. IX, p. 212 ; cp. *H. d'I.*, chap. IX ([1])) et quand il mourut, le roi « venait de lui rendre depuis quelques semaines une liberté qui ne pouvait plus guère avoir de prix pour lui ». (Mallet, t. IX, p. 212 ; cp. *H. d'I.*, chap. V ([2]). « Son corps fut transféré dans l'église de Veer, terre appartenant à son gendre en Jutlande, et on lui érigea un tombeau dont l'inscription lui conserve tous ses titres » (Mallet, t. IX, p. 212, note ; cp. *H. d'I.*, *Conclusion* ([3])).

Reste enfin le passage le plus intéressant, le seul, ou à peu près, dans lequel Victor Hugo anime le texte uni de Mallet et le seul qui puisse provoquer un commentaire :

Han d'Islande, chap. XII :	Mallet, tome IX, p. 209-210 :
[C'est le bourreau qui parle] : « J'étais en 1676, valet de Rhum Stuald, bourreau royal de Copenhague. Lors de la condamnation de Griffenfeld, mon maître étant tombé malade, je fus, grâce à mes protections, choisi pour le remplacer dans cette honorable exécution.	[Dans la marge] : 1676.
Le 5 juin — je n'oublierai jamais ce jour, — dès cinq heures du matin, aidé du maître des basses-œuvres, je dressai sur la place de la citadelle un grand échafaud que nous tendîmes de noir, par res-	...Le jour de l'exécution [dans la marge : « le 5me juin »] il [Griffenfeld] se rendit avec une contenance tranquille et assurée sur la place de la citadelle où l'échafaud était dressé.

([1]) « Le fils de Frédéric doit avoir environ vingt-deux ans ; car j'étais depuis une année dans la forteresse de Copenhague quand le bruit de sa naissance parvint jusqu'à moi ».

([2]) « On diminue le poids de mes fers à mesure que celui de mes années s'accroît et, quand les infirmités m'auront rendu impotent, on me dira sans doute : Vous êtes libre. »

([3]) « On l'inhuma dans l'église de Veer, terre que son gendre possédait dans le Jutland, et le tombeau lui conserva tous les titres que la captivité lui avait enlevés. »

pect pour le condamné. A huit heures la garde-noble entoura l'échafaud, et les hulans de Slesvig continrent la foule qui se pressait sur la place. Quel autre à ma place n'eût été enivré ! Debout, et sabre en main, j'attendais sur l'estrade... L'horloge du fort sonne dix heures. Le condamné sort de sa prison, traverse la place, monte à l'échafaud d'un pas ferme et d'un air tranquille. Je veux lui lier les cheveux ; il me repousse, et se rend à lui-même ce dernier service.

— Il y avait longtemps, dit-il en souriant au prieur de Saint-André, que je ne m'étais coiffé moi-même. Je lui offre le bandeau noir, il l'éloigne de ses yeux avec dédain, mais sans me marquer du mépris... Il refuse encore le coussin noir que je voulais mettre sous ses genoux, embrasse le prêtre, et s'agenouille après avoir dit d'une voix forte qu'il mourait innocent. Alors je brisai d'un coup de masse l'écusson de ses armoiries, en criant, comme de coutume : — Cela ne se fait pas sans une juste cause ! Cet affront ébranla la fermeté du comte ; il pâlit ; mais il se hâta de dire : — Le roi me les a données, le roi peut me les ôter. Il appuya sa tête sur le billot, les yeux tournés vers l'Est, et moi, je levai mon sabre des deux mains... Ecoutez bien ! — En ce

Il lia lui-même ses cheveux,

il rejeta avec dédain le bandeau dont on voulait lui couvrir les yeux ;

et après avoir protesté en peu de mots qu'il mourait innocent, il se mit à genoux pour recevoir le coup mortel. L'exécuteur ayant alors brisé ses armoiries en prononçant selon l'usage que cela ne se faisait pas sans juste cause, il parut plus sensible à cet affront qu'à la mort même, et changea de couleur. Cependant il se contenta de dire : Le roi me les a données, il peut me les ôter.

Au moment où l'exécuteur levait le sabre, un aide de camp du

moment, un cri arrive jusqu'à moi : — Grâce, au nom du roi ! grâce pour Schumaker ! Je me retourne. C'était un aide de camp qui galopait vers l'échafaud en agitant un parchemin.	roi s'écria : grâce de la part de S. M. pour Schumaker,
Le comte se relève d'un air, non joyeux, mais seulement satisfait. Le parchemin lui est remis. — Juste Dieu, s'écrie-t-il, la prison perpétuelle ! leur grâce est plus dure que la mort.	et lui remit un papier qui en contenait les conditions. Griffenfeld qui s'était relevé avec un air satisfait n'eut pas plutôt lu qu'il était condamné à une prison perpétuelle, qu'il retomba dans le plus grand abattement, et s'écria douloureusement que cette grâce était plus dure que la mort même.

La scène, comme on le voit, était déjà esquissée dans Mallet, qui s'est arrêté plus longuement que de coutume sur cet épisode, secondaire après tout, de l'histoire de Danemark ; parmi tant de personnages plus ou moins importants, on dirait qu'il s'est intéressé davantage pour la personnalité et le sort de Schumaker.

Victor Hugo achève la narration ébauchée par son auteur. L'échafaud *tendu de noir*, *l'arrivée de la garde noble à huit heures*, *les hulans*, *la foule*, le bourreau *debout et sabre en main*, *la sortie du condamné à dix heures*, le bandeau *noir*, le geste du condamné qui *repousse* le bourreau, le *coussin noir*, le *coup de masse*, l'*écusson*, le bourreau qui *se retourne* au cri de l'aide de camp, autant de notations précises — non encore minutieuses pourtant — par lesquelles Victor Hugo s'efforce de mettre le lecteur en présence du drame, qu'il situe dans un décor et dont il signale les péripéties au moment où elles se manifestent, surtout au moment où elles se manifestent aux yeux.

Table des Matières

Avant-propos .... p. 5

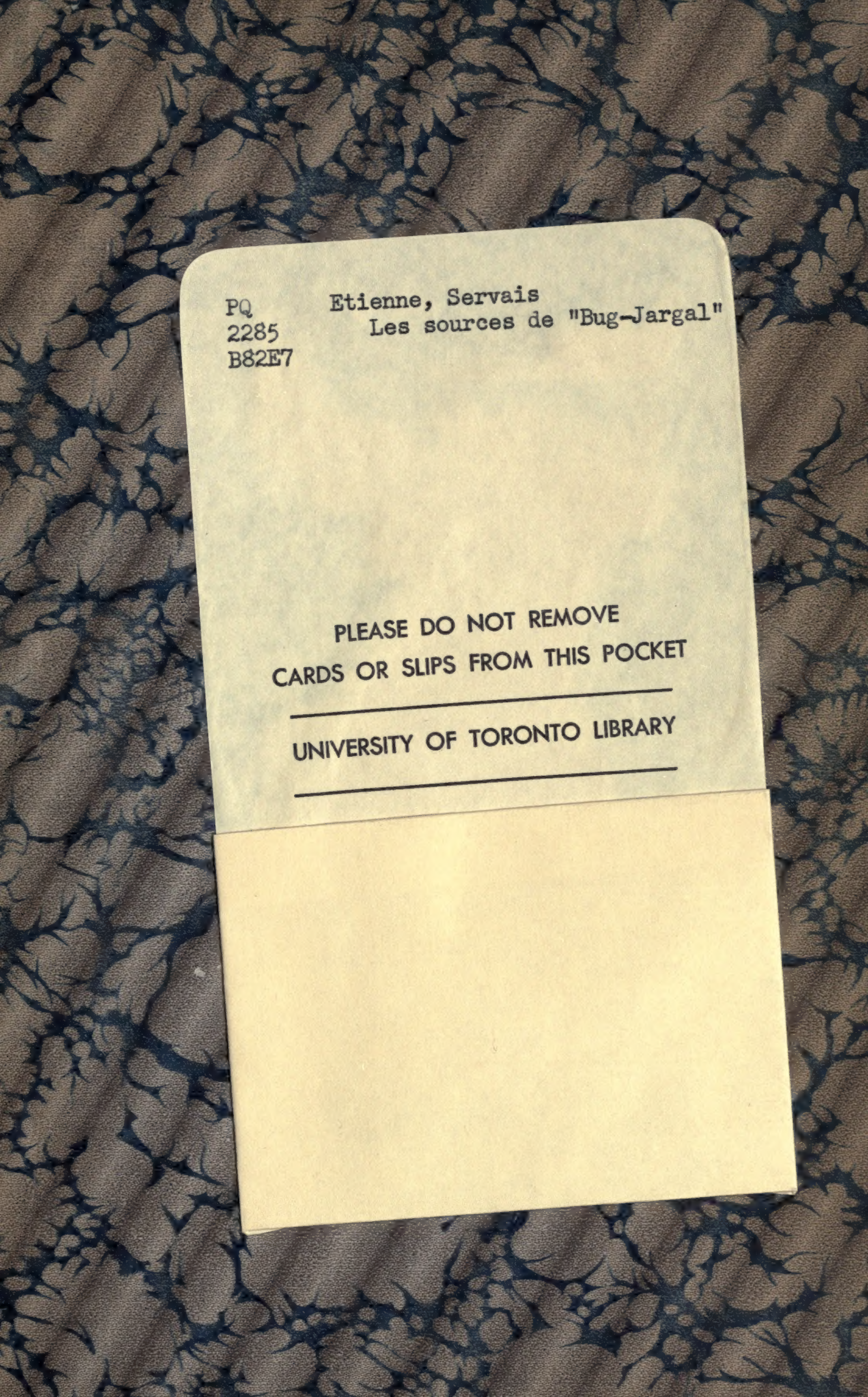
La composition de « Bug-Jargal »

1. Justification de nos recherches .... p. 7
2. Les héros de « Bug-Jargal ». Intention de l'auteur .... p. 11
3. Types du nègre généreux et du nègre révolté pendant l'ancien Régime .... p. 17
   I Dutertre. Labat. Mme Behn. Prévost .... p. 17
   II. Saint-Lambert. Raynal-Pechméja .... p. 25
   III. Le règne de Louis XVI .... p. 35
   IV. La Révolution .... p. 39
4. De 1800 à 1820 .... p. 53
   I. Le Consulat et l'Empire .... p. 53
   II. La Restauration .... p. 65
5. Le premier « Bug-Jargal » : La nouvelle de 1820 .... p. 67
   I. Les invraisemblances .... p. 67
   II. Comparaison de « Bug-Jargal » avec « Adonis » ...... p. 74
   III. Composition de la nouvelle de 1820 .... p. 78
6. Du premier au second « Bug-Jargal » .... p. 86
   I. Clarkson et Mungo-Park .... p. 86
   II. Un concours de l'Académie Française .... p. 91
   III. Les romanciers .... p. 96
   IV. Le nègre romantique .... p. 101
7. Le second « Bug-Jargal » .... p. 106
   I. Le roman de 1826 .... p. 106
   II. Ses sources .... p. 114

Appendice

Quelques sources de « Han d'Islande » .... p. 143





PQ
2285
B82E7
Etienne, Servais
Les sources de "Bug-Jargal"
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

